DT
644
.C43
1903
AFA

NORTHWESTERN
UNIVERSITY
LIBRARY

WITHDRAWN

*Purchased from
The Carnegie Corporation grant
for the
Program of African Studies*

Charreau M.P.

Un coin du Congo,
le Cercle de Kundé

1905

**CERCLE
DE KUNDÉ**
Echelle : 500 000
N. M.
Octobre 1903

UN COIN DU CONGO, LE CERCLE DE KUNDÉ

PAR

M. P. CHARREAU,

Lieutenant d'Infanterie coloniale.

PREMIÈRE PARTIE. — GÉOGRAPHIE.

CHAPITRE I.

Position. — Bornes administratives. — Formations géologiques. — Description générale du sol. — Orographie. — Hydrographie. — Climatologie.

Le cercle de Kundé, dépendant administrativement de la région de la Haute Sangha, est situé sur le versant Sud du massif orographique qui, allant de l'Ouest à l'Est, forme la ligne de partage des eaux entre les bassins du Congo, du Lom et ceux du Tchad et du Niger.

Les bornes administratives à l'époque où nous nous y trouvions étaient, à l'Ouest, la frontière du Caméroun, c'est-à-dire 12°40' de longitude E. de Paris; à l'Est, la rivière Nana; au Nord, elles s'étendaient jusqu'à M'Béré, c'est-à-dire à la limite du bassin du Congo conventionnellement reconnue par l'acte de Berlin; au Sud, jusqu'à la rivière Bouli, affluent de droite de la Membéré.

D'origine volcanique, ce terrain présente une longue suite de mamelons arrondis, séparés par des ravins profonds, aux flancs abrupts, d'où sourdent mille sources qui,

se réunissant, forment des rivières aux eaux claires et limpides, mais aux bords très marécageux.

Tandis que sur les hauteurs herbues, par suite du peu d'épaisseur de la couche de terre arable et des incendies annuels, l'on rencontre de petits arbres tordus et noirs, à l'écorce rugueuse, aux feuilles épaisses mais peu nombreuses, des roniers en de certains points, des bas-fonds s'élèvent de beaux arbres aux troncs lisses et droits, à la frondaison énorme; des lianes très grosses, d'autres menues et grêles, une broussaille intense, poussent dans l'humus accumulé par les pluies.

Souvent, au sommet des monts et même sur leurs flancs, de gigantesques blocs de granit se dressent, menaçant le voyageur, tant leur équilibre semble instable. T'hakani, Bira, Bongo, sont les sites les mieux partagés à cet égard: c'est un amas de roches lisses, s'escaladant l'une l'autre.

La limonite rougeâtre, rugueuse, affleurant le sol, se montre en d'autres points.

En avril, au début de la saison des pluies, les mamelons alors couverts d'herbe fine et d'arbres en fleurs, les ravins zébrant le sol d'un vert très foncé, les roches grises et rouges vues au travers des verdure, tout cet ensemble constitue un spectacle délicieux qui captive et fait aimer ce pays.

Le massif orographique de N'Gaoundéré est étayé dans cette région par deux contreforts puissants d'une direction générale N.W.-S.E., à pente assez vive.

Le premier, suivant d'abord une direction N.-S., sépare le Lom et son gros affluent la Bali de la Membéré; puis, au campement Doforo, prenant sa direction générale, il forme la ligne de partage des eaux entre la Kadéï et la Membéré et se termine au confluent de ces rivières.

Ses ramifications les plus importantes sont : sur le versant Ouest, les sommités partant de la source de la Kadéi et séparant son bassin de celui du Lom, celles qui, refoulant la Kadéi dans l'Ouest, lui font décrire un léger arc de cercle en territoire allemand et séparent la Boumbé I de la Kadéi pour se terminer à leur confluent près N'Délé.

Sur le versant Est, les hauteurs volcaniques de Bélât, ex-cratère, de Tchakani, énormes masses de granit ; enfin la ligne de partage des eaux entre Gom et Bouli.

Le deuxième contrefort sépare la Membéré de la Nana, son plus gros affluent de gauche dans la région. Plus élevé que le précédent, il vient se terminer à 4 kilomètres au Nord de Carnot, au confluent des deux rivières. Ses ramifications saillantes sont entre Yibi et Nana, entre Yoi et Nana.

Les diverses altitudes mesurées donnent 935 mètres pour le poste militaire de Kundé, 920 pour le village.

En dehors du cercle, 600 mètres pour Gaza, 440 à Bania et 390 à Nola, au confluent de la Kadéi et de la Membéré.

La Membéré ou Sangha est la grande artère fluviale de la région. Sa source se trouve située, d'après renseignements, à 70 kilomètres au N.-E. de Kundé. Suivant une direction N.-S. jusqu'à Baboua, puis s'inclinant ensuite vers le S.-E., elle atteint vite d'assez fortes dimensions : à Baboua, aux basses eaux, sa profondeur est de 2^m80 et sa largeur de 15 mètres environ. Quoique assez rapide et barrée de seuils rocheux, elle pourrait, à notre avis, être utilisée pour la montée des marchandises nécessaires aux compagnies concessionnaires et aux approvisionnements du poste militaire. Il y aurait lieu toutefois de débarrasser les biefs des embâcles d'arbres qui les obstruent.

WITHDRAWN
726

Un pont sur pilotis pour piétons et cavaliers au Nord de Baboua, un pont de lianes au Sud du même village, un troisième à Pogourta, un quatrième à Nadjiboro, permettent de franchir cette rivière en toute saison. Pendant la saison des pluies, la traversée à la nage par les animaux porteurs ou le bétail demande quelques précautions.

Les affluents de droite méritant d'être cités sont : la Mama, rivière torrentueuse coulant sur un lit de rochers ; un pont situé au point où la route du Commandant la coupe évite au piéton un bain plutôt glacé. Les animaux passent à gué auprès du pont.

La N'Gom, très grosse, prend sa source près de Bagari, draine par elle-même et par ses affluents et sous-affluents, le Youyou et le Bongo, toutes les eaux des massifs de Tchakani et de Girdaye. Un seuil rocheux, très franchissable, barre son lit près de son embouchure ; un pont de liane, praticable aux gros animaux, permet de franchir, un peu au-dessus du seuil, son cours large de 40 mètres, profond de 3 mètres ; un autre, situé à Jabo, lie les deux rives.

La rivière Bouli, presque aussi forte que la précédente, est un véritable torrent très dangereux, sur lequel il serait fort utile d'établir un pont solide pour le passage des animaux caravanant de Kundé à Carnot.

La Kadéi, dont le cours est aujourd'hui entièrement relevé topographiquement, grâce aux travaux de M. le capitaine Méchet et de ses sous-ordres, prend sa source à 20 kilomètres au Nord de Soukas. Sa direction, d'abord N.-S., s'infléchit vers le S.-O. à la hauteur d'Aladji pour franchir plus loin la frontière franco-allemande au sud de Bingué-Tiko. En territoire français, ses affluents à mentionner sont : le Limbey, le Lombi, le Dongoli, le Lidomet, le Banguo Bimé, le N'Glima, enfin la Boumbé I et la Boumbé II. La presque totalité du cours des Boum-

bés est chez nous, et elles vont se jeter dans la Kadéi en territoire allemand, la première à N'Délé, où elle atteint des proportions aussi grandes que la Kadéi elle-même. Les bords de la Kadéi et de ses affluents sont très marécageux, et le passage des animaux de bât est très difficile.

La rivière Nana serait, à notre avis, plutôt le début de la Sangha qu'un affluent de la Membéré. Sa source est d'ailleurs située plus haut dans le Nord, près de la ligne de partage des eaux ; son débit en est conséquemment plus considérable ; enfin sa direction plus accentuée dans le sens général de la Sangha.

Comme la Membéré, son cours est rapide et barré de seuils rocheux, mais laissant entre eux des biefs assez longs et navigables après appropriation. Elle se joint à la Membéré après une chute de 1^m50 aux basses eaux, à 4 kilomètres au nord de Carnot.

Les affluents de droite sont : le Yibi, grossi de la Nyé et du Pel, et le Sabi.

Le cercle de Kundé n'est pas entièrement compris dans le bassin du Congo ; Kundé lui-même est dans le bassin de l'Océan.

En effet, le Lom, fleuve côtier qui traverse le Caméroun de l'Est à l'Ouest, pénètre par un brusque crochet dans l'Ouest en territoire français, où il arrose Korji, Baunam. Dado, Djankombol et reçoit la Mama et la Bali. A Djankombol, point français frontière, passe la route des caravanes ; une pirogue permet de franchir son lit, large de 20 mètres et très profond en saison des pluies.

Le régime de toutes ces rivières ne subit, dans la région, que deux fluctuations annuelles, conséquence des deux saisons sèches et pluvieuses bien nettement déterminées : de mai jusqu'en septembre, hautes eaux ; d'octobre

à avril, eaux basses. Ce serait, à notre avis, pendant la deuxième période qu'il y aurait lieu d'étudier soigneusement la navigabilité des trois grandes artères : Nana, Membéré, Kadéi.

Si, comme nous le croyons, elles pouvaient être utilisées, le problème si intéressant de la suppression du portage par homme serait résolu au grand profit de tous, indigènes, commerçants et fonctionnaires.

Toutefois, il faudrait peu compter sur les indigènes ; ce sont de piètres bateliers ; c'est à peine d'ailleurs s'ils possèdent quelques pirogues, et encore ne leur servent-elles qu'à passer dans des endroits bien reconnus et où il n'y a pas de gué.

L'altitude relativement considérable, la composition rocheuse du sol, le cours rapide des rivières qui entraîne les décompositions végétales sont les facteurs très puissants du bon état sanitaire du cercle.

La température est peu élevée, surtout pendant la saison des pluies qui, en 1903, a commencé le 3 avril et s'est terminée le 29 octobre. Les moyennes d'observations faites à cette époque ont donné à l'ombre pendant les différentes heures de la journée :

8 heures du matin .	18°	6 h. soir	21°
Midi	22°	8 h. —	19°
3 h. soir	24°	Minuit	15°

Toutefois, l'atmosphère étant beaucoup plus chargée de vapeur d'eau et d'électricité que pendant la saison sèche, c'est le moment le plus pénible de l'année.

Les trois premiers mois de la saison pluvieuse sont très orageux, la foudre tombe fréquemment. Il est à remarquer également que l'orage éclate à n'importe quelle heure de la journée, tandis qu'à partir de juin, il ne sévit habi-

tuellement qu'après 3 heures du soir ; mais, si la pluie est moins violente, sa durée est beaucoup plus longue.

De même, les directions des tornades nous ont paru subir des modifications. Dans la 1^{re} période elles arrivent sur Kundé venant du N. ou du N.-E. ; ensuite, quand elles sont à peu près réglées pour l'heure de leur apparition, elles viennent de tous les côtés, mais le plus souvent

TIRAILLEUR TOUCOULEUR ET SA FEMME BAYA.

Photog. Valentin.

de l'W. et du S.-W. Les plus violentes sont celles qui viennent du N.-E.

La saison sèche, dont les moyennes d'observations de température pour les mois de février et mars 1903 (température prise à l'ombre) ont été :

8 heures du matin.	18°	6 h. soir.....	23°
Midi.....	23°	8 h. —	21°
3 h. soir.....	26°	Minuit.....	16°

sont peu au-dessus de celles de la saison précédente, sauf à

HAOUSSAS, marchand boucher et colporteur.

Photog. Valentin.

3 heures, où il y a un écart de 2°. Cette différence pourrait avec raison, croyons-nous, être attribuée à la réverbé-

ration produite par les herbes sèches ou la terre dénudée par les incendies. C'est l'époque des vents chauds venant des régions du Tchad et du Niger.

Vers le soir, en toutes saisons, au-dessus des cours d'eau s'élève un brouillard qui ne disparaît qu'au matin. Du haut du mamelon du poste de Kundé, nous avons eu souvent

TYPES BAYAS.

Photog. Valentin

le plaisir de contempler à nos pieds une mer irréaliste sur laquelle les sommets des pics avoisinants formaient des îlots ; les jeux de lumière du soleil levant découpaient des

caps, des anses, des bancs de sable du plus bel aspect et des plus chaudes couleurs.

Toutes ces remarques sont le résultat d'observations faites seulement de janvier à octobre 1903. Le manque de baromètre ne nous a pas permis d'enregistrer les pressions atmosphériques.

CHAPITRE II.

Habitants. — Divisions indigènes. — Impôt. — Routes. — Divisions commerciales. — Poste militaire.

Les habitants de cette région se divisent en cinq races bien différentes les unes des autres. Celle qui occupe le pays en plus grand nombre, et depuis le plus longtemps, est la race baya. Partie du N.-E., elle a dû, à une époque indéterminée mais relativement récente, fuir le voisinage des états islamiques qui se sont formés dans le centre africain et à qui elle devait payer un ample tribut d'esclaves.

Interrogés sur leur lieu d'origine, ils désignent le N.-E. comme étant la direction où se trouvait Toïda, village du père et de la mère des Bayas, Djounda et Djoumna.

La race conquérante, venue du Camérout avec les Foulbés s'implanter en pays baya et le soumettre en partie, avant notre arrivée, de M'Béré à Nadjiboro, est le Boum. Soldats, cobras du Kagama-Zarmet, puis du Zaro-Ya, son fils, ils ont été les artisans de leur puissance. Mais, en nombre suffisant pour conquérir, grâce aux querelles intestines des Bayas, ils n'étaient pas assez nombreux pour subjuguier ni pour former une race mixte. Le contraire s'est produit : le vaincu détruit le vainqueur dans sa race.

Les Boums, au nombre de 2 à 300, ne forment plus

qu'une petite colonie à Kundé, et encore est-elle bien mélangée de Bayas.

Le marchand du pays, celui qui sait tirer parti de tout, même de l'inaptitude au travail de l'indigène, l'être subtil et adroit, dont l'influence est énorme et deviendra bienfaisante si l'on sait la régler et s'en servir, est le Haoussas. De Yola, à la suite des guerriers foulbés et bouns, il s'est introduit, toujours commerçant, dans les pays bayas.

Au nombre de 1.500 environ, ces musulmans sédentaires, parce que prisonniers, se partagent le trafic indigène des marchés de Djankombol, Kundé, Baboua, Abba, Bingué-Tiko, Carnot et Gaza.

Les Cirtas sont peu nombreux, et quoique d'un tempérament un peu moins mercantile que les Haoussas, différents aussi comme type, ils sont confondus généralement avec eux.

Importés par les Haoussas ou capturés par les Bouns du Zaro Kundé; accompagnant, malgré la défense expresse du commandant de Cercle, les Peulhs dans leurs razzias, une cinquantaine de Lakas, esclaves du Zaro-Ya, résident à Kundé.

La population du cercle s'élève de 35 à 40.000 âmes; elle est divisée en 12 tribus habitant des territoires bien délimités, où étaient autrefois disséminés, au hasard des préférences des habitants, de petits cercles de quelques cases, ayant leur chef propre, mais relevant d'un grand chef.

Aujourd'hui, les habitants se sont groupés, d'après les ordres et sous la direction de l'Administration, autour du grand chef, et des centres assez importants se sont formés.

Nous allons les examiner successivement:

Kundé est situé par 12° 40' (déterminé topographiquement) de longitude Est et 6° 2' de latitude Nord ; sa grande importance vient, non de la résidence de l'administrateur du Cercle et du poste de Sénégalais, mais de sa position sur la route franco-anglaise Bania-Yola, *viâ* N'Gaoundéré. Le village et sa banlieue forment une enclave demi-circulaire de 5 kilomètres de rayon, endentant la frontière du Camérout. Au temps de la puissance foubée, il y a 15 ans à peine, Kundé était une ville des plus florissantes. Elle tirait surtout sa richesse de son grand marché d'esclaves bayas.

Elle servit longtemps de base d'opérations aux armées foubées venant opérer des razzias dans le Sud. Des fossés profonds de 2 mètres, à moitié comblés ; des talus épais et hauts, mais en ruine, formant une ligne de près de 4 kilomètres, suivant les courbes de niveau du sol et s'appuyant à des obstacles (rivières, rochers) ou prolongeant des ravins à pic, attestent encore l'humeur belliqueuse des habitants. A l'intérieur de ces fortifications, où seules trois portes gardées donnaient accès, se trouvaient la zériba du chef et celles de ses cobras ; Foubés, Haoussas, gros fermiers ou marchands pour la plupart, résidaient aussi dans l'enceinte. En dehors des murailles, sur les mamelons environnants, vivaient les Bayas. La population totale était de 4 à 5.000 habitants.

Outre les produits de la pêche et de l'élevage des poules et cabris, la nourriture animale de tous ces gens était assurée par l'échange de bœufs contre des esclaves capturés. Des Foubés éleveurs résidaient, à cette époque, sur notre territoire, et les environs de Kundé, éminemment propres à l'élevage, nourrissaient de nombreux troupeaux. Il y avait plus de bœufs à Kundé, nous disait un vieux chef haoussas, que de chèvres et de mou-

tons dans tout le Cercle. Les Haoussas en grand nombre, 2.000 à 2.500, trafiquaient de tout ; mais, après maintes transactions et transformations successives de leur pécule, terminaient toujours par l'achat d'un ou de plusieurs êtres humains qu'ils allaient revendre à N'Gaoundéré, Yola, Laï, Lamé, et même au Soudan.

Kundé ne compte plus aujourd'hui que 1.200 habitants ; toutefois l'on est en droit d'espérer, si la politique précédemment suivie est continuée, de voir ce chiffre grossir dans de grandes proportions. La population haoussas sédentaire s'est déjà fort élevée dans les derniers mois de 1903 ; 125 Haoussas à domicile fixe sont venus de N'Gaoundéré s'y établir ; on pouvait évaluer à 250 le nombre de ceux qui, voyageant pour leur commerce, y vivaient d'une façon intermittente. Un marché, dont le trafic s'est élevé environ à 3.000 francs en septembre 1903, et qui décuplera son chiffre d'affaires en 1904, attire bon nombre de ces commerçants. Les marchandises débitées sont surtout la viande, le sel, le poisson fumé, les étoffes et les cuirs haoussas, pagnes, boubous, bottes, babouches, des aiguilles, des hameçons, du manioc.

La consommation de viande à Kundé est d'environ 2 bœufs tous les 3 jours et de 30 à 36 kilos de sel. Les bœufs abattus proviennent de N'Gaoundéré et le sel de Yola, les aiguilles et hameçons sont d'origine européenne. De la place du marché, sur laquelle se trouve la factorerie et le tata du chef, partent 4 avenues tracées par notre prédécesseur, M. Denizart.

Nous avons continué son œuvre : les cases en paille ont été démolies et remplacées par des cases en terre pendant notre séjour.

Affranchi par l'Administration française de la vassalité qu'avait subie son père, Zaro-Ya n'en a pas moins perdu

beaucoup de sa puissance. Autrefois, son autorité s'exerçait d'une façon très effective dans le Caméroutn actuel jusqu'à 60 kilomètres environ dans l'Ouest; mais aujourd'hui, par suite de l'acte protocolaire franco-allemand, sa suzeraineté n'est que nominale. En territoire français, son action, par l'intermédiaire des chefs bayas, s'étend à environ sept jours de marche dans le Nord, jusqu'à Doforo au Sud; de la frontière à la Membéré, de l'Ouest à l'Est.

Outre Kundé, où résident les petits chefs, Boubakar, son neveu; Bagoudou, son frère; Boilaye, les chefs de ses cobras; Jibo, Serki Aki, Dankali, M'Belet, Dogo, Boulou, Ticoco, enfin le chef haoussas Boulama et leurs sujets M'Boums, Bayas et Haoussas, d'autres groupements situés sur la route de N'Gaoundéré se trouvent dans l'enclave soumise à Zaro-Ya; ce sont: Dril, 200 habitants; Djankomloul, 250; ce dernier est point frontière sur le Lom. Un poste de deux Sénégalais, chargés de faire passer la rivière aux voyageurs, y a été établi; il a aussi pour mission d'empêcher tout indigène non muni d'un passe-port de passer en territoire allemand, afin d'éviter le trafic des esclaves. Il s'assure également, et prévient le commandant du Cercle, du nombre de têtes de bétail, de la quantité de marchandises, soumise aux droits de douanes tout nouvellement fixés, qui entre sur territoire français.

Les recettes de la douane variaient, à la fin de 1903, de 3 à 400 francs par mois, et augmentaient en proportion notable.

Les propriétaires de troupeaux à destination des centres du Cercle étaient tenus, si le chef de poste jugeait que la quantité de caoutchouc amassée par le village était suffisante pour le paiement d'un bœuf (70 à 80 kilos)

et sur la demande du chef Djankombol, d'abattre une bête et de la débiter sur le marché.

Quoique au-dessus de ces points dans le Nord jusqu'à M'Béré, y compris les divers villages, Kadjia, Dado, Ban-nam, Zaro-Bonnet relèvent de Zaro-Kundé. Son autorité y est peu reconnue, et un gros chef, Gangoabougou, a levé l'étendard de la révolte, même contre l'administrateur.

L'éloignement de ces points, la construction du poste, et enfin la nécessité impérieuse d'organiser le Sud du Cercle, ont déterminé le retrait d'un poste de 5 Sénégalais en butte aux attaques des indigènes, et ont empêché, jusqu'à ce jour, de soumettre cette partie de territoire. A notre départ un plan politique avait été dressé; actuellement, il est sans doute en pleine voie d'exécution et a déjà donné des résultats.

Soukas. — Situé sur la rive droite de la Kadéi, à 25 kilomètres de sa source, Soukas compte 400 habitants. C'est le chef-lieu de la tribu des Dokas Bayas, dont le chef, Béjem dit Soukas, fils de Bogounta, petit-fils du grand Doka, étend son empire de Taparet ou Lombi au Sud jusqu'à la source de la Kadéi au Nord. Les limites Est et Ouest de son territoire sont la route Mizon jusqu'à Doka et la frontière du Caméroun. Béjem est un homme de 50 à 55 ans, ayant une assez grande autorité, rusé, avare, n'obéissant qu'à la dernière extrémité et encore lorsqu'il craint un châtiment. Un marché avait été établi dans son village, mais son peu de bonne foi vis à vis des Haoussas, sa paresse, ou plutôt sa mauvaise volonté, ont été un sérieux obstacle au rendement de l'impôt.

Garga. — Egalement sur la rive droite de la Kadéi, Garga compte 200 habitants commandés par deux chefs,

Garga et Deba. Garga est le frère de Soukas ; jouissant d'une grande renommée de bravoure parmi les Bayas, il est très influent. En discussions continuelles et violentes avec son frère, il s'est séparé de lui en 1902 et est venu s'établir avec ses hommes à l'endroit actuel. Un campement installé sur la rive gauche du Lombi, à quelques kilomètres du village, sert de gîte d'étape aux voyageurs. Les territoires soumis à Garga sont limités par le Limbey au Nord, le Donon au Sud.

Mouri. — Les 200 habitants de ce groupe, réunis en trois cercles à droite de la Kadéï, sont de la tribu des Togos. Leur chef, Mouri, désireux de déplacer son village et de le porter tout entier sur la rive gauche, en a demandé l'autorisation en août 1903. Très soumis et dévoué au blanc, encore jeune, 35 à 40 ans, il mérite d'être soutenu et aidé ; il nous avait confié son fils Beca pour lui apprendre le français. Son autorité s'étend sur le pays compris entre le Donon et le Lidomet ; il relève directement de l'administrateur du Cercle. Le chef Liguessi est son vassal peu obéissant.

Moingué comptait à peine 40 habitants, établis à l'angle formé par la Kadéï et le Lidomet ; leur chef a dû, par ordre, faire transporter son village auprès de celui de son frère Aladji. Moingué est frère de Soukas.

Aladji. — Le pays compris entre Lidomet et N'Glima est l'apanage du chef Aladji ; la population qui lui est soumise s'élève à environ 180 âmes. Très favorable aux Haoussas, elle fabrique des nattes que ceux-ci achètent et exportent sur N'Gaoundéré.

Garga, Moingué, Aladji relèvent de Soukas, leur frère

V. Baboua

Kader. R.

Passage des Animaux

Chef

Campement

V. Garga

SOUKAS

Echelle: 10 000

Equidistance 2^m 50

NORD MAGNETIQUE

JABOT

Echelle 10 000

Equidistance 2m.50

N.M.

ainé, et lui remettent leur impôt. Leurs hommes sont des Dokas Bayas ; leurs territoires de chasse sont limités, ainsi que ceux des sujets de Mouri, à l'Ouest par le Caméroun, à l'Est par la route Mizon. Entre cette route et la rive droite de la Membéré sont les terrains dépendant des chefs Bira, Sacza, Abbou.

Bira est situé à 1 kilomètre de la route du Commandant ; sa population, d'environ 150 habitants, reconnaît assez bien l'autorité de son chef. Très peureux et méfiant, Bira a été, en 1902, relevé de son commandement et remplacé par son frère Darman, moins craintif et plus favorable aux blancs.

Sacza. — Les 250 habitants de ce village reconnaissent autrefois la suzeraineté de Bira. Installé à 2 heures de marche de son suzerain, Sacza, très défiant et absolument réfractaire à notre domination, serait à relever. Il y aurait lieu alors de former sur l'emplacement de Bira un groupement sous les ordres du chef de ce village ou de son frère. Un gîte d'étape est établi au bord de la route et à proximité de l'eau.

Abbou. — Le chef, très démonstratif et exubérant vis-à-vis de l'administrateur, amoureux de la pompe et des flatteries que lui prodigue son entourage, est peu obéi par ses sujets. Ceux-ci, au nombre de 100 à 150, sont disséminés sur un vaste espace de territoire. Abbou ayant déplacé sa résidence en octobre 1903, la route ne passe plus auprès de sa case ; il s'ensuit de grandes difficultés pour avoir des porteurs ou des vivres.

Bertoua. — Environ 300 indigènes très peu soumis. Pendant l'année 1903, deux faits graves, restés sans châ-

timent par ordre supérieur (alliance avec une tribu en lutte avec l'administrateur, attaque d'un Européen et blessure de son Sénégalais) ont gonflé d'orgueil le chef Bertoua qui les commande. Intelligent, très prodigue de flatteries et de marques trompeuses de dévouement, il ne songe qu'à esquiver la répression des fautes et crimes commis par ses hommes. Il les encourage au besoin et les aide de ses conseils. Djembé, un des sous-ordres de Bertoua, établi à 15 kilomètres au Sud, désirerait être placé sous la direction d'Abba.

Abba est, après Kundé, Soukas et Baboua, la plus forte agglomération d'indigènes. Disséminés par petits cercles sur un territoire de plus de 15 kilomètres de rayon, ses 550 habitants sont aujourd'hui groupés autour de la case du grand chef Abba; d'une grande docilité, très désireux de bien faire, intelligent et ambitieux, celui-ci nous avait confié son fils Ilémo pour lui apprendre à parler, à lire et écrire le français; et le préparer tout enfant au commandement. Sa puissance, très accrue depuis la concentration de ses hommes autour de lui, s'étend sur les deux rives de la Membéré, du Coui à la ligne de faite séparant le bassin de la Nana de celui de la Membéré, du Nord au Sud de la Bouli jusqu'à la N'Gom.

Ses principaux vassaux de l'autre côté de la Membéré sont : Maloye, Yanguési, Pogourta.

A Abba, mi-chemin de la route Carnot-Kundé, se trouve un gîte d'étape relativement confortable.

Tchakani. — Entre la rivière Bongo et le Youyou, au pied d'un roc immense dominant le village de près de 20 mètres et le fond des vallées de 50 environ, 500 habitants se sont groupés sous les ordres de Tchakani. Jeune,

rusé, violent, peu aimé de ses voisins, qu'il trompe dans les transactions commerciales, et qu'il pille quand il en trouve l'occasion, Tchakani étend son empire du Coui à la source de la Gongoya, de la rive gauche de la N'Gom au village M'Bara, 40 habitants.

Les trois villages, Vouilé, Bagari, Batogo, ensemble 350 habitants, reconnaissent comme grand chef Bagari.

Bangoyo compte 125 habitants très soumis à leur vieux chef Bangoyo. A l'encontre de presque tous les roitelets bayas, celui-ci est très autoritaire et punit sévèrement ses sujets fautifs. Il a depuis peu, de sa propre initiative, réuni tout son monde à proximité de sa case. Soukas a été son mauvais élève.

Jabo. — Trop disséminé, ce village comprend 16 cercles, d'une dizaine d'habitants, situés sur les deux rives de la N'Gom. Le vieux chef, Jabo, reconnaît difficilement l'autorité de l'administrateur. Espérons que les quelques semaines passées à Kundé, par suite du refus de l'impôt, l'ont amené à de meilleurs sentiments.

Lamine. — Une répression très sévère, motivée par l'assassinat d'un tirailleur sénégalais et l'attaque d'un détachement en tournée, a fait se disperser chez les tribus voisines les 150 habitants de Lamine. Le chef de ce village, qui n'a pu être pris ou tué, est un homme très dangereux et à surveiller ; il a dû trouver asile chez son ami Tchakani, aussi peu recommandable.

Zaria. — Posé sur un immense plateau entouré de tous côtés par la Boumbé I et l'un de ses affluents, le village compte de 250 à 300 habitants réunis par cercles sympathiques autour des tatas du chef Zaria et de son frère Tou-

roké. Islamiste peu ardent, mais pratiquant les cérémonies extérieures du culte, Zaria serait très favorable aux blancs ; malheureusement son frère, féticheur très redouté, le conseille mal et surtout pousse ses sujets à l'insoumission. Une factorerie avait été établie en ce point ; mais la mésentente entre le frère du chef et l'agent a obligé ce dernier à évacuer son établissement, qui est en ruines à l'heure actuelle. Les Haoussas trouvent un accueil assez cordial chez les indigènes et trafiquent avec eux. Guirdaye, Gazi, Badila réunissent 250 âmes et dépendent de Zaria, mais reconnaissent difficilement son autorité.

N'Guia.— Ce village, de 150 habitants, est placé sous le commandement du chef N'Guia. Grand, bel homme au visage régulier, N'Guia est défiant et craintif à l'égard du blanc ; toutefois, comme il est assez bien obéi de ses hommes, l'administrateur, en entretenant avec lui des relations fréquentes, pourrait en tirer un bon parti.

Bingué-Tiko. — Ancien esclave de Kagama-Zarmet et inféodé à Zaro-Kundé, Bingué-Tiko, le vieux chef de village, commande la vaste bande de terrain entre la Kadéï et les domaines de Bangoyo et de N'Guia. Son village, admirablement situé sur un mamelon dominant la rivière, est fort bien construit. Les cases sont sur deux lignes parallèles, laissant entre elles une belle allée plantée de petits arbres qui aboutit au tata du chef.

Bingué-Tiko, aidé par le commandant du Cercle, a obligé les petits chefs, autrefois disséminés, à venir se grouper autour de lui, et aujourd'hui une grosse agglomération de 300 à 350 individus doit être réunie. Le mouvement de concentration était déjà commencé quand nous avons quitté le pays.

C'est à ce point que les Haoussas et même les Cobras viennent acheter une partie des noix de kola qu'ils exportent à Kundé et à N'Goundéré. Les indigènes qui vont dans le Sud chercher la kola ont été engagés à l'apporter jusqu'à Kundé ; s'ils ne s'y sont pas décidés, l'établissement d'un marché où les Haoussas débiteraient de tout, surtout de la viande, s'imposerait.

Gaza. — Ordre avait été donné aux 40 habitants de ce village en construction d'abandonner leur projet d'éloignement, et, malgré les dissentiments qui existaient entre le chef Gaza et son père Bingué, de se reporter auprès de ce dernier, dont Gaza se reconnaissait d'ailleurs le vassal.

Nadjiboro. — 250 à 300 habitants. Les cases sont réparties sur les deux rives de la Membéré, mais assez groupées. Le chef Nadjiboro, encore jeune, mais apathique, assez dévoué quoique peu obéi par ses sujets qu'il craint, serait à remplacer par son frère ou encore mieux par son fils. Ce dernier, ex-boy des Européens, ayant abandonné depuis peu leur établissement, parle le français et jouit d'une grande notoriété.

A Nadjiboro sont dévolues les deux rives de la Membéré, de la N'Gom au Nord à la Lamba au Sud.

Abou Bouifé, 50 habitants, dépend de Nadjiboro.

Bouyandoré est un petit groupement de 80 habitants ; son chef commande les deux rives de la Membéré, de la Lamba à la Bouli.

La rive gauche de la Membéré, au Nord de Baboua, nous est inconnue. C'est grâce à quelques itinéraires de notre prédécesseur, M. Denizart, ainsi qu'à ceux qui nous

ont été gracieusement communiqués par M. Valentin, agent de la CCCC (Compagnie commerciale de Colonisation du Congo français), complétés par de nombreux renseignements recueillis auprès des indigènes de Baboua et de Kundé, que nous avons pu en dresser la carte approximative.

Cette partie du Cercle, avant l'établissement d'un poste militaire et administratif, était mise en coupe réglée par Baboua et ses frères. Dans des razzias fréquentes, ils capturaient des esclaves ou s'en faisaient remettre comme impôt, imitant en cela leurs maîtres éducateurs les Foulbés, puis les dirigeaient sur N'Gaoundéré, où ils les échangeaient contre du bétail, des étoffes, etc.... Des caravanes esclavagistes, conduites à N'Gaoundéré par les fils de Baboua, ont été rencontrées et dissoutes par M. l'administrateur de Carnot dans une de ses tournées en 1901. Les conducteurs de ce troupeau humain ont payé de deux ans d'emprisonnement leur peu d'attachement à leurs sujets.

De ces excursions guerrières, il en est résulté toutefois quelque chose de bon : les nombreux chefs reconnaissant l'autorité de Baboua ont été maintenus par l'Administration sous les ordres de son fils et successeur, mais son autorité a été réglementée et soumise à un contrôle.

L'examen de la carte, les renseignements recueillis, indiquent un pays peuplé, mais dont les habitants sont disséminés au bord de ravins boisés servant à protéger leur fuite quand un danger les menace. « Très défiants, nous disait M. l'agent de la CCCC, mon compagnon et moi n'avons trouvé aucun indigène dans les villages. Nous nous rendions bien compte qu'ils n'étaient pas loin, dissimulés dans les herbes ou dans les marigots autour de nous ; ils attendaient notre départ pour revenir. C'est à grand peine que nous pûmes, dans ces conditions, nous procurer un guide in-

digène. Celui-ci, un chef, nous interpella de la brousse, nous demanda ce que nous voulions, et ce n'est que formellement assuré de notre désir de ne pas séjourner dans son village, de continuer notre route vers le Nord, qu'il consentit à nous accompagner. Toutefois, il tenta de nous dissuader de notre entreprise, non pas en la taxant de dangereuse, mais en affirmant que tous les indigènes fuiraient devant nous ».

L'on doit attribuer cette crainte de l'Européen à de faux bruits répandus à dessein par les gens de Baboua. Désireux de rester les intermédiaires entre les indigènes de ces pays et la factorerie, ils avaient sans doute annoncé que les blancs venaient chez eux pour faire la guerre. Cette supposition n'est pas gratuite.

Les vivres y sont abondants : poules, chèvres et moutons sont en assez grande quantité, nous ont assuré les indigènes interrogés. Leurs dires sont corroborés par les résultats fructueux des expéditions antérieures de Baboua. De plus, ni Européen, ni Sénégalais, ni Haoussas, sédentaires ou voyageurs, ne fréquentant ces parages, les animaux non volés par les indigènes de Baboua, et entrant peu dans l'alimentation des naturels, doivent se multiplier à l'infini.

Au-dessus de la route de Kundé-Boulogali jusqu'aux sources de la Membéré et du Yibi, s'étendrait une région forestière, dans le genre de celles que l'on rencontre entre Abbou et Bira et entre Tchakani et Abba, c'est-à-dire formée de grands arbres très espacés sous lesquels pousse une herbe fine et haute. La population de cette zone peut s'élever à 12.000 habitants.

Baboua, à 4 kilomètres environ de la rive gauche de la Membéré, qu'un pont permet de franchir, est le centre le plus important de ce côté de la rivière. Près de 600 cases sont groupées dans un rayon de 3 kilomètres. Sur un énor-

me mamelon herbu, dominant 2 ravins très boisés qui forment autour de lui un cercle à peu près parfait, se dresse le tata du chef Irima Bingué. Ce tata, démoli en partie aujourd'hui par ordre de l'administrateur, était à l'origine une véri-

UNE PARTIE DE BABOUA, route de Kundé.
Photog. Valentin.

table forteresse ; des murs en terre, hauts de 3 mètres et épais de 1 mètre à la base, où des créneaux avaient été ménagés pour voir à l'extérieur d'abord, puis pour tirer quand les fusils apparurent dans la région, protégeaient les cases du chef et de ses femmes.

Tandis qu'à Kundé des rues ont été tracées et que les

BINGUÉ TIKO

Echelle 10.000

Equidistance 2^m,50

N M.

BAI

Echelle

Equidist

N. M

habitants sont obligés de construire le long de ces voies, les gens de Baboua se sont groupés par petits cercles familiaux autour du tata ; d'autres, plus indépendants, se sont installés sur les petits monticules environnants, qui commu-

MOURI ET SA SURTE, alors qu'il commandait le village de Baboua.
RUINES DU TATA entourant et protégeant les cases du chef et de ses femmes.
Photog. Valentin.

niquent entre eux par des sentiers étroits et incommodes. D'autres encore se sont établis au delà des ravins et forment des villages que l'éloignement conduira bien vite à l'indépendance, si l'on n'y met ordre.

Un marché installé depuis peu donnait déjà des résultats appréciables au double point de vue pécuniaire et civilisa-

teur. Un et quelquefois deux bœufs, tous les deux jours, y étaient abattus par les Haoussas et échangés contre du caoutchouc. Deux agents européens et un personnel de Kroumans et de Loangos exploitent une factorerie de la Compagnie CCCCCF. Irima Bingué est un tout jeune homme, peu apte au grand pouvoir auquel la haute administration l'a convié. Fils de Doko dit Baboua, détrôné en 1902 pour refus d'obéissance au lieutenant commandant le Cercle et menaces de guerre suivies d'un commencement d'exécution, Bingué est loin d'avoir l'autorité de son père. De son séjour à Brazzaville, où il avait été purger une condamnation à la prison, il n'a rapporté de là qu'un orgueil stupide, un grand désir de jouir, une tendance à l'ivrognerie et quelques mots de français qui lui font croire bien à tort qu'il peut se passer d'interprète dans ses conversations avec les blancs. Son règne, nous avons tout lieu de le croire, n'est qu'un interrègne. Baboua, nous l'espérons, reprendra, si ce n'est déjà fait, la direction et de son village et de tous les petits chefs voisins que son fils est incapable de diriger.

Zaro-Kundé est une petite agglomération de 50 individus; gîte d'étape entre Baboua et Bobinga.

Bobinga était autrefois un peu plus au Nord qu'il ne l'est aujourd'hui; une factorerie y avait été installée, puis elle a été abandonnée. A la suite d'une répression très sévère, les habitants, au nombre de 300 environ, s'étaient dispersés; ils ont été rassemblés et groupés sur les lieux qu'ils occupent actuellement. Le jeune chef, Doundoun, fils de Faou, est peu obéi. Le vieux Kagama est beaucoup plus influent. Très énergique et brave, il jouit d'une grande popularité; il commande le village, est souvent con-

sulté par les chefs Bongo et Bertoua, qu'il a d'ailleurs entraînés dans une lutte contre les indigènes de Baboua et contre le commandant du Cercle. Capturé, il essaya par deux fois de se suicider ; soigné et guéri d'une grave blessure au ventre qu'il s'était faite, il paraissait à notre départ revenu à de meilleurs sentiments à l'égard des Européens.

Bongo, construit sur la rive droite de la Nana, au milieu d'un site où des roches énormes, de nombreux marigots boisés lui donnent un aspect sauvage et rendent ses approches difficiles, compte environ 300 habitants. Son nom, Bongo (trou), lui vient d'une grotte immense, formée par la superposition des rocs qui se trouvent à proximité des habitations ; cette grotte servait, il y a peu de temps encore, de magasin en temps de paix et de refuge en cas de guerre.

Sa découverte récente, le peu de services qu'elle a rendus aux habitants lors de la répression motivée par le refus du chef Bongo de payer l'impôt et ses menaces aux tirailleurs sénégalais, a dû engager les indigènes à chercher de l'autre côté de la Nana une retraite plus sûre.

Bongo ne voulait pas se résoudre à reconnaître l'autorité du commandant du Cercle et prétendait ne relever que du capitaine commandant la région. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, rusé, peu favorable aux blancs, qu'il cherche à tromper par tous les moyens.

Maloye, Yanguési, Pogourta, formaient trois groupements séparés, mais avaient, peu de temps avant notre départ, reçu l'ordre de se réunir sur l'emplacement de l'un des trois villages, à déterminer par le commandant du Cercle dans une visite prochaine.

Le chef du village ainsi formé devait être Maloye, ka-

gama d'Abba, dont tous relèvent. Cet ordre a-t-il été exécuté par les 500 ou 600 indigènes habitant ces pays ? Il y a tout lieu de le supposer, notre successeur étant fort décidé à suivre le plan politique tracé et déjà en bonne voie d'exécution.

Bingué. — 350 habitants. L'établissement de l'impôt dans le Cercle date de notre occupation de Carnot. Le terrain y était relativement favorable ; les indigènes payant un tribut annuel au lamido de N'Gaoundéré, connaissaient déjà l'impôt, mais comme un hommage au sultan et une marque de leur soumission.

Cette redevance s'effectuait en avril, aux premières pluies, et consistait en esclaves, sel, nattes, ivoire, etc., que le chef ou son représentant allait porter à N'Gaoundéré. En revanche, le lamido lui faisait un cadeau en bétail, souvent équivalent à l'imposition remise, l'assurait de sa protection très efficace contre ses ennemis, mais aussi l'informait qu'il eût à laisser commercer en toute liberté Haoussas et Foulbés sur toute l'étendue de son territoire, s'il ne voulait encourir, lui et ses hommes, un châtiment aussi prompt que terrible.

Le principe de l'imposition, tel que nous l'entendons, n'est pas encore compris par les Bayas. Ce n'est, à leur avis, et malgré des explications maintes fois répétées, qu'un cadeau qu'ils font au « Grand commandant des blancs », comme ils disent.

En principe, chaque indigène âgé de plus de 12 ans est tenu de remettre à son chef 3 francs par an ou 3 kilos de caoutchouc, ou encore 1 kilogramme d'ivoire. Dès que le chef a rassemblé une assez grande quantité de produits, ou la totalité de l'impôt à payer par son village ou son groupe de villages, il le porte au commandant de la région à

Carnot. Il lui est remis, soit en argent ou en marchandise, 6 % de la valeur des produits apportés.

Le commandant du Cercle est informé du versement que fait tel chef par le reçu que celui-ci reçoit de l'administrateur et qu'il est tenu de venir présenter aussitôt à Kundé.

La non occupation du pays, le peu de connaissance que l'on avait de sa population, a empêché jusqu'ici de faire rapporter à ce Cercle ce qu'il doit donner. La somme totale des impositions a été, en 1902 et 1903, de 945 francs; l'assiette de 1904 s'élève à 10.000. Cette dernière somme à recueillir, seulement au Sud de Kundé et de Baboua, est au-dessous de ce que cette portion du Cercle doit payer.

A part quelques chefs qui apportent leur impôt de bonne volonté, le Nord n'est pas imposé.

Le recouvrement de l'impôt, en vertu de l'idée de soumission qu'y attache le Baya, et l'obligation dans laquelle il se trouve de travailler sans rémunération, est très difficile et a déjà amené des conflits très graves, suivis de l'exode de villages entiers au Caméroun.

Les chefs, toujours responsables du paiement, ne demandent pas mieux que de s'y soumettre; mais, alors même qu'ils sont secondés par l'administrateur, il leur est presque impossible de pouvoir remettre le montant de la taxe individuelle. Les plus dévoués vont eux-mêmes, avec leur famille et leurs sujets les plus attachés, faire le caoutchouc demandé. Les paresseux puissants, tels que Irima Bingué, usent de menaces de guerre et même de sévices contre leurs villages vassaux faibles pour leur faire verser, entre leurs mains, toute la redevance, et ils laissent tranquilles le lieu de leur résidence et les villages puissants. Les craintifs passent en territoire allemand. Enfin, pour être sincère, nous devons dire que les bons, ou plutôt les peureux, paient pour les mauvais.

Il était facile aux Foulbés d'obliger tous les chefs à payer tribut et de bien marquer ainsi leur suprématie ; ils étaient nombreux et ils ne connaissaient pas de frontières.

Les routes d'accès vers le Nord sont des sentiers de

DÉPART D'UN AGENT DE FACTORIE POUR LA BROUSSE.
Photog. Valentin.

80 centimètres de large, tantôt s'enfonçant tortueusement dans les parties boisées afin d'éviter les arbres, ou se prolongeant en ligne à peu près droite sur les plateaux herbus. Elles sont généralement tracées suivant une courbe de niveau du sol ; toutefois, elles coupent perpendiculairement les thalwegs rencontrés pour reprendre de l'autre côté

une altitude égale à celle qu'elles avaient auparavant. La traversée des rivières se fait soit à gué soit au moyen de ponts de lianes.

Les ponts faits par l'initiative indigène ne sont pratica-

PONT DE LIANES, route de Bira.

Photog. Valentin.

bles qu'aux piétons. C'est un assemblage de fourches de bois placées parallèlement à 0^m80 l'une devant l'autre et suspendues au moyen de lianes par les deux branches des fourches au-dessus de la rivière. Des lianes les relient dans un sens perpendiculaire au courant. On obtient ainsi

une sorte de panier triangulaire ouvert sur une des faces et dont l'un des angles, servant de tablier très étroit et incommode, regarde l'eau.

Le pont qui joint les deux rives de la N'Gom, construit sous la direction de M. Durand, agent de la Kadéï-Sangha, est certainement le type à adopter. Il diffère peu de celui des indigènes ; le tablier en est assez large pour le passage un à un des gros quadrupèdes domestiques ; les matériaux sont facilement transportables. Le seul inconvénient est la nécessité absolue d'arbres permettant la suspension.

Dans tous les cas, étant donnés les moyens rudimentaires dont on dispose, les crues brusques des eaux dans la saison des pluies, les branches ou arbres même charriés, les ponts permanents sur pilotis sont à rejeter absolument : nous en avons fait la déplaisante expérience. De plus, l'on ne devra pas hésiter à élever le plus possible le tablier au-dessus du niveau normal des eaux : la N'Gom, au point où la route du Commandant la traversait sur le pont que nous avons construit sur pilotis, a monté de 3^m50 à la fin de mai 1903.

Les grandes routes actuelles sont :

La route du Commandant, le long de la Membéré et du Lom. C'est la plus fréquentée et la mieux entretenue. Tracée ou du moins améliorée par notre prédécesseur, M. Denizart, elle ne répond pas encore dans tout son parcours aux commodités désirables : elle coupe des ravins aux flancs abrupts sans aucune rampe d'accès ; elle escalade des massifs granitiques sous une pente beaucoup trop vive pour permettre l'emploi d'animaux porteurs. La voie de 1^m à 1^m50, évitant les hautes fourmilières, et les pontceaux établis constituent toutefois un progrès fort appréciable.

La route de la Kadéi côtoie cette rivière de très près, ce qui est un grand inconvénient pour sa viabilité. Traversant les affluents de ce cours d'eau non loin de leur embouchure, elle rencontre tantôt de vastes marais très bourbeux, où il faut se frayer un chemin au moyen de branchages et de paille, tantôt des rivières non guéables que les hommes passent sur des arbres abattus et les animaux à la nage. C'est certainement la moins praticable, et, dans la saison des pluies, la monture est plutôt un embarras pour le voyageur.

La route de Mizon, comme son nom l'indique, est la piste suivie par le lieutenant de vaisseau lors de son voyage dans le pays baya (Yola-Nola). C'est une route internationale, accessible aux voyageurs des deux nations allemande et française, qui doivent y être traités sur un pied d'égalité.

Très fréquentée autrefois, elle fut la route de l'invasion foubée. Cela se conçoit facilement ; peu coupée, par suite de sa position proche d'une ligne de faîte, elle devait être une route facile pour la cavalerie peulhe. Bien à tort elle a été délaissée et non entretenue ; elle est presque fermée.

Sur la rive gauche de la Membéré, une voie symétrique à la route du Commandant joint les divers villages et aboutit à Baboua ; elle est particulièrement difficile entre Nadjiboro et Bobinga. Se prolongeant dans le Nord par Bogani et Béforro elle se joint à la route de Kundé-M'Béré.

Le long de la Nana court un chemin très difficile traversant de nombreux villages.

Des sentiers transversaux, presque inaccessibles à l'époque des hautes herbes, lient toutes ces voies d'accès vers le Nord. Les Bayas, si on ne les y contraint, sont peu disposés à les indiquer à l'Européen ; ils répondent, lorsqu'on

les interroge sur le point où ils aboutissent, que ce sont des sentiers de chasse.

L'étude du tracé d'une route de portage par animaux a été faite en 1903. Son itinéraire, topographié en partie, em-

FACTORERIE DE BAROUA.

Photog. Valentin.

prunte la route du Commandant, de Nadjiboro à Abba, d'Abba à Tchakani ; de ce village, il passe par la source de la Gongoya et la ligne de partage des bassins de la Membéré et de la Kadéï, puis atteint Kundé. Son grand avantage est de supprimer les travaux d'art : ponts, rampes

d'accès, si difficiles à faire, à cause du peu de moyens dont on dispose, et de la paresse des indigènes. En outre, le terrain y est plus solide que près des thalwegs, et, par conséquent, l'entretien de cette route est facile.

PERSONNEL NOIR DE LA FACTORIE : cuisinier, lavader, boys, hommes d'escorte. L'homme de droite et celui de gauche sont originaires de la côte, les autres sont Bayas.

Photoq. Valentin.

La section de Nadjiboro à Tchakani avait été exécutée avec une largeur de 4 mètres ; mais, à la fin de la saison pluvieuse, il ne restait plus qu'une piste, permettant le passage d'un homme de front ; les parties remuées à côté, et non piétinées, donnèrent une végétation plus drue que celle

des terrains avoisinants. Nous conseillerons donc, dans la construction d'une route pour piétons ou animaux porteurs, une voie de 1 mètre, et lors de la saison des pluies le rejet, en les brisant, des hautes herbes sur une largeur de 2 mètre de chaque côté de la piste.

Trois Compagnies se partagent l'exploitation agricole et commerciale de la région :

La Compagnie Kadéi-Sangha, entre la frontière du Caméroun et la rive droite de la Membéré, de la limite Sud du Cercle jusqu'à Kundé au Nord.

Des factoreries avaient été établies à Kundé et à Nadjiboro et échangeaient des objets de paccotille, des fusils à pierre, seuls autorisés, de la poudre, des étoffes de coton, des perles, contre du caouthouc.

Des troupeaux de bestiaux, destinés à la reproduction, avaient été installés en ces deux points et devaient plus tard alimenter les Européens du Cercle ; la viande débitée dans les divers villages aurait été échangée contre les produits riches des indigènes. Cette dernière idée, qui fait grand honneur à M. Brusseaux, délégué de la Compagnie, n'a pas donné les résultats que l'on attendait.

Une jumenterie avait été créée également à Kundé ; tous les animaux provenaient de N'Gaoundéré.

Des Sénégalais, colportant diverses marchandises d'échange, parcouraient les villages où ils ne séjournaient que quelques jours dans des abris construits aux frais de la Société.

Le personnel était composé de 4 blancs, dont le directeur, et de 14 Sénégalais. A notre avis, la factorerie générale de cette concession aurait dû être placée à Tchakani. De ce point central, il eût été facile d'exploiter les villages les plus productifs de la Kadéi et ceux de la vallée de la Membéré.

Au-dessus de Kundé, jusqu'à 7° de latitude Nord, et limitée à l'Est et à l'Ouest par les mêmes bornes que la compagnie précédente, se trouve la concession Membéré-

AGENT DE FACTORERIE au campement, attendant la clientèle.
Photog. Valentin.

Sangha, sœur de la Kadéi-Sangha. Elle n'était pas encore occupée à notre départ ; seul un poste de deux Sénégalais à Djankombol en marquait la possession. La résidence du directeur des deux sociétés était à Kundé.

La partie du Cercle comprise entre la Nana et la rive gauche de la Membéré a été concédée à la CCCC (Com-

pagnie Commerciale de Colonisation du Congo français). Le siège de cette compagnie est près de Carnot, un peu en amont du confluent des deux rivières.

Au début de l'exploitation, des factoreries, tenues par un

MOYENS DE TRANSPORT.

Type des bateaux pouvant atteindre Nola et même Bania aux hautes eaux.
Photog. Gesell.

nombreux personnel européen, avaient été installées dans beaucoup de villages, tels que Bobinga, Boudéi, Lawan, Baboua, etc.

Ces installations et la solde du personnel n'étant pas en rapport avec le commerce fait, la Compagnie a adopté un système de mise en valeur moins coûteux et certainement plus lucratif. Seule la maison de Baboua continue à fonc-

tionner et détache dans les centres indigènes environnants l'un de ses agents pour l'achat du caoutchouc. Conseillée par l'Administration, elle utilise aussi les Haoussas, mar-

La pirogue est le seul moyen de transport dans le bief Bania-Carnot. Le type des bateaux donné sur la photographie précédente pourrait être utilisé sur ce bief. — Les bateliers sont des Goundis habitant Nola.

Photog. Gesell.

chands bouchers et colporteurs, comme intermédiaires entre elle et l'indigène de la concession. Enfin, nous devons ajouter que c'est une des rares compagnies congolaises ayant commencé à faire des plantations de lianes et arbres caoutchouquiers.

Dans les territoires concédés aux compagnies, c'est-à-

dire où seules elles ont le monopole d'achat de l'ivoire, du caoutchouc, des dépouilles d'animaux et des produits naturels du sol, ne sont pas compris les villages, les réserves

CONSTRUCTION D'UN POSTE.

Photog. Gesell.

indigènes (non encore délimitées d'ailleurs, et se bornant pour le moment aux plantations), les bâtiments occupés par l'Administration et leurs servitudes.

Les compagnies ne peuvent céder à un tiers ou à une autre association la totalité de leurs privilèges sans l'autorisation du ministre des Colonies, ou une partie qu'après assentiment du commissaire général.

Les voies fluviales et terrestres sont accessibles à tous, l'achat des vivres permis à tout voyageur.

Les droits d'exploitation des sociétés, leurs obligations

TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS.

Photog. Valentin.

vis à vis de l'État sont consignés dans un cahier des charges signé par le concessionnaire d'une part, et le ministre pour l'État.

Le prix du transport des marchandises de France aux factoreries débitrices de Kundé et de Baboua est de 1.500 à 2.000 francs les 1.000 kilos, selon la nature des

marchandises transportées par le chemin de fer de Matadi.

Le poste militaire, composé normalement d'un lieute-

14 JUILLET.

Salut au Drapeau.

Photog. Gesell.

nant, deux sous-officiers européens, un sergent noir, deux caporaux et vingt-sept tirailleurs, est un détachement de la 5^e compagnie, dont la portion centrale, avec le capitaine, se trouve à Carnot. Sa force est absolument insuffisante pour assurer la tranquillité de tout le Cercle. Des déplacements incessants, fatiguant énormément les hommes par

leur fréquence, suffisent avec l'effectif actuel à rappeler à l'ordre et contenir les indigènes turbulents mais peu braves du pays au Sud de Kundé. Son augmentation ou, ce qui sera mieux, l'établissement d'un poste de 20 à 30

l'etit Longchamps.

Pl. 19. Gexell.

hommes à M'Béré s'imposera aussitôt la mise en valeur du Nord. Cette mesure sera rendue plus nécessaire encore quand on aura remplacé les deux tiers des Sénégalais par des Yakomas ou d'autres indigènes Congolais ; il faudra suppléer à la bravoure indéniable du noir du Sénégal ou du Soudan par le nombre. Nous n'avons jamais eu de

Yakomas sous nos ordres ; mais bon nombre d'officiers de notre connaissance sont peu enthousiastes de leur courage, qu'ils ont eu l'occasion de voir à l'épreuve.

Les bâtiments militaires, construits sur deux mamelons

Phot. G. Gesell.

L'EXERCICE.

très voisins l'un de l'autre, forment deux camps séparés, situés à 1800 mètres au N. W. du village de Kundé, qu'ils commandent. Les constructions sont en pisé, couvertes avec de la paille. Les habitations européennes rectangulaires comprennent, pour l'officier : deux chambres de 4^m sur 4, un cabinet de toilette ; pour les sous-officiers :

deux chambres de 4^m sur 4, deux petits cabinets de toilette et une salle à manger commune.

De larges vérandas donnent un bon abri et augmentent

EN COLONNE.

Photog. Gesell.

ainsi l'espace habitable, surtout pendant la saison sèche. Le sol est d'argile battue.

Le camp des tirailleurs se composait de 18 cases rondes de 6 mètres de diamètre ; le nombre des logements devait être porté à 31. L'interprète indigène loge au poste.

Une vaste plantation de manioc pouvant à maturité produire de 18.000 à 20.000 kg. de tubercules, un potager pour les blancs, bordent le ruisseau Matta, au pied du

Photog Gesell.

TUE A L'EN VENT.

mamelon. Une source excellente sourd au bas du camp des tirailleurs, et son débit est plus que suffisant, en toute saison, pour alimenter le personnel en eau potable ; le lavage du linge se fait dans la Matta.

Du haut du poste, 935 mètres d'altitude, le regard s'étend

sur un horizon de 6 kilomètres de rayon, sauf au Sud. Ce poste¹ est merveilleusement situé pour observer ; mais son exposition aux vents, malgré la disposition des cases, et sa position culminante sont des inconvénients, à l'époque des orages, pour son habitabilité.

Quand on le reconstruira en briques, il sera préférable de l'établir sur le mamelon où se trouve le tata de Daucali, sur la route de Kundé et à 800 mètres environ du village ; il sera mieux abrité.

Les travaux entrepris, quoique peu avancés, l'ignorance des phénomènes atmosphériques violents sévissant dans le pays à de certains moments de l'année, l'obligation enfin d'être rapidement logés, nous ont engagé à terminer sa construction sur l'emplacement actuel.

CHAPITRE III.

Faune. — Flore. — Minéralogie.

Faune. — La faune, nombreuse en espèces et en individus, se répartit suivant les terrains et les végétations. C'est ainsi qu'au Sud, dans les vastes vallées marécageuses de la Kadéi et de la Membéré jusqu'au parallèle de Zaria, arrivent encore de rares éléphants, des hippopotames, des buffles en grand nombre. Plus au Nord, les gros pachydermes disparaissent. Le buffle monte jusqu'à Bira à l'époque des pluies ; les ravins ne servent plus de refuges qu'aux sangliers, aux panthères et léopards, très nombreux, aux chats sauvages, aux antilopes, aux singes de

¹ Toutes les photographies du poste ont été prises à Ouesso. A Kundé, les cases des tirailleurs sont rondes ; quant aux scènes de la vie des postes, elles sont les mêmes.

toute famille et de toute taille. L'on ne rencontre toutefois ni le gorille ni le chimpanzé. Les hautes herbes des mamelons abritent la gerboise, le lièvre et de petits carnassiers de la famille du putois. La loutre, de grande taille, se trouve très rarement au bord des rivières. L'on rencontre des crocodiles dans la Kadéï, le Lom, la Bali et la Kundé.

Les lions, dont le nombre est grand dans la région de N'Gaoundéré, descendraient jusqu'à Kundé et même à Zaria, où les indigènes en auraient vu quelques individus ; d'après le signalement qui nous en a été donné, ce seraient de beaux animaux à crinière noire. Dans leur danse banna, où ils se déguisent et simulent la marche des bêtes dans la brousse, les naturels imitent parfaitement la course bondissante du lion.

Comme quadrupèdes domestiques, citons : le cheval de Yola et de la région laka, l'âne, les bœufs lakas et de N'Gaoundéré, le cobaye. Ces animaux importés ne sont pas encore très répandus ; seuls les Européens, les Haousas marchands, les Boums et quelques chefs bayas en possèdent. Le mouton et la chèvre vivent bien et sont très prolifiques. Enfin les amis de tous les hommes : le chien et le chat.

Parmi ces animaux quelques-uns méritent une description particulière.

Le bœuf sauvage de la Haute-Sangha est petit ; une femelle adulte que nous avons mesurée avait 1^m20 au garrot ; le mâle, qui n'a pu être abattu, nous a paru être légèrement plus haut, 1^m30 au maximum. Les membres sont frêles mais très nerveux, comme ceux de l'antilope, et capables de bonds énormes. Nous avons vu une vache sauvage, suivie de son veau, franchir cinq mètres de terrain d'un seul saut, et le point de départ était en contre-bas du point

d'arrivée. Le dos est légèrement incliné d'avant en arrière ; la robe, d'un jaune fauve avec masque noir sur le front, fait ressembler étonnamment l'animal à nos bœufs vendéens. La tête, très allongée, au front bombé, est armée de cornes courtes, cannelées, très acérées, ne se joignant pas à leur base mais s'aplatissant sur le front ; les oreilles sont énormes, larges au milieu, pointues à leurs extrémités ; elles ont la forme d'un losange ; les bords sont garnis de longs poils noirs.

La chasse au bœuf sauvage est très dangereuse : seul, en présence du chasseur, il charge, cornes basses mais inclinées, l'une plus haute que l'autre ; soufflant bruyamment, il se précipite par bonds. En troupe, il fuit presque toujours, même blessé.

Les trois espèces d'antilopes que nous avons vues sont : un grand animal dans le genre de l'oryx, mais à robe un peu plus foncée, à cornes n'ayant que 0^m30 de longueur ; les naturels l'appellent le « codet » ; — une espèce plus petite, 1^m10 du rein au sol, d'une belle couleur rousse ; le mâle porte des cornes courtes très pointues et torsées ; — enfin, « l'antilope cochon ».

La variété des singes est infinie ; parmi les plus remarquables, on rencontre : le pain à cacheter, espèce de ouistiti à museau blanc, le cynocéphale mandrill, le singe bleu et le président.

Le singe bleu est un cynocéphale d'un beau gris foncé sur le dos ; la face et le ventre sont bleuâtres : d'où son nom.

Le président (kendi des indigènes) est noir avec une bande de longs poils blancs de 5 à 6 centimètres de largeur qui lui entoure la face et se continue sur les côtés à la naissance des flancs ; le front tombe perpendiculairement sur le museau peu allongé, noir et non velu. La taille de ces deux quadrumanes est celle d'un gros caniche.

Les lièvres bayas, qui, avec les singes, sont la base de la nourriture animale des indigènes, sont de gros animaux aux oreilles courtes, aux poils rudes, d'un gris foncé presque

JEUNE TAUREAU ET VACHES DE N'GAOUNDÉRE.
photog. Valentin.

noir ; ils gîtent habituellement dans les anfractuosités des rochers.

Les chevaux, venus de Yola après service à N'Gaoundéré, car il n'en vient pas directement, sont de race arabe, grands, forts, s'acclimatant très bien dans la région. Il y a lieu toutefois pour un service pénible de leur préférer dans ce pays montagneux les chevaux lakas, dont le finlandais donne

une idée à peu près exacte : petits, mais excessivement vigoureux et résistants. Une bosse sur le rein, obtenue par incision, remplace la selle, inconnue du Laka. Cependant

CHEVAL LAKA.

Photog. Valentin.

l'Européen et les cavaliers noirs du pays baya les sellent et les brident.

Le bœuf importé de N'Gaoundéré par les Haoussas est un bel animal aux cornes gigantesques et bien plantées ; la robe ressemble à celle des bœufs de nos pays d'Europe. Une bosse sur le garrot le fait paraître plus gros qu'il n'est en réalité ; son poids de viande varie de 120 à 200 kilos.

La vache de N'Gaoundéré est mauvaise laitière ; lorsqu'elle nourrit son veau, c'est à peine si elle peut donner 1 à 2 litres de lait par jour, le petit en étant privé 12 heures sur 24.

Le bœuf laka est plus petit, plus rond, à cornes courtes, sans bosse ; la vache du même pays est très bonne laitière et produit plus du double d'une bête de N'Gaoundéré dans des conditions identiques. Cette race se rapproche beaucoup de notre petite bretonne ; elle fournit une viande excellente et peu d'os ; malheureusement elle s'acclimate difficilement à Kundé.

Il y a deux espèces de moutons : l'une importée, grande, élancée, rappelant comme forme nos moutons algériens ; une autre autochtone, basse sur pattes, au tronc gros et allongé, qui serait à notre avis la race à conserver. La laine est peu frisée, longue, rude et à 'gros poils. Chaque animal fournit environ 8 à 12 kilos de chair délicieuse.

La chèvre baya est plus petite que notre chèvre européenne ; sa taille est de 0^m50.

L'ami de l'homme, son gardien, le compagnon inséparable de ses chasses, le chien, est coté une grande valeur. De la taille du renard, le poil ras, jaune sur le dos et les flancs, blanc sous le ventre, les oreilles droites, petites et pointues, le museau long, effilé et toujours baissé, il semble être en quête continuelle d'un gibier quelconque. Chasseur excellent, mieux encore que son maître il se glisse partout sans bruit, se lance sur une piste, la suit, tombe en arrêt ou fait lever la bête et se met à sa poursuite. Tout cela sans avoir donné une fois de la voix ; un grognement, les herbes et la brousse qui remuent, suffisent au Baya agile pour le suivre.

La chauve-souris du pays baya est jaune, un peu plus forte que celle de France.

OISEAUX. — Les oiseaux de proie qui habitent ces parages sont : l'aigle, le charognard, le petit milan gris, le corbeau noir et blanc, le toucan.

Parmi les passereaux, citons : le poivrier, oiseau de la grosseur d'une alouette, au plumage gris cendré sur le dos et les ailes, le ventre blanc et la tête noire ; l'hirondelle, plus petite que celle de nos pays, dos et ailes d'un beau bleu d'acier, gorge et ventre roses ; le merle métallique, d'une taille inférieure à celui du Sénégal, mais dont les couleurs et reflets n'ont rien à lui envier ; le gendarme, moineau du pays baya, aussi familier que notre pierrot, dont il a la taille ; il peuple de ses nids, en forme de coquilles d'escargots, les arbres voisins des habitations ; les mâles sont d'un beau jaune d'or avec la tête noire ; les femelles, d'une couleur plus terne, ont les ailes et la tête d'un jaune verdâtre. Le colibri, le bengali, la veuve à queue noire et la veuve à queue blanche. Au moment où les graminées commençaient à mûrir nous avons vu de jolis petits oiseaux au corps rouge, à la tête noire, que nous n'avions pas aperçus auparavant.

Le perroquet gris, à queue et à extrémité des ailes rouges, est susceptible d'une éducation rapide ; il représente l'ordre des grimpeurs.

Comme gallinacés, l'on rencontre : la pintade, très abondante du côté d'Abba et de Tchakani ; le touraco, coq de bruyère du pays ; la perdrix, qui se distingue de la nôtre par la couleur jaune des pattes et la couleur rouge de l'œil ; elle pullule dans la région et est d'une telle familiarité que nos Sénégalais disaient qu'au poste « elles venaient blâguer avec les poulets ». Le pigeon vert, le ramier, la tourterelle abondent tellement qu'à la saison sèche, avant et après les heures chaudes de la journée, c'est par vingtaine qu'on les voit à Kundé picorer autour des cases

des indigènes. La poule est le seul oiseau que les Bayas aient domestiqué ; petite et maigre, elle n'a de nos chapons bressans que le squelette. Toutefois, grâce à l'importation de produits européens par les compagnies concessionnaires, l'on en rencontre de moyenne taille. A Kundé, nous nous sommes efforcé de faire comprendre aux chefs qu'en sélectionnant les oiseaux producteurs ils obtiendraient de plus beaux produits et en tireraient plus de bénéfices.

L'on trouve quelques hérons dans les vallées des grandes rivières et à l'étang Bélat, vaste cuvette d'un kilomètre de long sur six cents mètres de large, presque à sec en saison sèche, profonde de deux mètres pendant les pluies. Nous n'avons pas vu de canards sauvages ; mais des canards domestiques, apportés du moyen Congo, peuplent les basse-cours de l'administration, des factoreries et de quelques Haoussas.

Parmi les oiseaux qui habitent les rives, mentionnons : le petit martin-pêcheur, au bec de corail, et un bel oiseau de la grosseur d'un pigeon, aux ailes bleues, dos et tête noirs, ventre blanc, qui doit être un pêcheur, étant donné son bec long et puissant.

Comme oiseaux nocturnes, nous connaissons une espèce d'engoulevent : dans le jour, il se pose à terre au bord des chemins et ne se dérange que lorsqu'on arrive tout près de lui ; son vol, peu élevé et lourd, le porte tout droit à une vingtaine de mètres, d'où il repart de la même façon si l'on marche dans sa direction ; au crépuscule il vole avec une grande rapidité. La première fois qu'on l'aperçoit, volant dans la demi-obscurité du soleil couchant, l'on croirait voir un oiseau de la taille d'un merle, poursuivi par deux oiseaux-mouches se tenant un peu en arrière et sur les côtés pour prévenir soit un retour ou un

crochet brusque à droite ou à gauche : ce sont les deux dernières grandes plumes des ailes qui, pourvues de barbes en éventail seulement à leur extrémité et dépassant les autres de 10 à 15 centimètres, donnent cette illusion. Le plumage est d'un gris foncé rayé de petites bandes blanches transversales.

REPTILES. — Malgré une chasse à outrance faite par les indigènes, la tortue d'eau, de grande et de petite taille, existe encore dans le Lom, la Bali et la Nana. Du côté de Bongo, on rencontre, à ce qu'il paraît, la tortue éléphantine. L'iguane, de petite taille, habite les bandes forestières bordant les rivières ; un lézard gris, très familier et d'une grande utilité, se niche dans les toits des habitations ; on rencontre aussi un caméléon, petit, vert, pointillé de brun rougeâtre.

Les serpents sans venin comprennent le boa et quantité d'espèces de couleuvres.

Les serpents venimeux sont : la vipère cornue, le serpent des bananiers, puis une autre espèce, d'un vert très foncé tacheté de jaune, à la morsure mortelle, qui est d'une familiarité dangereuse : nous en avons trouvé nichés dans des lits d'Européens et de Sénégalais ; le corps d'environ 0^m80 de longueur et d'un diamètre de 0^m04, est presque cylindrique, comme celui de la vipère cornue. Un petit serpent de 0^m20 de longueur, d'un centimètre de diamètre, gris très foncé, dont la morsure, d'après les Bayas, causerait une mort presque immédiate, se trouve dans les cases abandonnées et les vieux campements. Un autre, noir, rayé de larges bandes jaunes transversales sous le ventre, est l'ennemi des basses-cours ; il peut atteindre jusqu'à 3 mètres de longueur et 15 centimètres de diamètre. Enfin nous avons trouvé au bord de l'eau un tout petit serpent, gris sur

le dos, argent sous le ventre, de la grosseur, de la taille et de la forme d'un crayon ordinaire. C'est en regardant de très près que nous avons pu distinguer de tout petits yeux et une bouche minuscule fendue en fer à cheval.

BATRACIENS. — Les marais et les rives des cours d'eau sont peuplés par la grenouille bœuf et des grenouilles ordinaires. Un crapaud énorme, qui habituellement vit dans les endroits fourrés et humides, mais qui, dans la saison des pluies, voyage partout et se rencontre même sur les sentiers très fréquentés, nous a étonné par sa taille ; le baboundi (tel est son nom indigène) est gris sale avec de grosses pustules jaunes et brunes ; ses yeux ronds, d'un centimètre et demi de diamètre, sont glauques ; au repos, le corps de l'animal couvre une surface circulaire de 0^m15 de rayon. Les naturels le redoutent énormément et ne le tuent pas, par crainte de s'en approcher ; quand l'animal est sur une route, ils font un circuit dans la brousse pour l'éviter, redoutant son venin, qu'il envoie, disent-ils, à une grande distance.

Un batracien à corps noir pustuleux, à tête et queue jaunes, que nous croyons être une salamandre terrestre, présente une curieuse particularité : au moment du rut, les couleurs jaunes du mâle deviennent d'un rouge incarnat.

POISSONS. — Comme dans nos fleuves français, nous avons trouvé le chevêne, le gardon, l'anguille, une sorte de perche, qui atteint de grandes proportions et dont la chair séchée approvisionne grandement les marchés bayas. Le silure, appelé communément machoiron, se cache dans les trous vaseux des rivières ; il peut atteindre 0^m50 de longueur. Ses nageoires dorsales et pectorales sont armées d'une puissante arête rigide, dont la piqure

est très douloureuse et entraîne souvent l'inflammation du membre lésé.

Le grand rapace des eaux bayas est une sorte de brochet ; le plus bel échantillon que nous ayons vu mesurait 1^m55 de longueur ; dans sa gueule largement ouverte un homme entraînait facilement sa tête.

INSECTES. — Ceux que l'on rencontre en grand nombre ou qui nous ont paru le plus remarquables sont :

Un grand scarabée ressemblant beaucoup à un hanneton gigantesque, et dont la taille est celle d'un moineau ; le bousier, la coccinelle, la luciole ; un insecte jaune, voisin de la coccinelle, mais plus allongé ; c'est le grand destructeur des potagers ; il s'attaque aux plantes lorsqu'elles commencent à sortir de terre, et ses ravages sont tels que, dès l'apparition de ces bestioles dans les jardins, il faut aller ensemercer ailleurs. Le criquet voyageur est relativement peu nombreux ; les incendies annuels en détruisent beaucoup et l'empêchent de devenir un fléau ; par contre les cancrelas sont les hôtes prolifiques et importuns des cases. Les libellules sont les messagères des beaux jours de la saison sèche. Les éphémères, qui abandonnent leurs ailes après une envolée de quelques minutes, apparaissent vers la même époque ; gros insectes jaunes, peu actifs, dont le Baya est très friand, ils sont pour lui une manne abondante, et causent le déplacement de villages entiers qui se mettent à sa recherche, même la nuit, à la lueur des torches.

Façonnés par des termites grises à tête blanche dont ils sont la demeure, des tas de terre en forme de champignon se dressent à quelques mètres les uns des autres sur tout le territoire, sauf dans les endroits humides. Le termite lucifuge est un véritable fléau ; il dévore toutes les boiseries des habitations, les meubles, les malles, avec une rapidité

extraordinaire. Toutefois les bois rouges, le tamanou par exemple, résistent à sa voracité.

Les abeilles, très nombreux, fournissent un excellent miel, mais de couleur brune ; les Bayas, qui en sont très friands, n'ont cependant pas encore cherché à capter les essaims et à installer des ruches près de leurs villages. L'ichneumon, d'un bleu d'acier, se construit des nids sous les chaumes des cases à l'aide d'une sécrétion blanche qui, sèche, ressemble beaucoup à la terre travaillée et cuite que nous appelons biscuit. La piqûre de cet insecte est très douloureuse. Des fourmis noires et des rouges sont légion ; l'on rencontre aussi une grosse fourmi noire, longue d'un centimètre ; une fourmi jaune, de même taille, est un comestible de disette pour l'indigène.

Les papillons, très nombreux en individus, sont peu variés comme espèces et font songer aux morios noirs, avec les ailes bordées de bleu, aux sylvains, aux faunes, aux paons, etc. Les nocturnes nous ont paru également peu différents de nos papillons de France. Nous devons ajouter que notre science, fort restreinte, ne nous a pas permis des remarques qui n'auraient pas échappé à un spécialiste. Les chenilles entrent dans l'alimentation des naturels, qui les fument pour les conserver. La cigale du pays baya est un grand insecte vert dont les vibrations puissantes sont l'indice d'une nuit sereine.

Un diptère, importun et indiscret comme le moineau, poursuit l'homme partout, dit avec raison M. Hément dans son traité d'histoire naturelle : c'est la mouche commune. On la trouve aussi dans le Cercle de Kundé ; mais combien plus importune encore est la petite mouche des bois ! Au bord de l'eau ou sous l'ombrage des grands arbres, où le voyageur s'arrête pour manger et se reposer, il est assailli, sauf la nuit, par de petites mouches noires qui se fourrent

partout : dans ses aliments, dans sa bouche, dans ses yeux et surtout, probablement pour lui permettre de mieux apprécier le parfum *sui generis* qu'elles exhalent, dans son nez. Il y a fort peu de moustiques, et l'on se passe très bien de moustiquaires dès Carnot. Nous citerons encore un taon ou plutôt une très grosse mouche dont les bovins redoutent la piqure ; elle leur fait venir de grosses cloques et la peau s'écaille.

Des soins de propreté corporelle, constants et minutieux, épargnent difficilement au voyageur ou au résidant les nombreux parasites humains dont sont affligés les indigènes, surtout les Haoussas : pous de tête, de corps, du pubis, plus une petite espèce de tique humaine dont il est très difficile et douloureux de se débarrasser sans alcool à 90°.

Le parasite le plus redoutable pour nos grands animaux domestiques est la tique, qui atteint d'assez fortes dimensions et cause de grands ravages. Nous avons vu des chevaux non pansés dont la peau était dépourvue de poils dans bien des endroits et laissait voir le derme. Les bœufs et les vaches en souffrent beaucoup moins ; grâce à leur langue rugueuse, ils s'en débarrassent facilement. Monstrueuses ou petites, hideuses toujours, les araignées se rencontrent partout ; elles étendent leurs toiles dans les cases comme dans la brousse.

Nous n'avons pas rencontré de scorpions ; mais une scolopendre non venimeuse, cylindrique, longue de 10 à 12 centimètres, sur 1 à 1 centimètre 1/2 de diamètre.

Pendant la saison des pluies, quand l'on est obligé, pour parcourir le pays, d'écarter les herbes, on est bien vite atteint de démangeaisons causées par de petits boutons rouges, ayant toutes les apparences de ceux que produit l'acarus de la gale ; des applications de pommade soufrée produisent un effet salutaire.

VERS ET CRUSTACÉS. — Parmi les vers nous signalerons le lombric d'eau, ou lombric intestinal qui, absorbé par l'homme, se développe et se multiplie d'une façon effrayante. Sa forme est celle du ver de terre ordinaire ; il est presque transparent et de couleur rose. Après absorption de calomel et de santoline, des Sénégalais en ont évacué qui avaient 21 centimètres de longueur.

Les crustacés sont représentés par les crabes aquatiques et terrestres et les grosses crevettes d'eau douce.

Flore. — Plus encore que la faune, la flore sauvage se répartit suivant les terrains. Des arbres géants, à la frondaison puissante, qu'enserrent et relient des lianes énormes ou frêles vivent sur les terrains constamment humides. C'est ainsi que l'on rencontre le tamanou, excellent bois de construction, presque inattaquable par les fourmis lucifuges. Le palmier bambou a des feuilles qui peuvent être entièrement utilisées pour la couverture des cases : la nervure médiane sert à faire une charpente de toit, légère et solide, et présente le même avantage que le tamanou contre les atteintes des insectes ; l'arbre porte à son sommet un gros bourgeon appelé communément chou palmiste, qui est un aliment délicieux. Le palmier bambou se trouve surtout dans la vallée de la Kadéï, à hauteur de Mouri. Les terrains très marécageux, les abords immédiats des rivières nourrissent le palétuvier. Près de Soukas, quelques bambous royaux, plus petits que ceux du Tonkin, nous ont permis d'introduire leurs rejets au poste militaire de Kundé. Le mastodonte végétal du Cercle, le fromager, dresse orgueilleusement au-dessus des ravins sa frondaison qui domine toutes les végétations :

Plus humble, mais d'aspect extérieur sensiblement le même, est l'arbre à caoutchouc ; ses lieux de prédilection

semblent être le bord des ruisseaux environnant Kundé. Aucun des arbres que nous avons rencontrés ne présentait de traces d'exploitation. Les indigènes, peu soucieux de sa conservation, le coupent et, à cause de la facilité de travail de son bois, s'en servent pour leurs travaux. Nous avons dû excercer une surveillance vigilante, mais toutefois peu efficace, pour tenter d'arrêter cette destruction. La quantité d'arbres capables de fournir du latex est insignifiante.

Le nombre des lianes à caoutchouc est plus grand ; à notre avis, il ne justifie pourtant pas les espérances des concessionnaires. Nous nous souvenons avoir entendu avancer par l'un d'eux que l'une des trois concessions pouvait rapporter 8.000 kilos de caoutchouc par mois, soit 96.000 kilos par an. Un calcul bien simple démontrera que la chose est impossible. Les ravins où la liane et l'arbres sont susceptibles de vivre forment des bandes d'une longueur totale d'environ 2.500 kilomètres sur 50 mètres de largeur, si l'on admet que le Cercle est traversé dans toute sa longueur par trois lignes d'eau ne présentant aucune solution de continuité et que leurs affluents augmentent leur longueur d'une fois et demie. En effet, $325^m \times 3 = 975$, ou, en forçant, 1.000 kilomètres ; affluents 1.500 kilomètres ; d'où, au total, 2.500 kilomètres. Dans une bande de 1 kilomètre de long et de 50 mètres de large, si les lianes susceptibles d'être saignées ou coupées étaient à 50 mètres l'une de l'autre, cela ferait 40 par bande, ce qui est bien supérieur à la réalité ; portons quand même le nombre à 80 et opérons : $2.500 \times 80 = 200.000$ lianes. Chaque individu donne par la saignée une moyenne de 0 kg. 500 ; le nombre de kg. de produit obtenu serait donc au maximum pour tout le Cercle de 100.000, à moins que la liane caoutchouc rencontrée dans les herbages environnant Brazzaville n'existe aussi dans le Cercle et ne vienne ajouter son rendement à celui de

l'arbre et de la liane *Landolphia*. C'est possible, étant donnée la situation similaire du pays par rapport à l'équateur ; toutefois, il ne faut pas oublier la nature du sol, qui est tout autre, ni la différence du climat par suite de l'altitude. Des recherches s'imposent donc.

La multiplication de la *Landolphia* est considérablement entravée par les indigènes et par les singes. Les uns et les autres, très friands du fruit mûr, le recherchent avidement dès qu'une belle couleur jaune annonce sa maturité, vers octobre, et, non contents de sucer la matière gélatineuse et sucrée dans laquelle baignent les pépins, ils avalent le tout. Un factorien, désireux de faire près de sa factorerie des plantations, a dû demander l'aide de l'administrateur du Cercle pour se procurer près de l'indigène en quantité suffisante des graines de *Landolphia*. Bien entendu, il avait offert précédemment de payer celles qui lui seraient apportées. Une liane presque semblable à la *Landolphia*, produisant un fruit de même forme mais d'un jaune plus foncé à maturité, donne un caoutchouc noir, peu compacte, sans élasticité.

Au bord des grandes rivières et surplombant l'eau, se rencontre la liane palmier, agrippée aux brousses. De tige très mince mais solide, elle porte des feuilles pennées opposées qui offrent, au-dessous de leur point d'attache et à l'extrémité de la liane, deux épines opposées par leurs bases dont les pointes, tournées vers le sol, affectent la forme du fer de lance des Bayas. Peut-être est-ce là qu'ils ont pris le modèle de leur arme nationale.

Dans les bas-fonds, mais en dehors de la zone forestière, croît l'herbe à sel. Le chaume est très gros et velu, d'un vert pâle, les feuilles, longues et peu larges, à nervures parallèles, sont alternes et d'une couleur verte très foncée. La hauteur de la plante, lorsque le naturel la coupe

pour la faire sécher et en extraire le sel, est d'environ 2^m50. Le bétail est très friand de ce fourrage, qui doit posséder d'excellentes qualités nutritives; nous avons remarqué qu'à Kundé et à Baboua, où il abonde, les bêtes, après un séjour relativement court, devenaient superbes de santé et d'enbompoiné.

La fougère du pays baya est petite; la crosse, située à l'extrémité de la tige est utilisée par l'indigène pour sa cuisine: cuite dans très peu d'eau et écrasée, elle donne une sauce verte et gluante, peu appétissante.

Les mamelons et les terrains secs sont couverts d'une végétation peu luxuriante; nous en avons énuméré les causes. Toutefois, si, pendant la saison sèche, la terre est à peu près nue; si les arbres et arbrisseaux qui s'obstinent à vivre sur ce sol inhospitalier sont réduits à l'état de squelettes, en apparence calcinés, il n'en est plus de même dès les premières pluies. La terre se couvre alors de graminées qui atteindront 2^m et 2^m50 de hauteur; les arbres, sous la poussée de la sève et les lavages des pluies, dépouilleront le manteau de deuil dont les a couverts l'incendie, et se couvriront de feuilles et de fleurs.

Les principaux végétaux vivant en dehors des zones constamment arrosées sont: le ronier, qui semble affectionner particulièrement les terrains entre Nadjiboro et Abba, les environs de Bira et surtout Bingué-Tiko. Tiko, en baya, désigne le ronier; son adjonction au nom du chef provient du grand nombre de ces arbres dans la région où Bingué a établi son village. La rone est mûre à la fin de février.

Un petit palmier au stipe mince et solide peut être utilisé avantageusement dans la construction des passerelles légères. Un arbre au tronc noueux et tortu, au feuillage dense, se couvre en mai de baies assez semblables à notre

petite prune noire ; la chair en est beaucoup plus ferme, mais moins agréable, quoique sucrée ; un léger goût de térébenthine et une certaine soif restent dans la bouche de celui qui a mangé quelques-uns de ces fruits. L'eau absorbée ensuite paraît délicieuse ; sa saveur est celle qu'a le même liquide quand on vient de mâcher de la kola.

Un petit arbrisseau, dépassant à peine les hautes herbes, donne un fruit rond et jaune comme la goyave ; la chair en est jaune, parsemée de pépins ; le goût, à peu près celui de la papaye. A peine plus élevé est un autre arbrisseau épineux, produisant un fruit dans le genre de la grenade, à enveloppe jaune et dure qui renferme une pulpe blanchâtre, membraneuse, à jus aigrelet qui plaît énormément au palais des indigènes ; la peau de cette simili-grenade leur sert à faire de petites calebasses.

Une plante à feuilles épineuses rappelant celles du houx est un excellent appoint pour la cuisine des ménagères du pays ; son fruit est jaune, ferme, semblable à une petite mandarine, mais la peau en est lisse. Mangé cru, il a presque le goût des petits melons verts que l'on vend à Paris pour quelques sous et dont les enfants sont très friands. Un autre légume est la *n'glima* des indigènes. A défaut de l'oseille, qui pousse difficilement, nous nous sommes régalez d'excellente soupe faite avec cette plante ; hachée, cuite à l'eau et mélangée à une amarante qui a subi la même préparation, elle constitue un plat digne de figurer sur les tables européennes. La *n'glima* et l'amarante, qui ne sont pas cultivées, se rencontrent surtout près des villages.

Un pourpier se plaît aussi dans les mêmes parages ; comme celui de notre pays, il peut remplacer l'épinard, mais moins avantageusement que l'amarante ; il est gluant. En salade, il a complété parfois, à défaut de produits

européens, des repas que la fatigue et le grand air voulaient très abondants.

Nous sommes persuadé que l'asperge sauvage existe dans le Cercle. Près de Kundé, nous avons vu des plantes qui lui ressemblaient étonnamment : même aspect, mêmes fruits ronds et rouges à maturité. Ignorant son existence en Afrique, nous sommes passé indifférent à côté de ce légume si utile.

Nous citerons encore, parmi les plantes spontanées, un fruit rouge qui donne absolument l'illusion d'une pivoine non encore ouverte, dont le pédoncule serait enterré jusqu'à la base du calice ; l'intérieur est rempli d'une matière blanche filamenteuse et d'un grand nombre de petits pépins noirs ; le jus de ce fruit, exprimé par pression, est aigrelet ; les indigènes l'absorbent additionné de piment.

Du côté de Djankombol existe une plante herbacée, à tubercule rappelant le crâne ; elle produit un jaune superbe, qui est utilisé par les naturels pour la teinture des étoffes.

Nous devons citer aussi deux plantes tinctoriales : le *té dain* (arbre dain) dont l'écorce rouge, pilée, sert aux Bayas de fard et d'enduit coloré, et le *Gardenia malleifera* dont le fruit, semblable à une pomme verte, leur fournit une teinture noire avec laquelle ils se font également des dessins sur le visage et sur le corps.

Les cases sont couvertes avec une herbe à feuilles très larges, longues d'environ un mètre ; une toiture bien faite dure de quatre à cinq ans.

Le Baya est très paresseux ; il cultive tout juste pour subvenir à ses besoins du moment ; il ne songe pas à l'avenir ; encore moins cherche-t-il à produire pour la vente ou l'échange contre des marchandises étrangères. Pour tant, avant notre départ, nous avons pu constater que les

indigènes des banlieues de Kundé et de Baboua, villages où sont établis des marchés et où passent et séjournent les Haoussas, commençaient à apporter des marchandises indigènes, fruits de leurs travaux agricoles, de leurs chasses et même de leur industrie. C'est avec un grand plaisir que nous signalions ce progrès dans notre rapport mensuel de septembre 1903.

Les principales plantes alimentaires cultivées sont : le manioc, basé de l'alimentation végétale du Baya ; la patate, le taro ou diabéré des Sénégalais ; deux sortes d'ignames, l'une petite et de couleur violacée, l'autre plus grosse à chair blanche délicieuse, un tubercule ressemblant à une petite pomme de terre et de goût à peu près identique, que les Européens appellent pomme de terre Madagascar. Le ouala est un haricot indigène, long et mince, à cosse très filandreuse, à graine enveloppée d'une peau épaisse qui, à la cuisson, donne à l'eau une couleur lie de vin ; ce légume est plus gros que le niébé sénégalais. Le bazaoua, ou haricot de terre, végète comme l'arachide ; la partie alimentaire se trouve dans la terre ; la cosse est épaisse, d'un gris jaune ; la pulpe est violacée et enveloppe une farine blanche ; c'est un très bon comestible.

Aux environs des cases poussent à l'état sauvage, plutôt qu'elles ne sont cultivées, les tomates cerises et à côtes. Le petit piment est l'obligatoire condiment de la cuisine baya ; aussi se garde-t-on bien de le détruire, mais il n'est pas cultivé et il se reproduit de lui-même. L'indigène sème des potirons et des calebasses contre les murs de sa case, qui ne tarde pas à être couverte de leurs tiges rampantes. Le siso, cucurbitacée dont les graines, dépouillées d'une dure écorce, sont très prisées pour la confection des sauces, est très répandu, surtout à Abba, Kundé, Baboua et Mouri.

En plus des fruits de brousse déjà cités, le Cercle produit divers fruits cultivés :

La papaye, allongée et à côtes, est très peu répandue encore ; de Tchakani, où elle existait, nous en avons importé à Kundé. Le climat, plus frais qu'au Sud, lui est peu favorable, et c'est à cette cause que nous attribuons la forme allongée et chétive de ce fruit, qui est rond et bien plein dans la Basse-Sangha. Outre qu'elle peut servir de dessert, la papaye verte peut remplacer le navet ; presque mûre, elle fait de bonne soupe.

Il y a de nombreuses sortes de bananes : l'une très longue, grosse, peu sucrée, n'est bonne que comme légume ; une deuxième, plus petite, longue et à côtes, est encore médiocre ; une autre enfin, courte, grosse, est délicieusement sucrée avec un léger goût acidulé de bonbon anglais. Citons enfin la barbadine et l'ananas.

Le maïs et le mil, dont il n'est fait qu'une récolte par an, pendant la saison des pluies, pourrait doubler de production si le Baya était moins amoureux du *far niente* et s'il faisait un premier ensemencement dès les premières ondées et le 2^e aussitôt après la 1^{re} récolte. Avec ces céréales, les indigènes font une bière nommée dogo, qui les grise d'une façon méthodique et complète ; ils mangent le maïs vert, tandis que les Haoussas font des galettes avec la farine.

Les plantes oléagineuses de la région sont : l'arachide, dont les cuisiniers des Européens font d'assez bons nougats ; le soundou, petite graine plate assez semblable au lin, mais d'un jaune clair ; la tige, haute de 80 centimètres, se termine par un épi ; la feuille est lancéolée et dentée. L'huile extraite de l'arachide est plus fine que celle du soundou ; l'une et l'autre possèdent une âcreté légère, à laquelle on s'habitue assez facilement, et qui provient

peut-être des moyens rudimentaires d'extraction des indigènes. Nous indiquerons leur façon de procéder dans la partie ethnographique. Le Baya sait aussi extraire l'huile du ricin, et il en connaît les propriétés médicinales.

Le tabac est également cultivé, mais en petite quantité ; la feuille, peu large, séchée et broyée, est fumée, sans autre préparation, par la majorité des habitants du pays, qui préfèrent toutefois le même produit travaillé par les Haoussas. Ceux-ci l'additionnent de natron (kilbou) ou de sel et de poivre, après l'avoir arrosé d'une eau qui a traversé une couche épaisse de cendres de végétaux. Naturellement, le tabac européen, même commun, leur semble exquis.

Nous ignorons si l'aloès, qui est entretenu auprès des cases, est cultivé pour ses propriétés médicinales ou seulement comme plante d'agrément.

Le cotonnier, dont on encourage tant la culture en Afrique, a été cultivé autrefois dans le Cercle par les Foulbés et les Haoussas au temps de leur domination ; près de Kundé, on en retrouve encore quelques pieds. Le coton est assez long et très blanc : nul doute que le jour où, par une politique sage, suivie, sans à coup, nous aurons su attirer chez nous et rendre sédentaires les Haoussas et les Foulbés, ils ne se remettent à cette culture et n'augmentent ainsi la richesse intérieure du pays et leur propre bien-être.

Les cases sont entourées d'arbres qui servent de clôture, et sont en outre, aujourd'hui encore, d'une grande utilité pour les indigènes ; l'écorce, rouie et battue, est employée à la confection de pagnes pour hommes.

L'éponge baya est un fruit à texture fibreuse, de forme allongée, creusé intérieurement de cinq canaux où sont logées de nombreuses graines brunes et plates. Il provient d'une sorte de concombre du genre *Luffa*.

Une herbe longue et solide sert à faire des nattes, de petites corbeilles, des chapeaux assez bien travaillés et même des vans très fins pour le tamisage des farines. Un roseau, dont on coupe la tige dans le sens longitudinal, est également employé pour la fabrication d'objets de vannerie résistante : boucliers, grands paniers, etc.

La teinture jaune dont nous avons parlé précédemment n'est pas la seule, d'origine végétale, qu'emploient les naturels ; ils font aussi usage de l'indigo. L'indigotier est cultivé en petite quantité près des villages et souvent même à côté de chaque habitation.

Le henné ombrage habituellement la porte des cases ; les coquets et coquettes du pays s'en servent pour rougir leurs ongles ; mais nous ne sommes pas certain que ce soit avec cet arbrisseau que le Haoussas teint en rouge le cuir de chevreau. Des femmes nous ont affirmé que cette plante avait un effet des plus efficaces contre la repopulation, but si ardemment poursuivi par M. le sénateur de la Côte-d'Or.

La plante fétiche par excellence est une espèce d'euphorbe de 2^m50 de hauteur, à feuilles quadrangulaires épineuses ; dans tous les villages, dans chaque groupement familial même, il en existe au moins une sur la place principale : son suc est utilisé comme poison d'épreuve et pour rendre les flèches mortelles.

Le *Strophanthus*, que les noirs nomment le mini, sert aux mêmes usages ; la violence de ce poison est telle qu'un Sénégalais, atteint légèrement au doigt par une flèche empoisonnée, est resté pendant un mois sans pouvoir faire son service ; maigre, affligé de tremblements nerveux, il ne revint à la santé que grâce aux soins énergiques de notre prédécesseur. Un autre, traversé de part en part, un peu au-dessous de la clavicule gauche, par une zagaie enroulée de *strophanthus* réduit en pâte d'un noir brillant, est

mort en quelques minutes, malgré les soins qui lui furent prodigués. Peut-être le strophanthus est-il mélangé avec d'autres substances : l'analyse de l'échantillon que nous avons confié au laboratoire du Muséum d'Histoire naturelle de Paris nous l'apprendra sans doute. Nous serions particulièrement heureux de connaître le remède à ce terrible poison.

Outre divers engins de pêche, l'indigène a recours à l'empoisonnement des rivières pour se procurer du poisson. La plante utilisée dans ce but est cultivée ; c'est un arbrisseau de 1^m50 de hauteur, très large de frondaison, à feuilles petites et rondes ; la graine, enfermée dans une cosse velue d'un gris cendré, a la forme et la couleur de nos petits haricots noirs ; ce sont les branches, placées en amont d'un barrage en osier très serré qui, macérant dans l'eau du ruisseau, l'empoisonnent et tuent les poissons. C'est certainement à cette façon de procéder qu'est dû le dépeuplement presque complet des petites rivières.

PLANTES POTAGÈRES ET FOURRAGÈRES EUROPÉENNES. — Le temps employé à la création d'un potager, au début même de l'établissement d'un poste, est loin d'être du temps perdu. Que d'accès de fièvre et de maux d'estomac l'on évite par l'alimentation rafraîchissante et agréable que l'on en retire ! A Ouessou et à Kundé, postes dont nous avons eu à continuer l'occupation, nous nous sommes toujours félicité d'avoir mené de front la construction et la plantation ; aussi, nous ne saurions trop engager ceux qui partent aux colonies pour un séjour relativement long, d'emporter un assortiment de graines. Quel que soit le pays où les envoie le hasard des désignations coloniales, ils n'auront pas lieu de s'en repentir.

Le Cercle de Kundé est particulièrement favorable à la

culture de nos légumes européens : choux, navets, haricots, pois, épinards, tétragones, oignons, radis roses et noirs, carottes, cardons, poireaux, ails, céleris, aubergines, concombres, melons, salades de toute espèce, ... poussent à l'envi avec une rapidité et une exubérance merveilleuses. Des soins particuliers ne leur sont pas nécessaires ; des graines potagères que nous avons données à quelques chefs indigènes ont produit des légumes magnifiques ; et, comme bien l'on pense, elles n'avaient pas été l'objet d'une très grande sollicitude.

Précédemment, à propos des concessions, nous avons dit que M. le directeur de la Compagnie Kadéi-Sangha avait fait une tentative malheureuse d'élevage de bestiaux ; cet insuccès était dû non à la nature rebelle mais à des causes particulières. Désireux de mener à bien la tâche qu'il avait entreprise, M. Brüsseaux avait cherché à améliorer la nourriture de ses animaux, surtout des chevaux ; il avait commencé des essais de culture de l'orge et de la luzerne à Kundé, lorsque, appelé sur un autre point du Cercle, il nous confia la suite de ses travaux. Nous eûmes le bonheur de les mener à bonne fin, et nous acquîmes la conviction que la luzerne et l'orge pouvaient jouer un grand rôle dans l'avenir économique du pays, ainsi que M. Brüsseaux, à qui revient tout l'honneur de cet essai, l'avait fort justement pensé.

D'après notre expérience, la culture de l'orge devra être entreprise dans un terrain légèrement argileux, pas trop rapproché des rivières ; la luzerne demande une terre noire.

Des ensemencements de vigne et de caféier ne nous ont donné aucun résultat ; nous croyons cependant qu'il y a lieu de renouveler, à une autre époque de l'année, ces tentatives exécutées pendant la saison des pluies.

En terminant ce chapitre nous nous permettrons d'exprimer un vœu. Il serait fort à souhaiter que les jardins d'essais congolais ne soient pas purement scientifiques, ou peu s'en faut.

C'est avec difficulté, à la suite de formalités paperassières fastidieuses, qu'un fonctionnaire bien intentionné, montant dans l'intérieur, peut obtenir quelques plants à transporter dans sa future résidence. Jamais il ne recevra de plantes d'ornement, d'arbres fruitiers ou même industriels, sans avoir formulé des demandes très circonstanciées, et il doit s'estimer bien heureux s'ils lui parviennent avant son départ.

A notre avis, un directeur de jardins d'essais doit sélectionner les espèces, puis, par des envois fréquents aux chefs des postes intérieurs et aux concessionnaires, chercher à répandre toutes plantes agréables ou utiles. Nous ne pouvons mettre en doute la bonne volonté d'un fonctionnaire montant à qui l'on confierait, lors de son embarquement, quelques végétaux à destination de tel ou tel lieu.

Minéralogie. — Le laboratoire de minéralogie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, à qui nous avons soumis les échantillons des roches rapportées de Kundé, a bien voulu nous en dresser la nomenclature suivante :

« 1° Quartz filonien blanc, laiteux, et cristaux microscopiques de moscovite.

» 2° Quartz filonien et hyalin.

» 3° Quartzite : quartz hyalin très abondant, moscovite, hématite, limonite.

» 4° Granit à deux micas : biotite, moscovite ; feldspaths souvent kaolinisés.

» 4° bis Grès ferrugineux : quartz, limonite.

- » 5° Quartzite : quartz, biotite, hématite, limonite.
- » 6° Micaschiste : mica décomposé, argile.
- » 7° Hématite avec petits cristaux de quartz.
- » 8° Terre argileuse avec petits grains abondants de moscovite.

» Les roches 3, 4 bis, 5 et 6 ont leurs éléments disposés suivant des plans de schistosité parallèles ; ces plans de schistosité ont pu être déterminés par des pressions supportées. Toutes ces roches recueillies superficiellement ont leurs éléments très décomposés.

» Les types considérés sont les plus répandus de l'Afrique ; ils présentent les mêmes caractères que ceux qu'on rencontre le plus souvent au Sénégal, en Guinée.

» L'hématite ($\text{Fe}^2 \text{O}^3$) est un bon minerai de fer ; la présence d'acide phosphorique dans l'hématite de Kundé est une cause de dépréciation de ce minerai ».

Nous ajouterons que le cuivre existe certainement dans le Cercle, les indigènes en faisant usage ; plusieurs forgerons du pays, entre autres celui de Mouri, nous ont même indiqué leur manière de l'extraire et de le traiter. Nous n'avons pu obtenir d'indication sur l'emplacement des terrains cuprifères, mais nous pensons qu'ils se trouvent dans le bassin de la Kadéï.

Une terre blanche, que nous croyons être du kaolin, remplace fort bien le lait de chaux pour blanchir les cases.

Somme toute, aucun des minéraux du Cercle, actuellement connu, n'est susceptible d'exploitation rémunératrice. Nous devons dire aussi que nos recherches n'ont pas été bien sérieuses, si l'on peut même appeler recherches le fait de ramasser au hasard de la route les quelques échantillons rapportés.

Indication sérieuse et négative : les Bayas qui creusent

la terre pour extraire le fer ou le cuivre, ne portent aucune pierre ou minéral précieux ornemental.

Des sources d'eau salée (natron) existeraient aux environs de M'Béré.

DEUXIÈME PARTIE. — HISTOIRE.

Avant l'invasion foubée; conquête et occupation foubée. — Missions Fourneau, Mizon, Ponel. — Occupation européenne.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, dit un adage. En était-il ainsi du peuple baya il y a quelque quatre-vingts ans ? On serait en droit de le supposer, puisque les nombreux indigènes des différents points du Cercle que nous avons interrogés ne savent de leurs ancêtres rien au delà des deux générations qui les ont précédés.

Or donc, à cette époque, vers 1820, vivaient heureuses les populations bayas sous la domination des chefs de leur race. Bafio commandait sur les deux rives de la Membéré et de la Nana, de Carnot à Nadjiboro. Le domaine de Goékombo était limité au Sud par les Etats de Bafio ; au Nord sa puissance s'étendait jusqu'à Abbou inclus. Danguayo exerçait son empire sur les territoires actuels de Zaria, Lamine et Tchakani. Doka, le grand chef des Bayas, dont la puissance s'était étendue sur presque tout le territoire du Cercle au Sud de Kundé, avait laissé deux fils ; à sa mort, les petits chefs conquirent leur indépendance et ses deux fils, Bogounta et Baboua, n'eurent plus, comme territoire, le premier, que les terrains compris entre les Etats de Goékombo et ceux de Kundé entre la Kadéi et la Membéré, et pour résidence Couné-Comette, dont les rui-

nes sont appelées à tort Doka¹; quant au second, le plus jeune, il alla installer son village sur la rive gauche de la Membéré, et chercha, par des guerres continuelles, à reconstituer l'empire de son père. Il y réussit presque, car beaucoup de chefs bayas reconnurent sa suzeraineté.

Kundé, ayant déjà son importance actuelle, était l'apanage des Laïs, sous les ordres de N'Guimo, père de Bétari; au delà de Kundé les indigènes avaient reconnu comme chef un Boum, le père de Gagoalougou.

La vie, qui se passait alors dans un doux *far niente* entrecoupé par de petites guerres où, après la bataille, les tués et les prisonniers étaient mangés, devait avoir un terme. Partis du Sokoto, les Foulbés, après avoir subjugué Haoussas et Cirtas, envoyèrent de hardis capitaines dans le Sud à la recherche d'esclaves : l'un d'eux, Sanda, fonda sur les ruines de plusieurs petits royaumes idolâtres un état musulman dont Yola devint la capitale, et envoya un de ses lieutenants, Zaourou Djobdi, conquérir les Boums. Les Foulbés et les Haoussas, que les premiers avaient entraînés dans leur marche conquérante, battirent le gros des forces boums et tuèrent leur grand chef Kalangone sur les bords de la haute Benoué. Continuant sa marche victorieuse vers le Sud, Djobdi atteignit N'Gaoundéré (nom boum : montagne du nombril), soumit les indigènes et s'établit dans cette ville, qui devint bientôt florissante. Le règne de son successeur fut marqué par l'affermissement de la suzeraineté foulbée sur le territoire conquis.

Race guerrière, les Boums devinrent les soldats des conquérants; secondés par eux, Adama et ses Foulbés de

¹ Doka est le nom de la tribu. La tribu prend le nom de son fondateur; exemples: les hommes de Soukas (branche aînée des Dokas) sont des Dokas Bayas; Doko, fils de Baboua, a imposé son nom à sa tribu après sa lutte victorieuse contre Soukas, son cousin.

N'Gaoundéré, sous les ordres de Laouanne, pénétrèrent dans l'intérieur de la province, qui, en l'honneur des hauts faits de ce capitaine, prit son nom, et ils y formèrent de petites colonies de Peulhs et de Boums afin d'assurer leur sécurité. Sûrs de leurs communications avec Yola, après avoir rencontré dans ces luttes une grande résistance où maintes fois la victoire ne fut acquise qu'au prix de grands sacrifices, les Foulbés et surtout les Haoussas, leurs subtils conseillers, devaient tourner leurs rapines sur une proie plus facile et plus proche. C'est alors que commença l'invasion peulh en pays baya.

Issa, fils de Laouanne, voulant étendre son empire, envoya son kagama (homme de confiance) Zarmet, un Boum, conquérir les Bayas. Le but avoué était de soumettre aux lois de l'Islam les indigènes idolâtres ; si le lieutenant d'Issa et ses successeurs tentèrent quelque chose dans cette voie, ils s'efforcèrent surtout de faire un riche butin d'esclaves : juste profit qu'accorde Mahomet aux croyants qui combattent pour sa puissance !

Zarmet lutta contre les Laïs de Kundé sur les rives de la Bali et de la Kundé, les vainquit et tua leur chef N'Guimo. Les Laïs abandonnèrent leur village, et, tout en se reconnaissant tributaires de Zarmet, se retirèrent dans le Sud-Ouest, au Caméroutn actuel. Poursuivant ses succès, le vainqueur se porta contre Bogounta, le battit et détruisit son village. Baboua, à l'approche de l'ennemi, chercha à réunir les contingents des chefs qu'il avait soumis ; mais ceux-ci ne répondirent pas à son appel et il fut contraint d'accepter la suzeraineté du chef boum et de lui payer un large tribut d'esclaves.

Issa, avec ses Foulbés, le rejoignit et donna une plus grande impulsion à la conquête. Allié aux Laïs, aux Dokas Bayas, il conduisit ses bandes victorieuses jusqu'à Bouton

(Carnot) où, après une lutte acharnée, il fut vainqueur de Bafio. Toutefois il ne put le soumettre, et craignant de s'aventurer plus au Sud, dans une région forestière, avec un tel adversaire derrière lui, il se rejeta dans l'Ouest, attaqua Bertoua, revint sur Batouri et soumit le pays. Atteint par la maladie, il fut obligé d'interrompre sa campagne ; il ramena ses troupes chargées de butin et traînant vers Kundé de nombreux esclaves, femmes et enfants surtout. Avant d'avoir atteint ce point, Issa mourut à Bakari ; son cadavre, rapporté à Kundé, y fut enterré. Sa tombe, entourée d'un petit mur en terre, se trouve dans la cour de la factorerie, contre le jardin.

Amagadbo, son frère, lui succéda à N'Gaoundéré ; bientôt, reprenant les travaux guerriers de son prédécesseur, il traversa la région baya, et, pour s'assurer une ligne de retraite en cas d'insuccès, établit Bingué Tiko, un esclave fidèle de Zarmet, entre le cours moyen de la Boumbé II et la Kadéi, puis fonda la petite colonie haoussas de Gaza et se jeta sur Bafio, qu'il battit.

Descendant toujours plus au Sud, il rejeta à droite et à gauche de sa route ou soumit sans grands combats des populations que la renommée de ses armes avait effrayées. Il atteignit enfin Nola. Tous les chefs et leurs sujets : Kakas, Pendés, Goundis, sauvages habitants des rives de la Kadéi et de la rive droite de la Membéré, le reconnurent comme leur roi et lui payèrent tribut. Mais à peine était-il parti pour rejoindre Kundé, qu'ils se moquèrent de la promesse qu'ils avaient faite de lui payer un impôt annuel, et ils massacrèrent même ses envoyés. Amagadbo, qui venait de se porter à l'Ouest de Kundé et d'étendre son empire sur les M'Boutons, ne put, aussitôt cette campagne terminée, retourner dans le Sud pour venger cet affront. Mais, tout en laissant reposer son monde,

il prépara une nouvelle campagne qui avait pour but de rejeter toutes les populations rebelles contre la Membéré, qu'elles ne pouvaient franchir par crainte des Yanguérés, redoutable tribu qui occupait la rive gauche de la rivière. Il confia cette nouvelle expédition à son fils Bello.

Celui-ci devait porter à son apogée la gloire des armes foulbées et mériter le surnom de « Glorieux » que lui décerna son armée enthousiasmée de ses hauts faits. Allié aux M'Boutons, il se porta contre Dangayo, qui menaçait l'existence de la colonie fidèle de Bingué Tiko, et le battit. Dangayo, poursuivi par la cavalerie foulbée, fut tué ; son fils Goubou (Zaria), élevé par un pratiquant de l'Islam, fut nommé chef. Le belliqueux Baffo fut également battu, mais il réussit à franchir la Membéré et alla s'établir sur la rive gauche.

Descendant jusqu'à Nola, en faisant de brusques crochets des rives de la Membéré à celles de la Kadéï, Bello battit sur sa route les Kakas, les Pendés et les Goundis, détruisit leurs villages, supprima les chefs infidèles ou rebelles et les remplaça par des membres de leur famille, de ceux qu'Amagadbo avait emmenés à N'Gaoundéré, ou par des compétiteurs qui avaient assez de partisans pour être capables de se maintenir. Il laissa des prêtres de l'Islam près de quelques-uns, prit les fils des chefs et les envoya faire leur éducation à N'Gaoundéré. De sorte qu'en même temps qu'il étendait ses conquêtes, il organisait le pays de façon à asseoir solidement sa domination. Traversant ensuite la Membéré, il en remonta le cours. Les Yanguérés voulurent lui barrer le passage ; après de sanglants combats, il les vainquit et les soumit. Opérant comme il l'avait fait sur l'autre rive, il s'en fit des alliés et les entraîna avec lui dans l'Est pour faire la guerre et capturer des esclaves jusque chez les tribus voisines de l'Oubanghi ;

revenant ensuite sur N'Gaoundéré, il rejeta Bafio sur la rive droite de la Membéré. Sa campagne avait duré trois ans.

Le sultan de Yola, à la mort de son père, redoutant la renommée de Bello, confia le pouvoir à son jeune cousin Abbou.

Pendant toutes ces guerres, les Bayas avaient dû combattre, tantôt vaincus par les Foulbés, tantôt leurs alliés. Les chefs bayas, comme les chefs envahisseurs, se succédèrent, par suite des hasards de la guerre ou par la force naturelle des choses : sous Issa, Bétari succède à son père N'Guimo, tué en défendant son village. Pendant le règne d'Amagadbo, Bogounta meurt et est remplacé par son fils Béjem (Soukas) qui a autorité sur ses trois frères plus jeunes, ainsi que sur Bangayo, son éducateur. Baboua étant mort à N'Gaoundéré, en allant porter son impôt au lamido, son frère Doko (appelé actuellement Baboua) le remplace ; Mouri, le frère cadet, abandonne avec quelques hommes le village et va se réfugier sur la rive droite de la Kadéi. Sous le règne d'Abbou et à la mort de Zarmet, chef de Kundé, Zaro-Ya devient le représentant du lamido en pays baya ; Abba succède à Goékombo.

Abbou, le malheureux qui devait payer de sa vie sa sympathie pour les Français, eut un règne marqué par une longue période de paix. Peu belliqueux, ne gouvernant qu'au moyen de cadeaux, — selon le dire des Foulbés, Haoussas, Bouns et Bayas qui nous ont fourni les éléments de cette petite chronologie, — de plus, inquiet des desseins de ces blancs venus dans son pays et dans les pays environnants, il n'osait s'aventurer dans de grandes expéditions guerrières.

Enthousiasmés par les récits de Barth, d'Overvoog, de

Vogel, de Rahlfs, de Nachtigal, qui avaient visité l'Adamaoua, le Bornou, le Sokoto, touché le Tchad, et étaient revenus émerveillés de ces régions, les Français et les Allemands, comprenant enfin que les colonies pouvaient leur fournir des débouchés pour l'écoulement de leurs produits, étaient entrés franchement dans la voie coloniale.

Les missions n'eurent plus alors un but purement scientifique; ce fut une lutte de vitesse où, au fur et à mesure des territoires traversés, des traités étaient passés avec les chefs et assuraient à la nation du premier arrivant un droit de prééminence qui devait influencer dans le partage des zones d'influence européenne en Afrique.

Les Allemands, établis sur la côte du Camérout, bornés au Nord par la Compagnie anglaise du Royal Niger, au Sud, par le Campo espagnol et le Congo français, devaient s'efforcer d'étendre leur domination dans l'Est et de pénétrer au centre de ce continent mystérieux et riche. Flegel, en 1882, entra à N'Gaoundéré. En 1885, un traité conclu entre la France et l'Allemagne limitait la zone d'influence de chacune des deux nations. Il était ainsi conçu :

« Sa Majesté l'Empereur s'engage à s'abstenir de toute action politique au Sud d'une ligne suivant la rivière Campo depuis son embouchure jusqu'au point où elle rencontre le méridien 10° de longitude Est de Greenwich et à partir de ce point le parallèle prolongé jusqu'à sa rencontre avec le méridien 15° de longitude Est de Greenwich. Le Gouvernement français s'interdit toute action politique au Nord de cette ligne ».

Ce texte fut interprété par les Français et les Allemands de façon différente, et selon le bénéfice d'intérêts opposés. L'interprétation allemande voulait que les Français n'eussent aucun droit au Nord de la frontière méridionale du Camérout; au contraire, les Français, avec

juste raison, soutinrent que le Caméroun n'était pas limité à l'Est et que le territoire appartiendrait au premier occupant.

En 1886-1889, Kund et Tappenbeck, voyageurs allemands visitant le Sokoto, veulent descendre vers le Sud, mais ils ne peuvent y parvenir. Le capitaine Morgen, qui leur succède, arrive en 1890 jusqu'à Sanserni, au Sud-Ouest de Tibati. Le lieutenant von Stetten part en 1893 de la côte du Caméroun, ne peut pénétrer à N'Gaoundéré, mais atteint Yola.

Tandis que les missions allemandes donnaient des résultats presque négatifs, nos agents du Congo, plus heureux dans leurs tentatives, pénétraient tout naturellement par les voies fluviales dans des régions restées fermées à leurs rivaux. L'exploration de la Sangha, qui fut faite en partie par M. Cholet en 1890, montra l'importance de cette grande voie d'accès vers le Nord.

M. de Brazza n'eut plus alors qu'une pensée : créer, en se servant de cette voie pour atteindre le Tchad, un vaste couloir entre le Caméroun et l'Oubanghi, de façon à relier, par une ligne de postes, les territoires du Soudan à ceux qu'il avait conquis à la France ; former, en un mot, un bloc de notre empire africain. Au début de 1891, il envoya deux missions : l'une explora le N'Goko, grand affluent de la Sangha ; l'autre, sous les ordres de M. Fourneau, l'un de ses plus valeureux lieutenants, remonta la Sangha jusqu'à son confluent avec la Kadéï (Nola). Empruntant la vallée de cette rivière, elle poursuivit sa route vers le Nord, atteignit le 5° de latitude au village Bouton (Carnot) sur la rive droite de la Membéré, et, comme le dit Mgr Augouard dans une lettre datée de Brazzaville le 6 décembre 1891, « déjà le courageux explorateur avait acquis des résultats sérieux pour la France, lorsqu'une

nuît (11 mai 1891) sa mission fut presque anéantie (M. Thiriet tué, M. Blom et lui-même grièvement blessés) par les indigènes tombés sur son camp à l'improviste. Conservant son sang-froid au milieu du danger, Fourneau tint tête à un ennemi cent fois supérieur en nombre ; il détruisit tout ce qu'il ne pouvait emporter, et, en opérant sa retraite sur la Sangha, il eut du moins la consolation de ne laisser à l'ennemi aucun objet qui pût lui être profitable. Comme je remontais le Congo sur le *Léon-XIII* (bateau de la mission) je le rencontrai encore affaibli par ses fatigues et sa blessure ; il ne paraissait cependant nullement découragé. Il comptait même, me dit-il, reprendre plus tard son expédition dans des conditions meilleures ». M. Fourneau, loin d'être désillusionné, rapportait de son voyage la certitude que la pénétration dans le Nord par cette voie présentait de grands avantages. Il avait vu les traces de la domination foubée et pressentait avec quelles facilités, malgré son échec, notre établissement se ferait dans ces régions riches et populeuses.

Presque à la même époque où M. Fourneau se mettait en route pour la Haute-Sangha, la mission Mizon entrait dans le Niger. Le lieutenant de vaisseau Mizon, officier hors cadres, employé à l'industrie, dirigeait une expédition purement scientifique et commerciale, qui avait pour but d'atteindre le Tchad, puis de redescendre au Congo par la Sangha. Voici comment il expliquait lui-même son hardi projet :

« Supposons qu'une société scientifique ou commerciale, — les deux ensemble vaudraient mieux, parce qu'il est certain que le Gouvernement lui-même ne peut rien faire, — veuille bien me confier une mission dans les régions du lac Tchad. Je me munis d'un petit canot à vapeur et de canots Berton en toile ; j'embarque le tout

avec mes marchandises et instruments à bord d'un paquebot des Chargeurs Réunis à Bordeaux, je me fais mettre à la mer à l'embouchure du Niger. Je remonte à toute vapeur le Niger, puis son affluent la Benoué, deux cours d'eau sur lesquels l'acte de Berlin assure la navigation ; la Benoué est justement en crue à cette époque. Barth raconte que la rivière prend naissance au marais de Toubouri, dont les eaux se déversent d'autre part dans le Serbéouel, branche du Chari, qui se jette lui-même dans le Tchad. Si cela était exact, je pourrais aller avec mon canot directement jusqu'au grand lac central ; mais on a démenti récemment qu'il y eût cette singulière communication entre les deux bassins ; en tous cas, le seuil à franchir de la Bénoué au Serbéouel est peu considérable. Nous laisserions le canot à vapeur dans la rivière et partirions avec le canot Berton ; une fois au Serbéouel, il n'y aurait plus qu'à se laisser porter ; en quelques jours, on atteindrait Kouka ou Massenyo. J'aurais, moi, le dessein de dresser là-bas un véritable catalogue commercial pour l'importation et l'exportation. Du moins on ne pourrait plus dire que nul Français n'a pénétré au Bornou ni au Baghirmi ». (HARRY ALIS, *A la conquête du Tchad*).

Malgré son énergie et sa persévérance, le valeureux officier ne put réaliser la première partie de son programme : démontrer la communication entre le Niger et le Tchad par les lacs de Toubouri. Le retard apporté dans sa marche par les Anglais, les troubles qui à cette époque ensanglantaient ces régions, l'obligèrent à laisser pour plus tard et à d'autres, MM. les capitaines Faure et Lenfant, l'honneur de solutionner favorablement ce problème.

Revenu à Yola, il se dirigea vers le Sud, il atteignit Kundé le 11 février 1891 après un séjour de 2 mois à N'Gaoundéré.

L'extrait suivant de la relation de son beau voyage nous renseignera pleinement sur la situation du pays à cette époque.

« Le 11 février dans la matinée, de l'extrémité de l'éperon qui termine le plateau, nous aperçûmes Kundé bâtie sur un éperon opposé, aux pentes abruptes et de couleur rougeâtre. Une tata carrée de quelque cinquante mètres de côté et une centaine de huttes, telle est la ville de Kundé. Mais il ne faut pas juger de son importance par le nombre de ses habitants qui ne dépasse pas 400¹; Kundé est le chef-lieu d'un district baya assez peuplé qui s'étend depuis Mandé jusqu'à Széria (Zaria)² et comprend le haut bassin du Lom. Il est gouverné par un arnado baya³, homme jeune et fort intelligent. Quoique resté païen, il a rapporté de N'Gaoundéré, où il a séjourné pendant plusieurs années, les coutumes et les mœurs des Foulbés. Ses fils sont élevés à N'Gaoundéré⁴ et en reviendront bons musulmans; leurs compagnons d'enfance les imiteront, et, dans quelque trente ans, le district entier sera devenu musulman, sans que l'épée foulah soit sortie du fourreau. Alors l'enfant que l'on élève à N'Gaoundéré

¹ L'explication de cette décadence se trouve dans la mission même dont le lamido avait chargé M. Mizon. Kundé n'avait atteint cette grosse population de 4 à 5.000 habitants que par le commerce et grâce à la conquête du pays baya; le résultat heureux de la mission Mizon s'est d'ailleurs fait immédiatement sentir, puisque, trois ans après, M. Goujon pouvait faire prisonniers 900 Haoussas, qui sont encore actuellement à Carnot. (P. CHARREAU).

² Zaria était venu chercher là un refuge contre la répression des fidèles des Foulbés de Gaza. (P. CH.).

³ L'arnado commandant à Kundé n'était pas un Baya; c'était un Boum, fils de Zarmet, Zaro-Ya, qui commande encore le pays. (P. CH.).

⁴ Les jeunes gens élevés à N'Gaoundéré, et qui devront succéder à l'arnado, ne sont pas ses fils: l'un, Bagoudou, est son frère; l'autre, Boubakar, son neveu. (P. CH.).

devenu lamido, c'est-à-dire gouverneur musulman de Kundé, poussera ses conquêtes vers l'Est et gagnera de nouveaux peuples à la civilisation, en même temps qu'à la religion monothéiste. Cet arnado est chargé de l'administration et détient les pouvoirs militaires et judiciaires ; ces derniers ne s'étendent pas aux musulmans. Auprès de lui est placé un résident, représentant le gouverneur auprès des musulmans : comme délégué du pouvoir central il est chargé des étrangers et des caravanes qui passent à Kundé ; il lève sur eux un impôt qui est versé à N'Gaoundéré, mais seulement quand on va au delà de Gaza, car on a déjà payé 6.000 cauris (3 à 4 fr.) par personne et par bête de somme au passage du Kalebina : il n'a pas le titre de lamido.

» Celui qui occupait ce poste lors de mon passage était un homme éminent, ancien madougou (chef de caravane commerçant pour son propre compte), né au pays d'Afnau, c'est-à-dire Haoussas ; il a parcouru pendant cinquante années le Soudan, de Tombouctou au Darfour¹. Il parle toutes les langues de ces contrées et a appris à Egga quelques mots d'anglais ; son choix pour le poste de Kundé prouve hautement en faveur de la sagesse avec laquelle les Foulbés administrent les peuples vaincus et de l'intérêt qu'ils portent à tout ce qui touche le commerce. A Gaza nous retrouvons un madougou semblable.

» La région autour de Kundé est peu fertile ; pas un animal ne parcourt les forêts et les savanes, pas un oiseau ne traverse les airs². Le vieux Madougou nous explique

¹ Ce madougou remarquable était un Cirta, père de Dodo, interprète du poste militaire. (P. CH.).

² Nous sommes fort étonné que M. Mizon n'ait vu que peu d'animaux sauvages et pas un oiseau. Outre que les Bayas ne se servent, comme nourriture animale, que du produit de leur chasse, nous-

très sérieusement qu'avant la conquête du pays par Bello, les Bayas étaient anthropophages et qu'ils étaient bien excusables, n'ayant d'autre viande à manger que la chair humaine. Seules, des hordes d'hyènes géantes et affamées parcourent la campagne, forçant les habitants à barricader leurs portes pendant la nuit. A plusieurs reprises leurs troupes audacieuses ont assailli notre camp à quelques centaines de mètres de la ville. Cette hyène, qui est à celle du Nord de l'Afrique ce qu'est le lion de l'Atlas à celui du Cap, est l'animal fantastique que Barth signale dans le Sud de l'Adamaoua¹.

» Kundé a une situation exceptionnelle aux points de vue militaire et commercial; à l'Est, en suivant le plateau entre la rivière de Kundé et le Pankoï, on pénètre dans le bassin du Membéré, éloigné d'une journée de marche; vers le Sud, en suivant la vallée de la Liboumbi, on atteint Gaza et la Kadéï. Non loin de Kundé, la Kadéï et le Petit Nyong prennent leurs sources, tandis que par la vallée du Lom, elle² communique avec les établissements allemands du Caméroun; elle est le point de départ de la route de Bertoua et de celle de Gaza. C'est l'entrepôt de tout le commerce de l'Adamaoua avec les contrées qu'arrosent la Sangha et ses affluents, Doumé, Kadéï et Membéré. Par le Lom, elle se procure les marchandises européennes, tandis que du Nord elle reçoit les produits de l'Haoussas et les

même avons mis fortement à contribution, pour améliorer notre ordinaire, les tribus de pintades, les compagnies de perdrix et de pigeons, ainsi que le gibier à poil, et pourtant nous sommes loin d'être un fervent disciple de Nemrod. (P. CH.).

¹ L'hyène, terreur du pays baya, n'existe plus, ou du moins nous n'en avons pas vu, bien que nous ayons parcouru le Cercle en tous sens et passé maintes nuits en campement et en route. (P. CH.).

² Je dis elle, car Kundé ou Bakoundé signifie, en haoussas, la ville; c'est l'*urbs* des Latins. (MIZON).

marchandises de la Tripolitaine. Que deviendra Kundé quand nous aurons poussé nos établissements commerciaux dans la Membéré et dans la Kadéi, quand les Allemands auront fondé des stations dans les hautes vallées de Petit et du Grand Nyong ? Peut-être Kundé, créée par les nécessités de la conquête et du commerce, cessera-t-elle d'exister. Kundé est-elle une ville allemande ou française, d'après le traité récemment conclu ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

» La route de Kundé à Gaza traverse un district baya dont le centre est Széria, soumis par Bello ; les habitants avaient essayé de reconquérir leur indépendance quand l'armée foulah était rentrée à N'Gaoundéré, et, comme première hostilité, avaient pillé les caravanes allant à la Kadéi. La répression ne s'était pas fait attendre ; mais depuis cette époque, les caravanes n'osaient plus traverser ce district et se rendaient à Gaza par la vallée marécageuse de la Kadéi qui, outre l'inconvénient d'être très longue, avait celui d'être impraticable aux bêtes de somme. L'arnado de Gaza harcelait les Bayas de Széria par des escarmouches continuelles, et le commerce de la contrée n'existait plus depuis que les caravanes passaient le long de la Kadéi. Lassés de cet état de choses, les habitants du district de Széria avaient envoyé huit de leurs chefs à N'Gaoundéré, solliciter la paix et la route des caravanes. Après un an de séjour à N'Gaoundéré le gouverneur les renvoyait dans leur pays, me priant de les accompagner et de m'assurer de leur bonne foi, mon armement me mettant à même de faire cet essai.

» La veille de l'arrivée à Kundé, dans la nuit du 10 au 11 février, un orage avait éclaté ; en descendant le Sud, nous avions rencontré la saison des pluies se dirigeant vers le Nord. Pendant notre séjour à Kundé, plusieurs tornades

avaient eu lieu, et nous franchîmes l'espace qui sépare Kundé du Mayo Pankoï sous une pluie battante; désormais nous allons trouver les rivières grossies et bordées sur les deux rives de marécages, les fonds des plaines allaient être transformés en fondrières. Deux jours après avoir quitté Kundé, nous campons à la source de la Kadéï, laissant à droite celle de Loumbé, qui est peut-être le Petit Nyong de la colonie allemande; puis, traversant un grand plateau, nous repassons dans le bassin de la rivière Membéré. Nous passons la soirée à Doka, gros village baya peu éloigné de la rivière Membéré, dont nous apercevons la vallée propre le jour suivant. De nombreux villages occupent ses flancs et je puis relever l'un d'eux, que les indigènes appellent Doki, et qui est en guerre avec Doka. Nous suivons la ligne de faite qui sépare les bassins de la Kadéï et de la Membéré.

» Les ruisseaux que nous coupons vont tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces rivières. La végétation, sans être tropicale, est beaucoup plus forte que celle des pays que nous venons de traverser: quelques essences des pays chauds ont apparu, santaloïde ou arbre à bois rouge, lianes à caoutchouc, arbres à noix de Kola devenus nombreux; toujours peu d'animaux et presque pas d'oiseaux.

» Le sol est couvert de petites boules de terre dure formée par les fourmis; les termites ont couvert les plateaux de leurs monuments: champignons et pyramides.

» Dans la journée du 24 février, nous rentrons dans le bassin de la rivière Membéré, et, dans la soirée, nous campons sur le bord d'une petite rivière, au pied de la montagne sur laquelle sont bâtis Szangani et Széria. Les habitants de cette ville nous ont beaucoup engagés à passer la nuit dans leurs maisons, mais ils ne m'inspirent pas confiance, et nous préférons passer la nuit séparés d'eux par

la rivière et les marécages qui les bordent. Le jour suivant, nous atteignons Boudéi, village baya situé sur un plateau élevé ; les gens de Széria qui doivent nous accompagner trois jours au delà de leur pays, et ne nous laisser qu'à la limite du district de Gaza, nous ont abandonnés. Nous continuons notre route sans eux, et le 26 février au soir nous passons la Liboumbi, large d'une quinzaine de mètres ; nous sommes dans le district de Gaza. De tous les côtés nous apercevons de gros villages couvrant de leurs cases tous les éperons qui surplombent la rivière. Dans la matinée, le jeune chef de Széria, qui a passé la nuit à des conférences secrètes dans tous les villages, vient nous chercher noise pour des raisons futiles ; mais les chefs de village lui font remarquer que si j'ai accepté du gouverneur de N'Gaoundéré la mission d'ouvrir la route, c'est que je ne craignais pas la guerre et que personne ne tenait à voir revenir le serki Bello que l'on ne manquerait pas d'envoyer pour punir les Bayas d'avoir manqué de parole ». (*Bulletin de la Société de Géographie*, 3^e trimestre 1895).

Le 29 février à midi, M. Mizon atteignait Gaza ; dès Kundé et même depuis Yola, il connaissait le résultat malheureux de la mission Fourneau. A Kundé, il avait appris qu'après avoir quitté le pays, les blancs étaient revenus en nombre.

En effet, M. de Brazza, après la glorieux échec de M. Fourneau, dû au peu de personnel dont il disposait, mit en œuvre toutes ses ressources en hommes et en matériel pour mener à bonne fin une occupation du pays qui promettait, d'après les comptes rendus du premier explorateur, d'être si fructueuse à tous les points de vue.

Le commissaire général, remontant la Sangha jusqu'à Bania, réussit à faire transporter au-dessus des rapides

qui obstruaient le cours de la rivière, le vapeur le « Courbet » et, au moment où Mizon atteignait Gaza, ses Sénégalais fondaient un poste à Djambala. Quelques mois plus tard ils atteignaient Gaza ; c'est de ce point que partit la mission Ponel pour atteindre N'Gaoundéré et Yola et refaire, en sens inverse, l'itinéraire parcouru par le lieutenant de vaisseau.

La campagne de M. de Brazza dans cette région dura de 1892 à 1894. A son départ il nomma administrateur de la Haute-Sangha M. Goujon.

L'action de M. Goujon dans le Cercle de Kundé commença à propos de la lutte entre Béjem (Soukas) et Doko (Baboua). Doko continuant l'œuvre de son père Baboua, guerroya dans tout le pays baya, et, comme nous l'avons vu dans la relation Mizon, il ne se bornait pas à soumettre les tribus étrangères, il s'attaqua même à son cousin Béjem (le Doki de Mizon n'est autre que Baboua ; de la route Mizon, près de Taparé, l'on aperçoit parfaitement le village), et, en 1894, il détruisait son village. Abandonnant Couné-Comette ou Doka, Béjem alla se réfugier avec ses frères sur la rive droite de la Kadéi.

M. Goujon intervint dans cette lutte, et après avoir infligé un échec sanglant à Doko, il obligea les deux parents à faire la paix. Le village de Bira fut incendié pour punir les habitants d'avoir marché avec Doko contre l'administrateur.

Dans une deuxième expédition, il se porta sur Kundé et, après avoir détruit le village, emmena à Carnot, comme prisonniers, 900 Haoussas. Lors de son retour par la route de Mizon, les Foulbés et les Bayas, qui s'étaient mis à sa poursuite, l'attaquèrent à Bagari : ils éprouvèrent de grandes pertes, leur chef de guerre fut tué et ils furent complètement battus. Leur terreur des armes des blancs

fut telle qu'ils marchèrent nuit et jour pour atteindre Kundé; ils s'y reposèrent à peine et se dispersèrent ensuite: les Foulbés rentrèrent à N'Gaoundéré, les Bayas dans les villages environnants.

MM. Blom, Bonnassières et Gaboriaud, par une politique adroite, réussirent à faire repeupler Kundé; bénéficiant de la terreur inspirée aux indigènes par leur prédécesseur, ils purent établir et faire rentrer l'impôt. Malheureusement, faute de personnel européen, ils firent agir leurs aides noirs: le territoire du Cercle fut sillonné en tous sens par des détachements de miliciens sous les ordres de sergents toucouleurs et bambaras; les chefs de ces petites colonnes agirent avec les indigènes comme agissent les Sénégalais ou Soudanais, plus qu'orgueilleux vis-à-vis de gens de race inférieure, et, ce qui prouve combien est chimérique encore, comme résultats, l'application de nos théories humanitaires aux nègres, acquirent une influence énorme. L'un d'eux, Siré Thiam, Toucouleur, forma même le projet de détruire les blancs et de devenir le roi du pays; sans la présence d'esprit et l'énergie de M. le commis des affaires indigènes Petit, il aurait réussi. Le complot fut découvert à temps, ses complices, miliciens de sa race, furent désarmés adroitement et il se suicida.

Le territoire baya fut ensuite concédé aux trois Compagnies qui l'exploitent actuellement.

En 1902, à l'arrivée du bataillon de tirailleurs sénégalais du Congo, M. le commissaire général Grodet résolut de faire occuper définitivement la région; le lieutenant commandant le poste militaire de Kundé fut chargé de l'administration civile du pays, qui forma un Cercle dépendant de l'administrateur de la Haute-Sangha en résidence à Carnot.

Les guerres foulbées, ainsi que nos expéditions, qui

s'attaquaient surtout aux grands chefs, avaient servi les petits, désireux de reprendre leur indépendance. Lors de son arrivée, M. le lieutenant Denizart trouva le pays divisé comme nous l'avons indiqué dans la première partie de ce travail.

TROISIÈME PARTIE. — SOCIOLOGIE & ETHNOGRAPHIE

rédigées dans l'ordre et d'après le questionnaire
de la Société d'Anthropologie de Paris.

CHAPITRE I.

Vie nutritive. — Alimentation.

Quoique le Baya possède en assez grande quantité chèvres, moutons et poulets, c'est du produit de sa chasse qu'il tire sa nourriture animale : les singes, les lièvres, les antilopes sont traqués à outrance.

Au moment des pluies, il ramasse de grosses fourmis jaunes, des chenilles, etc...

Les animaux domestiques sont conservés précieusement : c'est la richesse de l'indigène ; plus il en possède, plus il est considéré. C'est avec eux qu'il achètera ses femmes : 6 gros cabris ou moutons, ou 36 poules, représentent la valeur de sa future compagne. Le chef seul, non par prérogative mais parce qu'il est plus riche et qu'il veut maintenir son prestige en satisfaisant le goût très vif de ses hommes pour la viande, tue de temps à autre un mouton ou une chèvre et invite ses sujets à ce régal.

Malgré l'adresse du Baya, la chasse présente bien des aléas et le poisson ne remonte dans les petites rivières, là seulement où la pêche est fructueuse, qu'en saison des

pluies ; en sorte que le Baya en est réduit à se nourrir de végétaux, quels que soient son envie de briller et son désir d'une nourriture carnée.

Le règne animal n'intervient que comme accessoire,

PILAGE DU MANIOC.

petite igname

pour faire la *soupe*, disent ceux à qui une longue fréquentation européenne a permis de connaître quelques mots de français.

Les végétaux entrant le plus dans l'alimentation de l'indigène sont : le manioc, qui en est la base ; puis le taro, la patate douce, la petite igname et le mil.

La préparation du manioc est assez curieuse. Les tuber

cules arrachés de la plante (baye) sont lavés, mis dans l'eau jusqu'à fermentation, épluchés et battus pour l'enlèvement des fibres, puis étendus sur de grandes pierres pour le séchage. Très secs, ils sont en petits morceaux fragiles appelés yombo ; les femmes les réduisent en poudre tamisée. La farine de manioc, ou faou, peut être conservée dans un endroit sec pendant trois mois.

Lorsque la femme veut préparer le repas, elle jette sur la farine de l'eau bouillante en petite quantité, remue avec un bâton et ajoute de l'eau jusqu'à ce qu'elle obtienne une pâte compacte, analogue à notre pain avant sa mise au four. Le tzika, c'est le nom donné à cette pâte, est ensuite mis en boule appétissante. Fait soigneusement, il est très bon ; nous en avons consommé en guise de pain pendant longtemps, avec plaisir et sans nous lasser.

Quand le Baya n'a pu se procurer la viande ou le poisson pour composer la sauce dont il ne saurait se passer, c'est encore au règne végétal qu'il s'adresse : la pousse de fougère, le soundou huileux, le pota (feuille d'arbuste), la n'glima acide comme l'oseille, les sisos, les champignons de toute espèce, lui donnent une sauce grasse ou acide, selon le goût du jour. Mais rien ne plaît au Baya comme de tremper son tzika dans un bon jus de viande et de soundou. Les cordons bleus du pays préparent de la façon suivante la sauce préférée : la viande est bouillie jusqu'à réduction dans une petite quantité d'eau, où baignent des graines de soundou ou des arachides grillées et écrasées et quelques piments ; enfin le ton (sel baya) donne un léger goût de sulfate de soude qui plaît à l'indigène. La viande est quelquefois aussi mangée grillée ; mais seulement lorsqu'il n'y a pas de femme pour faire la cuisine, ou encore dans des circonstances pressantes.

Les habitants du Cercle au Sud de M'Béré, moins favori-

sés que ceux qui résident près de ce village, n'ont pas de source d'eau salée d'où ils puissent extraire le sel nécessaire à l'assaisonnement de leurs mets ; aussi le prix de cette denrée est-il très élevé, et ils continuent, comme par le passé, à extraire le sel des herbes. Leur façon d'opérer est assez ingénieuse : l'herbe coupée, avant de grener, est séchée, puis brûlée sur une aire ou une large pierre ; les cendres sont soigneusement recueillies et placées dans un panier d'osier en forme d'entonnoir tapissé de feuilles de bananier ; elles sont arrosées fréquemment avec de l'eau qui s'écoule dans de grandes marmites et qui est ensuite soumise à l'ébullition ou à l'évaporation au soleil. On obtient ainsi un sel tantôt noirâtre, tantôt marron, ayant un léger goût de soude.

Le Baya observe d'instinct les lois de l'hygiène : il ne se livre le matin à un travail quelconque qu'après avoir copieusement déjeuné entre 6 et 7 heures.

Si la chasse de la veille n'a pas été heureuse ou si la saison sèche permet aux fourmis jaunes, dont il est très friand, de rester sous terre, quand elles sont très grasses, selon son expression, il se met en quête d'un gibier quelconque pour le repas du soir. Quel que soit le résultat de la chasse, il trouve toujours, en rentrant, le tzika que les femmes ont préparé, ainsi que la sauce végétale. Il appelle ses enfants mâles, petits et grands, et tous, accroupis autour de la marmite, les fesses aux talons, ignorant fourchettes et cuillers, ont vite fait de faire disparaître le contenu. Les femmes et les enfants du sexe féminin mangent ensuite et à part.

La chasse a-t-elle été fructueuse, le Baya prélève un beau morceau de la bête et le remet au chef, et celui-ci, faisant alors préparer par ses femmes le tzika et le gibier, invite ses favoris et le chasseur à partager son repas.

La viande qui n'est pas consommée fraîche est fumée. A cet effet se trouve dans chaque case une sorte de cage en osier, à barreaux très espacés, montée sur quatre pieds élevés. Aux parois intérieures de la cage et sur le fond on

INTÉRIEUR D'UNE CASE. — MOBILIER BAYA.

accroche la viande coupée en longues lanières ou les poissons ouverts ; cette sorte de fumoir est ensuite placée au-dessus du foyer, continuellement allumé dans tout inté-

rieur baya ; puis la chair fumée est étalée dans le fumoir sur des claies formant rayons.

Comme pour le soldat français, l'eau est la boisson habituelle du Baya, mais celui-ci se permet également de temps à autre quelques extras. A défaut de nos vins et

PRÉPARATION DU REPAS.
Photog. Valentin.

de nos alcools, il s'enivre régulièrement avec le dogo, sorte de bière de mil ou de maïs. Le mil récolté est exclusivement réservé pour la fabrication de la bière, dont la préparation est la suivante. Le mil est mis à germer, puis on l'écrase et on le jette dans de l'eau qui est amenée à l'ébullition ; on retire aussitôt du feu et, pour donner

de la consistance, on ajoute un peu de farine de mil. Le tout est ensuite laissé au repos pendant 2 ou 3 jours et l'on obtient alors un liquide qui, remué, donne à la vue l'illusion du chocolat au lait; mais l'odeur, âcre et acide, en est fort différente. La bière de maïs est d'un beau jaune paille. Le Baya fabrique aussi une autre boisson en laissant fermenter dans l'eau des boules de tzika, mais ce breuvage est peu goûté.

CHAPITRE II.

Sensibilité générale. — Esthétique. — Parure. — Beaux-Arts.

Goût. — Les hommes et les femmes âgées font une grande consommation de dogo; les jeunes femmes et les enfants n'en boivent que très peu. Cela tient à une différence de goût; en effet, nous avons constaté chez vingt individus, des deux sexes et d'âges différents que les boissons acides flattaient le palais des hommes et des femmes d'un certain âge, tandis qu'elles faisaient faire aux jeunes femmes et aux enfants une grimace très significative, ponctuée d'un *dina ouâ* (très mauvais) qui ne laissait aucun doute; le sucre et surtout le sel obtinrent tous les suffrages; quant à la quinine, son amertume la fit rejeter par tous.

Odorat. — Le sens olfactif est un peu plus délicat chez les femmes que chez les hommes. Tandis que la majorité de ceux-ci préfèrent l'odeur de l'ail et de l'oignon¹, les femmes ont une prédilection marquée pour les savons odorants et la menthe, mais elles ne dédaignent pas les odeurs

¹ Nous avons aussi rencontré cette préférence chez les indigènes de la Basse-Sangha.

recherchées par les hommes. L'iode et l'iodoforme sont considérés par la moitié des indigènes comme des parfums agréables. Le sens olfactif semble peu développé chez eux, car nous avons remarqué, pendant la petite expérience à laquelle nous nous sommes livré, que les deux sexes ne se prononçaient sur l'iode, l'iodoforme et la menthe, odeurs pourtant très fortes mais qui leur étaient inconnues, qu'après de longues aspirations. De plus toutes les viandes, quel qu'en soit le degré de conservation, ne répugnent ni à leur odorat ni à leur palais.

Tact. — La sensibilité tactile est à peu près la même que chez l'Européen, et elle offre les mêmes différences chez les deux sexes. Il y a un mot pour exprimer l'action de chatouiller, c'est *coulcoul* ; le dessous des bras, la région derrière l'oreille, les lèvres sont chez l'homme très sensibles au chatouillement. La femme jeune se contracte rien qu'au mot de couloul et au simulacre de l'action.

Ouïe. — L'homme, habitué dès son enfance à distinguer au bruit la marche du gibier dans les brousses, a l'ouïe très développée. Le battement d'une montre ordinaire est entendu à cinquante centimètres et plus ; la femme ne le perçoit pas au delà de trente.

Vue. — Un précieux renseignement est à noter par les commerçants désireux de fournir la clientèle baya ; les couleurs préférées sont en général et par ordre de préférence : le bleu de Prusse, le noir, le blanc, le bleu clair, le bleu de ciel, le rouge foncé, le jaune d'or et le jaune paille : les verts sont peu appréciés.

Les vêtements sont habituellement d'une couleur uniforme ; les seuls dessins un peu prisés par les deux

sexes sont les lignes parallèles sur un fond de teinte différente.

Parure. — Sans chercher, comme les Sanghas, à ressembler à de véritables arlequins, les Bayas n'en font pas moins une consommation assez considérable de fards et d'enduits colorés. Le fard préféré, et à peu près le seul employé d'ordinaire, est une poudre rouge vermillon, obtenue par le séchage et la pulvérisation de l'écorce d'un arbre appelé *té daïn* par les indigènes. Les jours de fêtes joyeuses, au début et à la fin des époques d'initiation, après une chasse fructueuse, pour les *youra* importantes organisées dans ces circonstances, les Bayas s'enduisent le corps d'huile de soundou et se soupoudrent ensuite de fard.

Dès que les herbes sont hautes, le Baya croit se protéger contre la gale des herbes par l'application, en longues et larges raies, sur les seins, les joues et le front, du jus extrait de la pomme du *Gardenia malleifera*.

C'est aussi un médicament indiqué par le *ouanne ina* ou sorcier, comme très efficace, selon lui, contre les rhumes et les bronchites.

Pour les danses des morts, les femmes s'enduisent le corps de terre blanche ou de farine de manioc ; les labis, en se blanchissant les jambes, indiquent par là qu'ils veulent danser jusqu'à ce que ces membres soient morts.

Le tatouage est usité dans tout le Cercle, mais c'est au Sud qu'il est le plus en honneur. Les femmes surtout recherchent ce genre de parure et n'hésitent pas à souffrir pour se rendre plus désirables. Le tatouage orne particulièrement le visage, la poitrine et le ventre. Pour le visage, il consiste en une ligne droite qui, divisant la face en deux parties égales, va du bout du nez à la naissance des

cheveux ; en petites lignes parallèles de 2 ou 3 centimètres de long, ordinairement au nombre de trois, et disposées au-dessus des yeux, perpendiculairement aux sourcils : d'autres lignes partent des commissures des lèvres et s'épanouissent sur les joues, au-dessous des tempes, en suivant les principaux traits du visage. Il y a une grande ressemblance entre ce tatouage et celui des Bambaras. Les lignes en question sont obtenues en incisant légèrement la peau et en y introduisant du charbon, ou encore en faisant deux incisions très rapprochées l'une de l'autre, puis en enlevant l'épiderme.

Le dessin qui orne le ventre est en général formé de deux larges bandes pointillées qui partent de la naissance des seins, se rejoignent sur l'estomac, puis se divisent pour entourer le nombril. Cette ornementation, très douloureuse pendant l'opération et quelque temps après, est faite de la façon suivante : l'opérateur, à l'aide d'une épine ou d'une arête de poisson, soulève légèrement la peau, puis enlève vivement, avec un couteau, la parcelle soulevée ; le rond ainsi obtenu est plus ou moins grand suivant le désir du tatoué.

Déformations et mutilations ethniques. — Les coquettes ne se contentent pas de ces ornements : si leur narine droite, leur lèvre supérieure, les lobes de leurs oreilles sont perforés, elles y mettent des parures, moins encombrantes toutefois que celles des belles Sanghas-Sanghas : quelques perles, des petits clous à tête de cuivre ou de nickel, et non pas d'énormes clous à crochet. Cependant à Bakissa, village au Sud de la Bouli et dépendant de Carnot, les femmes portent, encastré dans la lèvre supérieure, un cylindre de métal blanc d'un centimètre et demi et même deux centimètres de diamètre et de hauteur.

Les dents et les yeux n'échappent pas non plus à la torture. Les dents sont parfois appointies « pour mieux déchirer la chair de l'ennemi », disent ces terribles Bayas ; mais heureusement fort peu ont des idées aussi sanguinaires ni le moyen de les réaliser ; hommes et femmes ont les deux incisives médianes de chaque mâchoire légèrement entaillées, en sorte que les vides produisent un petit losange lorsque les mâchoires se joignent. La façon d'opérer et les outils dont on se sert laisseraient rêveurs nos dentistes français : un petit couteau, une pierre, et pas de cocaïne.

Les yeux sont privés de leurs cils et sourcils ; cette pratique semble venir des Sanghas-Sanghas, car elle n'est guère en usage qu'au Sud du Cercle, et encore fort peu.

Bijoux. — Outre le tatouage, qui fait partie intégrante de l'individu, les Bayas emploient le fer et le cuivre pour l'embellissement de leur personne. Les femmes portent, en plus des clous de cuivre ou de nickel de fabrication européenne, des bracelets de cuivre ou de fer à la cheville et au poignet, des bagues de même métal aux doigts, et de longs chapelets de perles faisant plusieurs fois le tour du corps à hauteur des hanches ; leur cou est également orné de perles. Parmi ces derniers bijoux, les préférés sont : la *kel-kel*, grosse perle dorée, ronde ou plate ; le bouquet blanc nacré, qui est la monnaie du pays ; les perles rouges, de forme cylindrique ; la perle noire filetée blanc.

Les hommes se contentent de bagues et de bracelets aux poignets et aux jambes ; s'ils possèdent des perles monnaies, ils les placent en chapelet autour de leurs reins.

Coiffure. — Le séjour des Foulbés, des Haoussas et des Boums dans le pays a eu beaucoup d'influence sur la façon

de se coiffer, et il faut aller dans les petits villages perdus au milieu de la brousse, loin du voisinage musulman, pour retrouver la coiffure d'autrefois :

La femme qui a conservé pieusement les vieilles tradi-

SALON DE COIFFURE.

Photog. Valen'tin.

tions se fait de petites nattes réunies tantôt sur le côté droit de la tête, tantôt légèrement en arrière ; tandis qu'à Kundé, à Baboua, à Abba, la femme se coiffe en casque en relevant, sur une largeur d'environ 15 centimètres, les cheveux qui couvrent la partie supérieure de la boîte crânienne et en les faisant se joindre par leur extrémité, ou

bien elle se sert de cheveux postiches réunis, grâce à leurs crêpelles, en forme de poire aplatie, ce qui fait ressembler sa coiffure à celle de nos clowns, dont les trois cornes mirifiques amusent les enfants.

La nuque, les tempes, le sommet du front, le tour des

DEUX TYPES DE COIFFURES FÉMININES.

Photog. Valentin.

oreilles sont rasés. Certains hommes se rasent tout le crâne ou une moitié seulement, d'autres laissent une ou plusieurs lignes de cheveux, presque tous ménageant sur le derrière de la tête une mèche qu'ils nattent. Ces des-

sins et cette natte sont une coutume qui leur vient des Foulbés et des Haoussas, ainsi que des nombreux Sénégalais miliciens qui ont sillonné la région. Ils n'y attachent aucune superstition, c'est une simple coquetterie.

Photog. Valentin

VÊTEMENTS.

Vêtements. — La même intrusion étrangère a modifié le costume. Aujourd'hui la plupart des hommes portent le boubou haoussa, court, formé de longues bandes de toile assemblées, très étroites, ou le grand boubou brodé. La

femme porte le pagne, large bande d'étoffe qui l'entoure et la couvre des aisselles aux mollets. Mais ces vêtements coûtent cher, et il est bien difficile au Baya de les maintenir en bon état de conservation ; même le savon haoussa et le fil sont matières coûteuses ; aussi pour parcourir la

VÊTEMENTS.

Photoq. Valentin.

brousse ou se livrer aux soins du ménage revient-on au costume national. Très simple et bon marché, il consiste actuellement pour l'homme en un morceau d'étoffe qui cache les parties sexuelles ; il était autrefois en écorce d'arbre battue et teinte en rouge. Les femmes sont encore plus simplement vêtues : elles portent deux petits balais

de menues branchettes garnies de leurs feuilles; quant aux enfants, jusqu'à 5 ou 6 ans ils ignorent même les feuilles maternelles. Le couvre-chef masculin est un petit bonnet de toile, quelquefois avec oreillettes; le grand chapeau de paille toucouleur leur sert aussi, mais c'est une

Photog. Valentin.

VÊTEMENTS.

parure. La chaussure consiste, pendant la saison sèche, en sandales de peau de chèvre; à la saison des pluies, en sandales de bois avec semelles et talons très hauts.

Dès que l'indigène quitte son village pour entreprendre un voyage ou une tournée, si courte soit-elle, il porte ses chaussures d'une main et un paquet de sagaies de l'autre,

après avoir accroché à son épaule ou suspendu en sautoir un sac (dépouille d'un petit animal quelconque, chat sauvage, singe, etc.), dans lequel se trouve, pêle-mêle avec des vivres, un assemblage extraordinaire de bibelots : petits bouts de bois polis de toutes formes, cauris, fards, enduits pour le corps, calebasse à huile, couteau, perles, etc. Les vêtements, chaussures et coiffures, sauf les chapeaux de paille, sont faits par les hommes.

Danses. — Tout est sujet de fête et de danse pour le peuple baya : une bonne capture à la chasse, une récolte abondante, le don de quelque bel objet au chef par le voyageur européen qui passe, la victoire ou le désastre même, sont pour lui autant d'occasions de youra. S'il est vainqueur, il danse en chantant ses propres louanges ; s'il est vaincu, ce sont celles de son rival qu'il proclame. L'amour et la mort réclament, à son avis, les mêmes chants, ni plus gais ni plus tristes ; toutefois, lorsqu'il s'agit de funérailles, les chants sont interrompus par des interpellations adressées au défunt, et par les cris stridents, plus souvent répétés, des femmes.

Nous allons décrire quelques caractères de danse et donner la traduction des chants qui les accompagnent.

DANSE DE GUERRE. — Les femmes se rangent en un cercle sur la place du village du chef ; les hommes, armés en guerre, forment un groupe à l'intérieur de la conférence. Le chef, vêtu de ses plus beaux atours ou enduit de rouge, entre dans la ronde, suivi de musiciens ; ses favoris brandissent au-dessus de sa tête des sagaies et des coutelas ; ses femmes poussent des cris stridents et viennent s'agenouiller sur son passage. Il s'avance vers les hommes ; la musique, qui faisait rage, s'arrête. « Les

hommes, écoutez-moi, crie-t-il. — Nous t'écoutons. — Qu'y a-t-il de meilleur sur terre ? — C'est de faire la guerre. — Que ceux qui ont peur rentrent dans leur case, et en route ! ». Chef et sous-chefs en tête, les hommes chantent leur force et leurs victoires passées ; ils marchent à tout petits pas, ou bien foncent brusquement en brandissant sagaies ou coutelas, puis font le tour du cercle devant les femmes, qui poussent des cris et les excitent. Des guerriers se détachent et présentent leurs armes au chef. « Si je fuis, dit l'un d'eux, tue-moi ; tiens, voilà ma lance. — Nous ne craignons pas la panthère, lui chante un autre, puisque nous faisons la guerre ». Et la ronde continue ainsi jusqu'à épuisement complet des instrumentistes et des danseurs.

Ils simulent également des combats singuliers. Protégés par leurs boucliers, derrière lesquels ils se courbent dans l'attitude du guerrier prêt à s'élancer, deux clans se provoquent, s'insultent, énumèrent à qui mieux mieux leurs hauts faits en niant ceux du clan adverse ; enfin un combattant, plus directement provoqué, bondit par dessus son bouclier, se couvrant, puis se découvrant, parfois simulant une fuite au milieu de l'arène. Un autre se détache et la lutte commence : attaques avec la sagaie, avec le couteau ; parades du bouclier, poussées en avant, corps à corps, retraite, passes d'armes souvent brillantes, qui font regretter à un soldat que tant d'agilité, de souplesse et d'adresse soient accompagnées de si peu de courage.

La défaite, nous l'avons dit, inspire également les artistes bayas. Voici un échantillon de ce genre de chants. Il a été composé par le chef Gazi, battu par le roi des Yanquérés, Combé, à qui nous avons prêté notre appui. Hommes et femmes, séparés, forment un même cercle ; l'un des danseurs chante d'une voix rapide le récitatif, en allongeant un peu la finale du couplet :

Quand le blanc fait la guerre,
 Qu'il monte sur les herbes,
 Les herbes se cassent,
 Comme quand l'hippopotame
 Sort de la rivière et foule les joncs.

Le chœur : Oh ! oh !.....

Où le blanc a passé,
 Où l'hippopotame a passé,
 Tout est foulé, cassé,
 La route est faite.

Le chœur : Oh ! oh !.....

Gongourou¹ a fait la guerre ;
 Il a balayé tous les Bayas.
 Combé aussi a fait la guerre ;
 Il lance ses hommes et toute sa troupe.
 C'est l'éléphant dans la brousse,
 Rien ne l'arrête.

Le chœur : Oh ! oh ! oh !.....

Au refrain, qui dure quelques minutes seulement, la ronde se met en branle par petits pas de côté, qui rappellent un peu notre mazurka, mais sont dirigés toujours vers la droite. Les épaules, les bras, le ventre, tout chez le danseur ou la danseuse est mis en mouvement, par saccades, au son du bira-bio ou d'un autre instrument ; seule la tête, rejetée en arrière, est immobile.

DANSES DE RÉCEPTION. — Des diverses pérégrinations que nous avons faites en pays baya, l'un des souvenirs les plus amusants qui nous restent est celui des réceptions dans les villages.

Du haut de notre cheval, nous voyions s'avancer vers nous le chef, toujours grave et précédé de musiciens. Nous

¹ Nom donné par les Bayas à M. Goujon.

échangions quelques salamalecs et une poignée de main ; puis, nous précédant, il nous indiquait le chemin de son village. Tambours, clochettes, toutes sortes d'instruments battaient une marche assez cadencée. Auprès de nous, se prosternant, tous les vingt pas, le front à terre, deux ou trois femmes de notre hôte poussaient un cri aigu. Les guerriers couraient en chantant en avant du cortège, puis revenaient ensuite brusquement sur leurs pas en brandissant au-dessus de notre tête des sabres, des sagaies, des couteaux de guerre, tandis que d'autres faisaient partir des coups de fusil.

C'était un vacarme assourdissant, que nous devions subir, si nous voulions inspirer confiance et amitié à la tribu visitée. Bien que nous arrivions généralement fatigué au village, nous n'avions garde, alors qu'ils en demandaient la permission, de dispenser les indigènes de chanter notre grandeur, notre force, etc. C'eût été grandement les désobliger ; nous les aurions privés d'un très vif plaisir, celui de nous faire apprécier un artiste du cru voulant nous donner, par exemple, cet aperçu de son talent :

Le commandant est notre ami ;
Il ne vient pas pour faire la guerre.
C'est lui qui commande tous les Bayas.
Abba est notre père.
Mais le commandant est le père d'Abba.
Nous lui obéirons, puisqu'Abba lui obéit.
Oh ! oh ! Ah ! ah ! etc.

Auparavant nous avons fait la guerre.
Le chef a eu le pied coupé,
On l'a même amarré,
Oh ! oh ! Ah ! ah ! etc.

Non, c'est parler mentir,
Le chef n'a pas eu le pied coupé,
On ne l'a pas amarré,
Oh ! oh ! Ah ! ah ! etc.

Mais c'est fini de faire la guerre ;
Nous ne voulons plus jouer,
Nous allons travailler ;
Abba est notre père,
Le commandant est le père d'Abba.

Oh ! oh ! Ah ! ah ! etc.

Ces protestations d'obéissance n'étaient pas pour eux un engagement.

L'amour maternel a aussi ses chants. La femme calme son enfant en larmes par une chanson très douce, dans laquelle elle lui raconte que son père est à la chasse, qu'il va tuer beaucoup de gibier, qu'il lui en donnera, qu'elle-même, si elle peut avoir quelque chose, elle va le lui donner, etc.

Une ronde, analogue à notre farandole, existe également ; l'air en est gai et entraînant. Un vis-à-vis, venu, croyons-nous, des Boums ou des Haoussas, est très curieux : danseurs et danseuses sont rangés sur deux rangs, se faisant face à quelques mètres de distance ; au son d'un air très vif, ils s'avancent, se prennent les mains en chantant « Yéléouais, Yéléouais... », font ensemble, du même côté, un petit saut, mais du bas du corps seulement, le torse restant immobile, puis se rejettent du côté opposé ; ils répètent cet exercice quatre fois et, en tournant sur eux-mêmes, vont reprendre leur place. C'est certainement la plus jolie danse que nous ayons vue.

La façon générale de danser est peu gracieuse, surtout chez les hommes. La face contractée par un rictus, ils se courbent en deux, placent leur mains en cuillères l'une vis-à-vis de l'autre, en avant et à hauteur du bas-ventre ou à plat sur les cuisses : ils sont parfaitement grotesques.

Les danses d'initiation, ou plutôt d'éducation, sont des exercices ayant quelque analogie avec ceux de la gym-

nastique suédoise ; ils ont pour but de faire acquérir de la souplesse et de la grâce. Voici les figures d'un youra d'initiation. Les néophytes sont rangés en cercle autour des musiciens et du directeur de la danse ; c'est à un signal

DANSE ORDINAIRE.

Photog. Valentin.

de ce dernier que les danseurs exécuteront ensemble les divers mouvements, changeront de figure, etc.

Dans la 1^{re} figure, les danseurs font des pas à droite en partant du pied droit ; puis, tout en continuant d'exécuter ces pas, frappent, à un signal, deux fois dans leurs

mains, et ensuite portent la main droite à la bouche comme pour manger ; à un autre signal, ils s'arrêtent, les mains sur les hanches, les jambes écartées ; puis à un nouveau signal, ils rapprochent les jambes. Par mouvements vifs,

DANSE ORDINAIRE.

Photog. Valentin.

saccadés et répétés, ils creusent la colonne vertébrale en portant le ventre en avant, les mains toujours aux hanches ; puis ils jettent les coudes en arrière, effacent brusquement les épaules, ramènent les coudes en avant ; à un signal, ils cessent, puis reprennent la ronde.

Dans la 2^e figure, au lieu de faire semblant de manger, ils se frappent dans les mains, puis sur les cuisses. Dans la 3^e, ils se touchent les seins.

La 4^e figure mérite une description particulière. L'air

DANSE TAU.

Photog. Valentin.

est le même, mais le pas est changé : c'est un saut de côté en lançant la jambe droite en avant et en la ramenant près de la gauche. Le corps penché en avant, les danseurs s'arrêtent à un signal, puis lèvent les bras en l'air et reprennent la danse.

En ce temps de cake-walk et de danse nègre, si nous ajoutons la description d'une des dernières figures du youra labi, peut-être ferons-nous la fortune d'un barnum entreprenant ou d'un propriétaire de music-hall, chercheur

DANSE TAU.

Photog. Valentin.

de nouveautés. Quand les danseurs sont ivres de mouvements et de dogo, que tous leurs membres sont harassés. ils se penchent, le corps à angle droit, et se font tenir les jambes par un camarade accroupi derrière eux ; puis alors, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés, jettent leur tête de droite,

de gauche, en avant, en arrière, et la font rouler sur leurs épaules avec une rapidité vertigineuse. Les spectateurs, et les danseurs eux-mêmes au début, chantent qu'ils veulent

DANSE LABI.

Photog. Valentin.

se faire le cou souple comme celui de la panthère, que leurs pères et leurs mères l'ont bien fait, etc...

DANSE BANA. — Au début de la saison sèche, qui est la saison des chasses, les Bayas organisent des youras pour

se rendre Djounda propice. Les uns, déguisés en lion, se placent un masque cornu sur le haut de la tête, se couvrent le corps de peaux de « président » (ou kendi), singe noir et blanc, et, courbés en deux, s'appuyant sur deux baguettes

DANSE BANA.

Photog. Valentin.

dans lesquelles sont enfilées trois petites calebasses faisant hochet, imitent la marche bondissante du roi des animaux ; les autres s'adaptent sur le chef une tête de bois représentant l'antilope ; d'autres enfin, coiffés d'un chapeau toucouleur garni de plumes de pintade et surmonté d'une tête de l'oiseau grossièrement sculptée, imitent le cri et la fuite

du volatile pourchassé. Les dépouilles des singes constituent d'autres ornements de danse, et l'on voit également de prétendus bœufs de brousse qui montrent leurs cornes et foncent sur des chasseurs et sur les spectateurs.

Les youras féminins représentent la danse symbolique de l'amour brutal ; ils sont plus grossiers que les tams-tams des Sénégalaises, qui simulent, souvent très gracieusement, les diverses phases de l'amour : vue de l'être aimé, avances, refus peu sincères, encouragements, etc.

Les instruments de musique qui mettent en mouvement tous ces corps, — car les Bayas, hommes ou femmes, ne sauraient entendre les sons d'une musique quelconque sans se sentir des démangeaisons dans les jambes, — sont : le zan, le bira-bio, le gata, le babio, les gOUNGUES, le ké-ké, le koko.

Le zan est un balaphon qui tire sa sonorité de calebasses de différentes longueurs placées sous des touches d'un bois dur ; le tout est monté sur une planche trouée dans laquelle s'emboîte l'extrémité ouverte des calebasses ; un demi-cerceau de bois formant appui permet de poser l'instrument à terre, ou de le porter en avant, suspendu au cou par une bretelle, sans que les touches ou les calebasses soient en contact avec le porteur. Le zan étant dans l'une de ces deux positions, l'artiste saisit deux petits bâtons munis à leur extrémité de boules de caoutchouc, et, frappant sur les touches, il obtient des sons assez harmonieux, mais des airs peu variés.

Le bira-bio est formé d'un tronc d'arbre creusé auquel on a adapté deux peaux de chèvre parcheminée ; c'est un tambour de même forme que les nôtres mais beaucoup moins sonore. L'instrumentiste emploie en général une baguette courbe à grosse tête qu'il tient de la main droite ; il bat également de la main gauche, qui lui sert à mainte-

nir en place le bira-bio. Cet instrument est, avec les goungués, le compagnon inséparable du chef : à leur son, il rassemble ses hommes, parcourt les routes, va rendre visite à un ami ou le reçoit, marche à l'ennemi, etc.

Le gata et le babio rappellent nos caisses moyennes et grosses, mais elles sont réservées à des usages funéraires : elles pleurent les morts et, à cette occasion, font danser les vivants. Ces deux instruments, qui se battent avec les mains, sont à peu près de même forme et sont composés des mêmes matériaux : un tronc d'arbre creusé et taillé en flûte à champagné, avec l'ouverture garnie d'une peau de chèvre. Le gata est plus petit que le babio, qui est le vrai tambour de deuil. Le babio-buiro, ou tambour de guerre, est en bois creusé et affecte grossièrement la forme du corps de la chèvre. Les dimensions de ces trois derniers instruments les rendent sédentaires ; ils demeurent habituellement dans la case à palabres ou dans la salle de réception du chef.

Les goungués sont deux cloches jumelées par un arc de métal qui sert de poignée. Dépourvues de battant, elles résonnent sous le choc d'un bâtonnet avec boule de caoutchouc dont les frappe l'artiste. Leur son, bien piteux comparé à celui de nos cloches de mêmes dimensions, est toutefois entendu de très loin par le Baya.

Le kéké consiste en une boîte cylindrique en osier, fixée au bout d'une baguette et qui contient des écorces de graines séchées.

Le koko est une tresse plate en corde à laquelle sont attachées, au moyen de petites ficelles, des écorces de graines donnant un bruit de castagnettes quand le danseur se met en mouvement après s'en être entouré le cou, le corps ou la jambe.

Les Bayas ont aussi des sifflets et des cornes de chasse.

Nous signalerons enfin quelques instruments à corde et à vent, d'un usage peu répandu et empruntés aux peuples environnants : une mandoline à une ou deux cordes, dont la boîte de résonance est une calebasse couverte d'un

ORNEMENTS ET INSTRUMENTS DE DANSE BANA.

Photog. M. Despaty.

morceau de parchemin ; une espèce d'ocarina en terre séchée dont l'origine est haoussas ; deux harpes ayant toutes deux de très jolis sons et curieusement faites : la première est une calebasse garnie de peau sur laquelle est adaptée une baguette courbe d'où partent, à différents points de la courbure, des cordes en filament de nerfs de bœufs attachées

à des clefs et qui se réunissent à l'autre bout de la baguette ; la deuxième est une calebasse renversée sur laquelle se trouve un bambou long de 2 mètres sur 5 à 6 centimètres de diamètre ; sur la partie supérieure du bambou, l'écorce a été habilement soulevée, de façon à produire des cordes plus ou moins longues ; une crémaillère en bois, fixée perpendiculairement à l'ensemble, donne aux cordes la tension voulue. Ces instruments ont une origine boum.

Les Kakas, peuplade du Caméroun, ont fait connaître

REPRODUCTION D'UN DESSIN TRACÉ SUR LA CASE DU CHEF LAMINE.

un instrument que l'on rencontre dans tout le Congo ; il est formé d'une boîte de résonnance rectangulaire sur laquelle sont fixées, de façon à faire ressort, de petites palettes de bois souple ou de métal.

Arts graphique et plastique. — L'écriture est absolument inconnue des Bayas. Quant à l'art de représenter les êtres et les choses par des lignes ou des figures, il est fort rudimentaire et consiste en dessins au trait, faits par les femmes, et représentant pour la plupart des figures géométriques dont sont ornées les calebasses et les poteries ; les figures de prédilection sont les cercles et les losanges limités par des bandes de hachures ou de niellures. D'autres dessins décorent l'intérieur de quelques

cases, et représentent des hommes fumant la pipe, jouant de la corne de chasse ou tirant un coup de fusil, parfois des cavaliers et leur monture. Les artistes bayas n'ont aucune idée de l'ombre et de la perspective; ils ne représentent que le contour de l'être ou de l'objet, sa forme générale.

La sculpture sur bois est beaucoup plus finie; les ornements de la danse bana, que nous avons décrits, peuvent en donner une idée. Tous les objets sculptés sont parfaitement polis et ne conservent aucune trace de coups de hache ou de couteau. Nous n'avons vu aucun fétiche sculpté ayant une forme vraiment originale, mais seulement des bâtons portant les dessins déjà mentionnés.

CHAPITRE III.

Vie affective. — Sensibilité morale, sentiments affectifs; religion, vie future.

Le Baya est très gai. Les femmes surtout rient pour un rien et bruyamment; il est vrai qu'elles pleurent avec non moins de facilité. Les hommes sont beaucoup moins expansifs. Quant aux tout jeunes enfants, ils sont si sauvages que nous ne les avons vus qu'en larmes à notre approche; un peu plus âgés et devenus familiers, ils aiment à rire, à jouer, et sont très drôles.

Passionnés pour les chants et la danse, les Bayas saisissent toutes les occasions de s'amuser et de rire, mais la mort leur inspire une crainte énorme et les rend très lâches. L'ivresse leur donne un peu de courage et les pousse à accepter ou à provoquer des combats singuliers. Le dogo les enivre jusqu'à la folie: on peut voir parfois un des buveurs se lever, se retirer tout à coup du cercle

formé autour de la marchande de la funeste boisson et de sa marmite, saisir un couteau et, en criant qu'il a dans le ventre un médicament qu'il doit faire sortir, s'y enfoncer la lame à une ou deux reprises, peu profondément en général, car il est rare que ces inconscients meurent des suites de leurs blessures.

Nous avons connaissance de deux tentatives de suicide accomplies de sang-froid et qui heureusement n'eurent pas de suites mortelles. Un Baya de 35 à 38 ans accusait un Européen de rapt de femme ; ce dernier s'étant suicidé, le Baya, à cette nouvelle et au grand étonnement de tous, se coupa la gorge. Un autre, un guerrier redouté, se voyant capturé, se planta son couteau dans le ventre ; il guérit en prison, puis tenta de se transpercer avec une sagaie : il croyait qu'on voulait le faire mourir dans les tortures. De mémoire d'indigène, rien de semblable ne s'était jamais vu dans le Cercle. Le suicide n'est donc pas pratiqué. Cet acte réclame d'ailleurs, à notre avis, de la fermeté et de la résolution ; or le Baya a un caractère très mobile : dès qu'il sent une résistance sérieuse, il abandonne son projet sans regret.

La plus grande partie de l'existence du Baya se passe dans la brousse à la recherche de sa nourriture ; il se repose ensuite dans une douce oisiveté ou se livre à d'interminables *sassa* (jeux). On distingue trois sortes de sassas ; le *battia*, l'*oucoudéou* et le *doucou*, qui diffèrent peu les uns des autres et se jouent avec les mêmes objets : des cauris et un petit panier d'osier en forme de cône renversé. Le premier de ces jeux et le plus simple, le *battia*, se joue à trois et de la façon suivante : chaque joueur remet deux cauris à l'un d'eux ; celui-ci les place dans le panier, les remue et les jette à terre ; il est de bon ton, lorsque les cauris sortent du panier, de faire claquer les doigts de la main

restée libre. Si les deux cauris d'un seul joueur présentent leur ouverture, celui-ci a gagné : si les quatre cauris de deux joueurs tombent tous de la façon précédente, le troisième est éliminé, et la partie se continue entre les deux autres, jusqu'à ce que la condition énoncée soit remplie pour l'un des deux, qui est le gagnant.

L'oucoudéou se joue à deux. Chaque joueur possède trois cauris ; l'un d'eux les réunit dans le panier, les remue et les jette à terre : le gagnant est celui dont les cauris sont tombés une ouverture et deux dos, ou deux ouvertures et un dos ; si les deux joueurs remplissent cette condition ou si les trois cauris de l'un sont ouverture et les trois de l'autre sont dos, il y a lutte et continuation de la partie.

Le doucou admet un nombre de joueurs illimité. Un joueur met quatre cauris dans le panier et propose le jeu à une personne du cercle, puis jette les cauris. Il gagne si deux cauris sont ouverture et deux dos, ou encore si les quatre sont tombés de la même manière.

Les enjeux sont souvent très forts pour de si pauvres hères, qui vont jusqu'à jouer leurs cabris, leurs cases et même leurs femmes. Dette de jeu est pour eux dette d'honneur. Si le perdant refuse de payer, il est banni de la partie ; le gagnant peut le frapper, le mettre en prison jusqu'à l'acquittement de la dette ou la remise d'un gage suffisant, sans qu'il soit besoin d'intervention ; son enfant, sa femme, le chef même l'appuiera. Bien entendu, ces jeux se terminent souvent par des querelles suivies de batailles.

Le Baya est peu loyal ; le mensonge et la ruse sont pour lui tout naturels ; il ne les trouve mauvais que lorsqu'ils lui causent préjudice. Dans ce dernier cas, et s'il sait son partenaire moins fort que lui, il se mettra en co-

lère, mais jamais au point d'en perdre la raison. Aucun sentiment d'ailleurs n'est chez lui poussé à l'extrême. Tout en distinguant fort bien ce qui est bon et juste de ce qui est mauvais et injuste, il n'en agit pas moins au mieux de ses seuls intérêts, et il se soucie en général fort peu d'être *basataoui* (bon, homme juste) ou *dangaoui* (mauvais, homme injuste). Le souci de sa réputation à cet égard est aussi petit que sa conscience est vaste ; l'essentiel pour lui est de paraître grand, fort, possesseur de beaucoup de cabris, de femmes et de territoire ; peu lui chaut la façon de les acquérir. Nous citerons un exemple. Un chef ayant tué et coupé en morceaux une quinzaine d'hommes de son suzerain, sans provocation ni raison, mais pour faire la guerre et se rendre indépendant, nous dûmes intervenir avec nos Sénégalais : une quarantaine de rebelles furent tués et une douzaine faits prisonniers dès la première affaire. Craignant que la répression ne se continuât, le chef fit intercéder auprès de nous par un de ses amis ; il demandait la paix en disant que son père avait été tué et qu'il se soumettait. Nous lui accordâmes la paix qu'il sollicitait : les prisonniers lui furent rendus, une amende lui fut infligée ; il promit de ne plus recommencer, de rester tranquille dans son village, enfin tout ce qu'on voulut ; puis comme son suzerain était un homme peu énergique, on le délivra de sa servitude. Pour témoigner sa reconnaissance à celui qui nous avait demandé son pardon, il lui vola vingt cabris ! Quant aux engagements pris envers nous, il s'en moqua : les routes furent de nouveau coupées, des menaces de mort adressées à son ancien chef ; l'amende ne fut pas apportée. Nous dûmes refaire contre lui une nouvelle expédition.

Par cet exemple, qui n'est pas un fait isolé, on voit le cas que les Bayas font de l'amitié.

Toutefois, nous devons à la vérité de dire que tous ou presque tous les Bayas forment ce qu'ils appellent des *dan*, groupes sympathiques de deux ou trois individus partageant ensemble leur nourriture, se soignant l'un l'autre, se rendant, en un mot, tous les services habituels à des hommes liés d'une vraie et forte amitié ; mais il ne faut pas s'y tromper, c'est de la solidarité et non de l'amitié : donne si tu veux que je te donne. D'ailleurs comment pourrait-il y avoir place pour ce sentiment dans le cœur de ces hommes qui, pour fuir la mort, abandonnent femmes et enfants ; aussi ne cite-t-on aucun acte de dévouement pour un ami.

Marques de politesse. — Nous distinguerons quatre cas :

- 1° entre deux Bayas de rang égal ;
- 2° entre deux Bayas musulmans, dont l'un est supérieur à l'autre ;
- 3° entre deux Bayas ordinaires dont l'un est également supérieur à l'autre ;
- 4° quand il s'agit pour les sujets de remettre un cadeau à un chef.

1° Les personnes se donnent une poignée de mains en se disant *samai*, (bonjour).

2° L'inférieur, s'il est chef, s'arrête à deux ou trois pas (à six ou huit pas, s'il n'est pas chef) de son suzerain, s'accroupit et prononce : *Allah sa binamé* (Dieu est content de vous). *Barca* (merci), répond le supérieur.

3° Le sujet baya s'arrête, selon sa qualité, à deux ou trois pas de son chef, s'accroupit et le regarde.

4° L'homme, portant le cadeau, se met le plus loin possible de son chef, mais de façon toutefois à pouvoir lui remettre ce qu'il apporte ; il s'accroupit, et, tenant des deux mains l'objet, allonge les bras et le haut du corps et dit : *Battenet Abofuo* (J'apporte au Grand Chef).

Toutes les femmes observent vis-à-vis des hommes les marques de politesse d'inférieur à supérieur.

Les Européens sont évidemment considérés comme de grands chefs et traités comme tels.

Coué est le mot qui désigne le sentiment que devrait éprouver le Baya à la vue d'un malheur qui frappe son ami. S'il a un mot pour désigner la compassion, nous n'oserions affirmer qu'il soit compatissant aux souffrances d'autrui, qu'il s'ingéniera à les faire cesser, ou s'il n'espère pas plutôt en tirer profit. Certes les parents d'un mort sont entourés, consolés; on leur crie toutes les qualités du défunt; mais nous sommes sceptiques au sujet de la sincérité de leur douleur: car le babio et le gata sont sur la place; tout à l'heure ils vont résonner et nous verrons les plus affectés se livrer aux pires cabrioles. Un peu plus tard, le *tzika*, appétissant dans sa sauce et flanqué d'une *bira* (calebasse) de dogo, va être servi aux danseurs et, comme sans doute en Afrique la douleur excite l'appétit, les plus douloureusement émus seront les plus affamés.

Un exemple pourrait être cité cependant en leur faveur; mais, comme il s'agit là d'un chef puissant, celui qui lui a porté secours a peut-être craint d'être accusé de sa mort, si elle était survenue près de sa case? Le Baya a l'imagination vive et quand il a le cœur *fâché*, comme dit notre interprète, il est si méchant et si menteur! Un mécontent pourrait porter une accusation auprès des hommes de son village... Quoi qu'il en soit, nous donnons l'exemple pour ce qu'il vaut, heureux de trouver l'occasion de dire ici un peu de bien des Bayas.

A notre arrivée à Kundé, au moment où notre prédécesseur nous passait le commandement, l'on s'aperçut de l'évasion d'un chef nommé Zaria, qui avait été mis en prison pour refus d'apporter l'impôt et pour avoir laissé ses hom-

mes attaquer un détachement de sept Sénégalais. Epouvanté de l'exécution d'un de ses codétenus, chef comme lui, et craignant d'être repris et de subir le même sort, il erra huit jours dans la brousse, évitant les lieux habités pour se rendre dans son village. Le huitième jour, exténué, à demi mort, il tomba sur la route près du village de Garga. Une femme vit ce corps étendu, s'approcha et reconnut Zaria ; elle se mit à courir en pleurant et alla prévenir Garga. Celui-ci fit apporter chez lui le mourant, lui prodigua les soins les plus attentifs et réussit au bout de quelques jours à le mettre en état de supporter le voyage à bras d'homme jusqu'à son village. Etant donnée la mentalité de l'indigène, ajoutons à la louange de Garga qu'il pouvait croire qu'il y avait grand danger à secourir un chef évadé.

En général, les Bayas sont assez hospitaliers ; ils donnent facilement gîte et nourriture à leurs semblables, mais à condition que cela ne dure pas trop longtemps et qu'il y ait réciprocité à l'occasion, ce qui est assez naturel. Nous citerons comme exemple la façon dont Mizon fut reçu à Kundé, à Soukas, etc. Tous se pressaient autour des blancs. Comme ils n'en avaient jamais vu, les pratiquants de l'Islam prirent Mizon pour Allah, et ses compagnons pour des chefs, presque dieux eux-mêmes, soumis à ses ordres ; les autres crurent que les blancs étaient des malades et qu'ils allaient mourir. Les chefs firent apporter de l'eau, des vivres, etc. La stupéfaction des Bayas fut à son comble quand ils virent Mizon et ses compagnons manger du fer... La mission était sans doute bien approvisionnée en boîtes de conserves, qui furent prises pour du fer. Les indigènes ne doutèrent plus alors de la divine origine de nos compatriotes. Le vieux Soukas, qui nous racontait cet événement, servit de guide à Mizon de Kundé à T'chakani ; en passant par son village, il lui offrit un mouton. Mizon dut se mon-

trer très généreux, car Soukas n'est pas encore bien sûr de n'avoir pas conduit Dieu lui-même.

L'anthropophagie existe toujours dans le Sud du Cercle ; toutefois le groupement des indigènes par grosses agglomérations a porté une forte atteinte à cette horrible coutume ; les chefs, toujours responsables, craignant les sévérités de l'administration, surveillent leurs hommes. Les prisonniers de guerre et les enfants étrangers du sexe masculin sont encore mangés en cachette, en dehors des centres. Les femmes sont précieusement gardées comme esclaves. Les Bayas ont pris de leurs voisins les Kakas ce qui leur a semblé le plus pratique. Il est à peu près certain qu'avant l'arrivée des Foulbés dans le pays l'anthropophagie existait partout. On en retrouve des traces dans la coutume de couper les membres, la tête, etc., des ennemis tués à la guerre, et de les disperser sur la route, soi-disant aujourd'hui pour faire souffrir à leur vue le chef et les parents des défunts. Nous avons vu pratiquer cette coutume pendant l'expédition déjà mentionnée.

Des enfants. — Chez le Baya, avons-nous dit, l'intérêt prime tout, le sentiment de la paternité comme les autres : c'est ainsi que les filles, qui représentent un capital, sont particulièrement désirées et aimées par les papas bayas ; les rejetons mâles sont seulement acceptés, et encore pas toujours. La maman, si elle a légalement conçu, ou du moins peut le faire croire à son époux, est heureuse de la venue du petit être, quel qu'il soit. Elle le caresse, joue avec lui ; comme elle a peu de temps à l'avoir bien à elle, surtout si c'est un garçon, elle en profite le plus qu'elle peut. Le père, lui, est assez indifférent. Son égoïsme, qui égale sa lâcheté, est tel que nous avons dû recueillir, au

cours d'une expédition, douze femmes, dont quatre avec leur bébé, alors que les pères et leurs compagnons, deux cents fois plus nombreux que nous, s'enfuyaient. Inutile d'ajouter que ces femmes furent parfaitement traitées et rendues à leur village après reddition. Peut-être les maris se basaient-ils sur ce que les femmes et les enfants sont sacrés pour les blancs et qu'il ne leur est jamais fait de mal ! Ils avaient, dans ce cas, meilleure opinion de nous que de leurs compatriotes.

La pratique de l'infanticide est fréquente et s'exerce surtout contre les enfants du sexe masculin. Qu'un Baya peu aisé voie sa femme mettre au monde un garçon, tout de suite il pense qu'il devra donner plus tard à ce fils de quoi acheter une femme, et il évite ce désagrément en en supprimant la cause. Si c'est une fille, il suppute aussitôt le nombre de chèvres et de poules ou les jolis boubous qu'il recevra lorsqu'elle sera bonne à marier, et ce sera le plus tôt possible ; il est si impatient !

Quoique la femme chérisse toujours l'être sorti de son sein, elle n'en pratique pas moins l'infanticide, avant ou après terme, quand il s'agit d'un fruit adultérin dont il lui est impossible de faire accepter la paternité par son époux.

L'*ina* (médicament) qui sert à faire disparaître avant terme l'enfant non désiré ou redouté, est le henné. Si l'absorption de ce breuvage est inefficace, ce qui est rare, la mère étrangle elle-même son enfant. Il n'y a pas de châtiment pour ces crimes lorsqu'ils sont connus : l'anarchie la plus complète règne, le chef a peur de ses hommes, et pour ne pas sévir, il ferme les yeux et se bouche les oreilles ; car tous se rendent bien compte que c'est mal.

L'éducation toute rudimentaire que reçoit le Baya le prédispose peu d'ailleurs aux bonnes qualités. Dès que l'enfant quitte le giron maternel, c'est-à-dire vers l'âge de 5 ans,

il commence son apprentissage de la vie. Si c'est un garçon, le père lui apprend à lancer la sagaie, à se servir de l'arc, à guider les chiens, à tendre les pièges et les lacs pour le poisson et le gibier. Les principes de la chasse et de la pêche sont d'abord enseignés dans le village ou aux environs. A 8 ans, le père emmène son fils dans la brousse et lui fait appliquer sous sa direction les divers enseignements qu'il a reçus ; l'instruction, comme on le voit, est rationnelle. A 9 ans, il lui apprendra à construire sa case, mais surtout à danser. Ce dernier point, en effet, est le but principal de son éducation, car de sa science chorégraphique dépendra plus tard, surtout s'il n'est pas riche, ses succès auprès du beau sexe : c'est la réponse identique de plus de cent Bayas à notre question « Pourquoi apprends-tu à ton fils à danser ? ». L'enfant s'adonne donc avec une véritable rage à cet exercice, et son papa, qui escompte ses talents pour éviter de le doter, lui montre, le corrige et l'encourage autant qu'il peut. La science paternelle n'étant pas suffisante, l'enfant développera ses talents chorégraphiques en faisant *tau*. Tous les ans, au début de la saison des pluies, c'est-à-dire en avril, les enfants de 10 à 11 ans, d'un même village ou des villages voisins, qui n'ont pas encore fait tau ou ceux qui désirent recommencer, sont réunis et conduits sans cérémonie au bord d'une rivière proche ; un homme, reconnu sage par tous, entre dans l'eau, qui doit être assez profonde pour atteindre le plus grand des bambins un peu au-dessus du nombril. A tour de rôle les enfants entrent aussi dans l'eau, boivent jusqu'à ballonnement du ventre, puis se placent devant l'opérateur ; celui-ci, armé d'une lance de forme ovale, fait à chaque néophyte, un peu au-dessus du nombril, une incision longue de cinq à six centimètres en diagonale. Cette cérémonie terminée, les jeunes taus devront faire youra six heures par jour, de 7 à

10 heures du matin et de 2 à 5 heures du soir, pendant toute la saison des pluies, c'est-à-dire pendant six à sept mois ; ils logeront ensemble dans une case en paille spécialement construite pour eux et par eux. Cette construction, située en général en un coin isolé du village, occupe sur le sol un espace compris entre deux arcs de cercle concentriques réunis l'un à l'autre à leurs extrémités par deux demi-circonférences ; la coupe verticale donnerait une voûte plein cintre.

Après la pratique du tau, les soins du père cessent. Toutefois, six heures de danse par jour ne suffisent pas, paraît-il, pour que les jeunes gens acquièrent la grâce qui séduira infailliblement ; après six mois de repos, ils font *labi* au début de la prochaine saison des pluies. Le cérémonial du labi est à peu près le même que celui du tau : incision, danses, etc. ; mais, de plus, l'opéré doit cesser, pendant un an, de faire usage de la langue de ses parents, et parler le labi. Pendant tout ce temps, il vivra dans la brousse, à l'écart ; il ne devra pas être vu des femmes, qui se cacheront le visage à son approche ; il pourra voler, sans violence, des aliments, et de ce fait n'aura aucun châtiment à redouter.

Au bout de cette année d'épreuve, supportée gaiement puisqu'il fait youra, il pourra prendre femme. Le labi peut se renouveler jusqu'à cinq fois, et après chaque épreuve une nouvelle épouse peut entrer au logis. Cependant, pour prendre une deuxième femme, ou davantage, il n'est pas nécessaire de faire labi plusieurs fois.

Les mères s'occupent exclusivement des petites filles, dont l'éducation est considérée comme terminée quand elles ont fait *yioula*. Cette pratique, la seule à laquelle elles soient astreintes, a lieu à l'âge de 10 ans ; elle correspond au labi des garçons, mais se borne au youra tous les soirs dans le village et consiste en chants qui sont une réponse

aux labis. C'est habituellement après cette sorte d'initiation que les filles se marient ou que leurs parents les vendent. La circoncision masculine, introduite par les Foulbés, est pratiquée çà et là, mais non par tous ; elle se fait à l'époque du tau ou du labi.

Si les parents ont peu d'affection pour leurs enfants, ceux-ci leur rendent largement la pareille. Les garçons surtout sont fort peu respectueux et aimants. Il n'est pas rare, nous disait Soukas, de voir le fils battre son père ou sa mère. Dans tous les cas, dès que le gamin a 10 ou 12 ans, il ne s'occupe plus guère des auteurs de ses jours. Cependant nous avons vu bien souvent des hommes presser avec respect sur leur poitrine leur vieille mère, après l'avoir touchée des lèvres au front, et les bonnes vieilles paraissaient si heureuses que les larmes leur en venaient aux yeux. Nous pouvons donc conclure que des deux époux c'est la mère qui aime le mieux ses enfants, et c'est à elle que va naturellement l'affection de ses fils ou de ses filles.

Des vieillards. — Les vieillards sont bien traités et soignés lorsqu'ils ne peuvent plus travailler ; les fils ou les parents se chargent d'eux, sans qu'ils en aient l'obligation. A leur défaut, les habitants du village en prendraient soin. Solidarité encore, non compassion ou amour filial, comme nous entendons ces sentiments. Il nous souvient en effet que, dans une poursuite après une affaire, le chef, vieux et impotent, fut jeté par ses porteurs sur le côté de la route, où nous le retrouvâmes agonisant ; son fils, qui l'accompagnait d'abord, s'était enfui au plus vite, au lieu de le protéger et au besoin de partager son sort.

Condition des femmes. — En pays baya, la femme est l'esclave de l'homme, ce qui peut paraître extraordinaire,

lorsqu'on songe à tout ce que fait le sexe masculin pour séduire et être aimé. Tous les travaux du ménage lui sont dévolus : la préparation entière du manioc, depuis la cueillette jusqu'à la consommation ; la fabrication de l'huile de soundou ou d'arachide, les soins aux tous petits ; c'est elle qui fait les poteries, qui bat la terre du sol des cases et en construit les murs en terre ; quant au mari, il se contente de monter la charpente et de couvrir le toit. Si l'homme et la femme reviennent des plantations et qu'il n'y ait qu'une charge à porter, c'est la femme qui la portera ; l'homme suivra, sa lance à la main.

Chose bizarre et bien caractéristique : la femme, que le mari peut tuer de sa main, ne peut être vendue. Si le mari a contre elle des griefs sérieux (mauvaise ménagère, adultère, inféconde), il la rend à son père et celui-ci lui remet les marchandises qu'il avait reçues¹. Cette coutume est une source de querelles continuelles. Que de fois nous avons été saisi de plaintes contre des pères peu loyaux ! Il nous fallait intervenir, sans quoi il y aurait eu bataille. Nous n'avons rien trouvé de mieux que de constituer une sorte de conseil des chefs pour arranger le différend. Cette façon d'agir nous a réussi à merveille ; elle a contribué à la fois à consolider la puissance des chefs, à les habituer au commandement et enfin à rendre un peu moins rapaces les papas de Kundé, lieu de notre résidence.

Guerre. — Le caractère rusé et perfide de l'indigène se montre encore dans sa manière de faire la guerre. Autrefois, sans déclaration aucune, pour des raisons futiles, pour exercer des représailles, pour voler les femmes

¹ Prix d'une femme vierge : 3.300 cauris, 1 pantalon, 3 poules, 2 couteaux, 1 pioche, 2 brasses d'étoffe, 1 sabre, 5 sagaies, 1 panier, 2 nattes, 2 paletots.

ou le bien d'un village voisin, quelques tribus se réunissaient et à l'aube tombaient sur les malheureux habitants endormis. Aussi chaque village était-il gardé, de jour et

ARMES. — La sagaie du milieu appartenait à un chef; le premier objet en dessous et perpendiculairement à elle est un étui en peau servant à recouvrir le fer de la lance.

Photog. M. Despaty.

de nuit, par de petits postes de trois ou quatre hommes établis sur les routes.

Cette façon de guerroyer était généralement pratiquée pendant la saison sèche; c'est pourquoi, aujourd'hui encore, presque tous les Bayas évitent de brûler ou de couper autour de leurs villages les herbes qui, atteignant

une hauteur de 2 mètres et plus, servent à protéger leur fuite en cas de surprise.

Pendant la période de la haute végétation, les assaillants se postaient par groupes le long des routes condui-

ARMES. — Les deux petites flèches, dont une empennée, situées de chaque côté de l'arbalète, sont les projectiles de cette arme.

Photog. M. Despaty.

sant à l'eau ou aux plantations ; cachés derrière un rideau d'herbes, où des créneaux étaient pratiqués pour le jet de la sagaie, ils attendaient le passage de leurs victimes, prêts à prendre la voie de retraite qu'ils s'étaient ménagée en arrière de chaque poste. Quand les Foulbés apparurent dans le pays, la manière de guerroyer se modifia. Généralement alliés à ces derniers, ils devinrent plus francs et plus hardis, parce qu'ils se sentaient plus forts.

Soukas, à qui nous demandions comment il attaquerait un gros village, nous répondit : « Je partagerais mon monde en trois groupes : le premier, le plus nombreux, attaquerait d'un côté ; quand tous les ennemis lui feraient face, le deuxième groupe les prendrait par derrière ; le troisième capturerait tout ce qui se sauverait ». On voit qu'ils ont acquis, grâce à leurs alliés, une tactique assez habile.

Il n'y avait après la victoire aucune répartition du butin, chacun gardait ce qu'il avait pris ; toutefois le chef, s'il était obéi de ses hommes, pouvait choisir ce qui lui convenait, quitte à dédommager le possesseur.

Les guerres entre indigènes ont à peu près disparu ; c'est le résultat des efforts de l'Administration, qui s'est appliquée à régler pacifiquement, en toute justice, les différends et a su, par d'énergiques mesures quand cela était nécessaire, faire observer les arrêts de son arbitrage obligatoire.

Avant et un peu après l'arrivée des Foulbés dans le Sud du Cercle, les tués et les prisonniers de guerre étaient mangés ; plus tard ils furent coupés en morceaux, et les enfants et les femmes furent vendus aux Haoussas qui les gardèrent. Les vaincus qui avaient réussi à s'enfuir, — les chefs étaient toujours de ce nombre, car des sentinelles veillaient près de leurs cases, — demandaient l'aman au bout de quelque temps, par l'intermédiaire d'un ami commun. Si le vainqueur acceptait, il y avait échange du sang, après paiement d'un lourd impôt de guerre. Devant les deux tribus assemblées et en armes, les deux chefs se faisaient faire une légère incision à la main gauche, humectaient chacun avec leur sang une petite boule de manioc et se l'offraient.

Le tzika de la paix était mangé pendant que les guerriers dansaient et chantaient. Par un sentiment très natu-

rel de méfiance, les femmes et les enfants n'étaient pas admis à cette cérémonie, qui avait lieu en dehors des villages. Cette coutume est encore fréquente, et les Bayas y attachent une importance considérable; si deux frères de sang transgressent les serments de paix ainsi scellés, ils mourront certainement bientôt.

Chaque indigène pouvait également racheter l'un des siens prisonnier, mais à titre individuel et après accord des deux partis.

Chez les Bayas, il n'y a pas de caste guerrière; les troupes sont permanentes et se composent de tous les individus capables de jeter une sagaie et qui ont le courage de se battre, comme en témoigne le chant guerrier déjà cité : « Que ceux qui ont peur rentrent dans leur case ! » dit le chef. Le guerrier illustre dans sa tribu a pour prérogatives celles qu'il s'adjudge, selon la loi du plus fort, qui est ici en grand honneur.

L'art de la fortification date, chez les Bayas, de l'invasion foulbée. Kundé et Baboua (Doki de Mizon) étaient fortifiés¹. Mais la position élevée de tous les villages témoigne de la préoccupation constante des habitants : tâcher de découvrir si aucun ennemi ne vient les menacer.

Les armes défensives et offensives sont : le bouclier, large plaque ovale en solide vannerie munie d'une poignée en bois à l'intérieur et souvent bordée de peau brute de chèvre ou de mouton; le couteau de main, à lame mince mais large, tranchante des deux côtés; les *dia*, grands couteaux de formes diverses; les *pingua*, couteaux de jet à cinq branches, d'origine yanguérée; la lance foulbée; les *sellé* (sagaies) et les *ondodo* (flèches); l'arbalète, très ingénieusement construite, leur vient des Kakas; son projectile

¹ Voir *Géographie*, pp. 12 et 24.

est une petite flèche en bois, empoisonnée, de même que les sagaies et les grandes flèches ; enfin quelques fusils à pierre ou à piston, dont une vingtaine environ existent dans le Cercle et qui font plus de bruit que de mal.

Rites funéraires. — Nous avons pu assister discrète-

Photog. Valentin.

DANSE DE MORT.

ment et de loin à une inhumation baya ; notre interprète, qui y était invité, nous a rapporté les paroles prononcées par le sorcier pendant les diverses parties de la cérémonie, qui est la même pour tous. Le personnage inhumé ce jour-là était la mère du chef Abbou.

La nuit précédente s'était passée en chants et *youras*, avec intermèdes de festins copieux.

Vers 6 heures du matin, en présence de tous les habitants du village prosternés, l'oreille au sol et les yeux fermés, le corps, soigneusement lavé, revêtu de feuilles fraî-

photog. Valentin.

DANSE DE MORT

ches et enveloppé dans une natte de paille, fut descendu dans la fosse, creusée devant la case de la défunte.

Le sorcier s'accroupit alors au bord du trou et avec un morceau de bois charbonneux, autour duquel étaient noués

des brins de paille, il dit, en se faisant l'interprète d'Abbou auprès de sa mère et en touchant la terre qui allait recouvrir le cadavre : « Quand tu verras le Dieu, dis-lui qu'il n'y a plus personne où tu étais ; tout le monde, tu le vois, est parti ». Les malins Bayas avaient décidé d'aller s'établir un peu plus loin, espérant tromper la divinité. « Un mort, c'est assez ; si tu as envie de te promener, ne viens pas près de nous, va dans la brousse où il n'y a personne ». Puis brusquement, il rejeta la terre et plaça dessus des paniers remplis de manioc et de bananes. Les spectateurs des deux sexes, enfarinés de manioc, se retirèrent au delà d'une raie que le sorcier traça à la hâte sur le sol, afin de marquer les limites du territoire qu'il accordait comme lieu de promenade à l'âme de la défunte ; puis parents et invités se prosternant, il répéta encore une fois sa petite harangue. Le silence, jusque là religieux, se changea alors en un vacarme épouvantable : cris stridents, grondements du gata, chants, youras, cabrioles insensées, etc. Nous laissâmes les assistants à l'expression bruyante de leur douleur. Le lendemain au matin, les offrandes à la défunte, manioc et bananes, avaient disparu.

La forme de la fosse et la position du mort dans sa dernière demeure diffèrent selon les diverses parties du Cercle. A Abba, Tchakani, Jabo, Zaria, villages voisins des Karkas, les morts sont inhumés debout ou légèrement inclinés la tête en haut, ou encore assis. La tombe n'est pas directe : après avoir creusé un trou d'une profondeur suffisante, ils fouillent le sol sur l'un des côtés et pratiquent ainsi une niche dans laquelle ils placeront le corps ; la tête est recouverte par une épaisseur de terre d'à peine 20 centimètres.

A Kundé, si le défunt est un guerrier ou un chasseur fameux, il est couché sur le côté gauche, la main droite levée dans la position du jet de la sagaie : le résultat de

cette coutume est de procurer d'heureuses chasses aux parents et amis du défunt. Une belle femme selon le goût baya, une enragée danseuse, ou toute femme qui fut aimée de ses proches est revêtue d'un costume de bal tout neuf, de feuilles et de fleurs fraîches et couchée sur le côté. Les tombes sont généralement creusées près de la case du défunt, et elles ne portent pas pour longtemps, souvent pas du tout, de marque indicatrice : un simple piquet planté en terre, sans aucun ornement, signale le lieu où gît le corps du fils de Jabo à Djankombol : un lit de cailloux blancs, bordé d'un petit talus de terre glaise, couvre l'ex-chef du village. Le tombeau du lamido musulman Issa subsiste seul à Kundé.

Vie future. — L'oraison funèbre débitée par le sorcier à la mère d'Abbou montre clairement que les Bayas croient à la survivance des morts et les craignent. Êtres simplistes, ils se les représentent dans divers phénomènes naturels : les trombes d'air, les vents impétueux sont des âmes mécontentes ; les vents doux, les brises légères sont des âmes de Bayas en promenade d'agrément.

Le séjour des morts dans l'éther, quoique long, ne serait pas éternel. Une femme en enfantant donnerait un corps à l'une de ces âmes, au hasard : d'où les humains doués de bonnes qualités et les êtres dépourvus de tout sens moral.

Quand le chef, le sorcier ou les parents du défunt n'ont aucun intérêt à ce qu'il en soit autrement, ils admettent volontiers la mort naturelle, surtout depuis qu'ils sont groupés dans les endroits où se fait sentir efficacement notre domination et où, par conséquent, il leur est à peu près impossible de se livrer à l'anthropophagie.

Aujourd'hui encore, lorsque leur intérêt est en jeu, ils

disent comme autrefois, qu'un Baya, homme ou femme, a pris le cœur du mort. Le sorcier est alors appelé et, devant toute la tribu rassemblée, il se met à danser en faisant mille momeries : petites calebasses remuées, paille brûlée, bâtonnets mouillés d'eau et de salive jetés en avant de lui sur une natte, etc. ; enfin il désigne l'individu qui s'est livré aux pratiques de sorcellerie ayant déterminé la mort du défunt. Aussitôt le sorcier et l'accusé boivent chacun dans un récipient le poison d'épreuve préparé par le sorcier. Invariablement l'accusateur rejette le poison ; si l'accusé est moins heureux et qu'il garde le fatal breuvage absorbé, il meurt au bout de quelques minutes. Le sorcier lui ouvre alors le ventre et trouve toujours quelque chose qui manque dans le corps du premier mort ; s'il ne trouve rien, ou encore si la victime de cette effroyable coutume ne meurt pas, le sorcier doit indemniser la famille du patient ou le patient lui-même.

Le sorcier est un être infâme et funeste ; les Bayas le savent et le détestent, mais ils le craignent tellement qu'ils le subissent, l'adulent et exécutent ses arrêts.

Les Bayas ont une peur effroyable des cadavres en décomposition. Pour rien au monde ils ne toucheraient à un membre de leur famille enterré ni ne permettraient qu'on y touche ; mais l'exhumation d'un cadavre inconnu leur est complètement indifférente ; il leur suffit de ne pas le voir, et, dans cette crainte, ils s'enfuient.

Religion. — Malgré les efforts des Foulbés et des Haousas pour convertir les Bayas à l'islamisme, les résultats qu'ils ont obtenus sont bien minimes. Quelques chefs, les plus puissants, observent les rites extérieurs de cette religion, mais sans conviction aucune ; leur dévotion mahométane ne résiste pas à la gourmandise : pour du vin et de

l'alcool, ils feraient bon marché de tous les préceptes du Coran, qu'ils ignorent, du reste. Les connaîtraient-ils, que nous sommes absolument certain qu'ils les appliqueraient exclusivement à leur seul profit et les tiendraient pour lettre morte quand il s'agirait du bien d'autrui. En disant autrui, nous faisons abstraction des blancs et des gens d'une autre race que la leur. Très intelligents, plus même qu'un nombre de races sénégalaises ou soudanaises, les Bayas n'ont pas une mentalité qui les dispose au fanatisme. Rapportant leur croyance de l'existence d'un Dieu à ce qui tombe sous leurs sens, leurs divinités sont Djounda et Djoumna, le père et la mère des Bayas. Cet Adam et cette Ève divinisés habitaient au village de *Toï-da* (Maison du père) vers le N.-E. ; leurs descendants auraient émigré et peuplé le pays actuellement occupé par les diverses tribus bayas. Djounda est possesseur du pouvoir suprême, ce qui s'accorde bien avec l'état de la femme dans la tribu ; il est seul prié d'accorder des grâces. Son image, à laquelle on ne songe que dans le besoin, est un simple bâton, fiché en terre n'importe où, tantôt orné de dessins géométriques représentant des losanges, tantôt sans aucun ornement.

Les indigènes l'invoquent fréquemment. Avant de partir à la chasse, ils lui offrent unealebasse de farine et de l'eau, et lui demandent de leur faire tuer du gibier. Si une grande sécheresse sévit, le sorcier répand de l'eau sur le sol, la montre à Djounda et lui indique ce que le dieu doit faire. Un malade placera à la porte de sa case deux petits récipients de manioc cuit et demandera à Djounda de le guérir. Avant de partir en guerre, après s'être fait appliquer par le sorcier, sur les diverses parties du corps, un gris-gris fameux, un morceau de racine bizarrement contourné et poli, le guerrier placera de la farine à la porte de son habitation, et, agenouillé la face contre terre, il

récitera cette prière : « Djoumda, ne me tue pas, fais que je gagne quelque chose, que je mange beaucoup, que je revienne avec un gros ventre ».

Voici les pratiques auxquelles se livra le jeune Boubakar, musulman pourtant, qu'Allah n'avait pas exaucé alors qu'il lui avait demandé de rendre ses femmes fécondes. Il tua un coq blanc, le fit manger par un vieux Baya sorcier ; les os non cassés, au complet, furent attachés ensemble et enfouis dans un tas d'ordures à proximité des cases des femmes. En jetant les détrit^{us} journaliers, chacune d'elles demandait à Djoumda de donner à son mari autant d'enfants qu'elle jetait d'ordures. Notre départ nous a empêché de savoir si Djoumda avait été plus bienveillant qu'Allah.

Malgré la prière faite par le jeune Boubakar à ce dieu des Bayas, ceux-ci admettent facilement un être suprême pour tous les nègres ; mais ils ne peuvent comprendre une même divinité pour tous les hommes, blancs et noirs.

Ils n'ont qu'une confiance médiocre dans le rôle religieux des sorciers et ils se passent d'autant plus aisément de son intervention, auprès de Djoumda surtout, qu'il leur en coûte toujours quelque chose : poulet, cabri, étoffe, etc...

Le sorcier est plutôt à leurs yeux le représentant sur la terre de l'esprit du mal, et la preuve en est pour eux dans la connaissance très étendue qu'il possède des propriétés bienfaisantes ou nocives des plantes. Toute sa science et son ascendant résident dans son aplomb imperturbable à trouver une explication quelconque à la non réussite de ses objurgations. Il est, de père en fils ou de frère en frère, jeteur de mauvais sorts et de maléfices. Le Baya qui va lui demander d'intercéder pour lui auprès de Djoumda escompte que le sorcier, satisfait de son cadeau,

fera par un bon sortilège cesser le mauvais sort, ou bien s'abstiendra de lui nuire.

Le sorcier est aussi médecin ; c'est même là sa principale raison d'être. Nous avons assisté à une consultation du *ouanne ina* (chef du médicament) de Kundé. La malade, une femme du poste, se plaignait de maux de tête, de constipation ; elle avait une fièvre assez forte. Nous fîmes venir le médecin noir et, pour ne le gêner en rien, nous nous cachâmes dans une pièce à côté, d'où nous pouvions tout voir sans être vu ; l'interprète avait ordre de dire que nous étions parti à la chasse. Après s'être installé sur une natte à la façon des tailleurs et avoir placé la malade devant lui ; après l'avoir palpée au front et à la main, le médiscastre se fit apporter unealebasse d'eau. Vidant son petit sac de peau de chat, il prit un paquet de bâtonnets crânés portant gravés divers losanges : il les mouilla et les jeta devant lui à diverses reprises. Chaque fois il en retirait un ou deux ; quand il eut sorti du tas une douzaine de ces baguettes magiques, il prit une racine, en coupa un morceau avec ses dents, le mastiqua, puis le mélangeant à une pâte rougeâtre huileuse contenue dans une petitealebasse, il y ajouta un peu de poussière, un peu de salive, et appliqua le tout sur les tempes de la patiente.

Coût de la consultation : un poulet. Le lendemain, 35 grammes de sulfate de soude, administrés à la malade par nos soins, affirmèrent la supériorité de la thérapeutique européenne sur celle des sorciers de là-bas.

Le Baya n'a qu'une confiance relative dans la science de ses médecins ; si un blanc se trouve dans les environs, c'est à lui qu'il s'adressera, d'abord parce qu'il n'a rien à payer. Toutefois son désir de guérir au plus vite lui fait souvent employer à la fois les deux médecines, au grand détriment de la bonne.

Phénomènes naturels. — Nous avons dit quelles explications les Bayas donnaient des vents, des trombes fortes ou légères ; leur compréhension du tonnerre et de l'éclair n'est pas moins originale.

Le tonnerre serait un homme énorme qui, armé d'un bâton, frapperait la terre sans se soucier des êtres ou choses qui se trouvent dessus. Son œil s'ouvrant sur le monde, c'est l'éclair ; à ce moment il voit où il va frapper. Pour se protéger contre le coup mortel, les Bayas lui tendent des pièges ; supposant que pour les frapper ou détruire leurs cases, *Ui-doï* suivra les sentiers qui y accèdent, ils creusent de petits trous peu profonds, placent en travers un de ces bâtonnets ornés dont nous avons parlé précédemment. De chaque côté du trou, parallèlement à la route, ils plantent une feuille d'euphorbe et un morceau de bois garni au sommet de plumes rouges : *Ui-doï* tombera infailliblement, puis se sauvera ailleurs.

CHAPITRE IV.

Vie sociale : Amour, Mariage, Famille, Propriété, Gouvernement, Constitution sociale, Justice.

Le sentiment de l'amour tel que le comprennent les civilisés n'existe certainement pas chez ces primitifs.

Outre l'attraction des sexes, précocement développée, les Bayas ne songent, en prenant femme, qu'à se créer une famille, afin d'être rangés dans leur village parmi les gens d'importance.

Leurs chants d'amour sont d'ailleurs très caractéristiques à cet égard. Le célibataire masculin dans une sorte d'invocation à Djmouda lui demande une femme jeune, vierge encore, sachant faire la cuisine et dont le père ne soit

pas trop exigeant pour le prix à payer ; un léger embonpoint lui siérait assez ; il passerait à la rigueur sur la virginité ; mais ce qu'il désire surtout, c'est que la dot ne soit pas trop élevée : il est peu riche et son père à lui ne l'est guère plus. Il traitera d'ailleurs sa femme fort bien ; jamais elle ne sera battue, etc...

Dans les danses d'initiation, la jeune fille énumère ainsi ses désirs : jeune, beau, fort, riche, généreux. Ces deux dernières qualités de l'époux sont les plus appréciées.

Les fiançailles se font de très bonne heure, et, malgré la surveillance exercée sur la fillette par sa mère, les relations des fiancés sont plus qu'amicales : les pères n'attachent d'ailleurs à cela aucune importance si le montant de la dot a été versé. Dans le cas contraire, ils en pressent le plus possible le paiement et alors l'union sera valable.

Le plus souvent les mariages ne sont pas précédés de fiançailles. L'homme désireux de convoler en justes noces choisit sa future épouse où bon lui semble, dans sa tribu ou dans la tribu voisine ; il cherche à lui plaire par quelques cadeaux ou bien encore en se distinguant dans les youras (dances). Agréé d'elle, il paie au père la dot demandée, après en avoir longuement débattu le prix ou en avoir obtenu crédit ; puis il emmène chez lui sa femme très légitime. Si le père refuse son consentement, les marchandises-monnaies sont remises à un ami du père ou au chef, et la belle s'enfuit avec l'élu de son cœur.

Polygames par principe, les Bayas le sont peu en pratique, à cause de l'obligation d'acheter les femmes. Toutefois les chefs et les riches particuliers ont jusqu'à cinq et six femmes.

Le divorce est tout en faveur du mari ; lui seul peut en user. A tout moment et pour n'importe quelle cause, même sans raison, il a le droit de renvoyer sa femme à ses pa-

rents ; mais il ne pourra exiger le remboursement de la dot que s'il y a faute de l'épouse répudiée : mauvaise volonté à s'acquitter des soins du ménage ou à remplir ses devoirs conjugaux, infécondité, conduite légère. Ce dernier cas est le plus fréquent. La coutume n'indique aucun châtimement qui punisse l'adultère ; il est loisible au mari outragé d'exercer la plus horrible des vengeances, s'il le juge à propos ; mais il préfère divorcer et rentrer dans son débours.

En cas de divorce, les enfants en bas âge sont gardés par la mère jusqu'à ce qu'ils puissent être remis au père, sans inconvénient pour leur santé. La prostitution n'existe pas à proprement parler : l'occasion, l'herbe tendre, un cadeau très tentant...

Tout ce que nous avons dit dans ce chapitre montre la suprématie absolue du père. La famille est parfaitement constituée, et la succession suit la ligne directe masculine. A la mort du père, c'est le fils aîné qui devient le chef de la famille, à moins qu'il ne soit trop jeune pour assumer cette charge. Dans ce dernier cas, c'est l'oncle ou, à défaut, le plus grand ami du défunt qui prend la succession jusqu'à sa mort, à charge d'établir le fils aîné, quand celui-ci sera grand.

L'autorité paternelle revient au fils aîné à la mort de celui qui tient sa place.

Les mots désignant les degrés de parenté sont :

Djounda, grand-père ; *da*, père ; *na*, mère ; *djourn-na*, grand-mère ; *o bumme*, les fils ; *djournne ui*, frère aîné ; *bedanne*, frères jumeaux ; *yacome*, frère plus jeune ; *co bumme*, filles ; *djourn co*, sœur aînée ; *co bedanne*, sœur jumelle ; *co yacome*, sœur plus jeune ; *gaza da*, oncle plus âgé que le père ; *béda*, oncle plus jeune que le père ; *gaza na* ou *bena*, tante ; *boca gniam*, belle-sœur par alliance ; *yami*, cousin-germain ; *ya ui*, cousin issu de germain.

Toutes les femmes du chef de famille sont considérées par les enfants jusqu'à un certain âge comme étant également leurs mères.

L'héritage se transmet comme la suprématie familiale, c'est-à-dire que le fils aîné hérite s'il est en âge de faire valoir ses droits. Tout lui revient, même les femmes de son père, à l'exception de sa propre mère, qu'il doit donner à son oncle ou, à défaut, au plus grand ami du défunt.

Lorsque les frères du fils aîné ont atteint l'âge d'homme, ils s'éloignent aussi avec leur mère.

Non-seulement les femmes et les enfants, mais la case, le jardin qui l'environne, les animaux domestiques, sont possédés privativement. Il en est de même des cultures de plantes oléagineuses (sésame, arachides, siso), du maïs et du mil. Les grandes cultures de manioc, faites en commun, appartiennent généralement au village tout entier, et chacun va en récolter les produits suivant ses besoins. Toutefois dans les centres tels que Kundé, Baboua, Abba, où subsiste l'influence des Foulbés, des Haoussas et des Boums, la propriété de ces dernières cultures mêmes tend à devenir individuelle. Bon nombre des indigènes de ces centres ont refusé le travail en commun; ils possèdent leurs champs et les transmettent comme il a déjà été dit.

Dans les deux premières parties de cet ouvrage nous avons exposé combien était divisé le commandement des 40.000 indigènes du Cercle de Kundé. Aux chefs héréditaires des tribus, il y a lieu d'ajouter quantité de sous-chefs ou plutôt de ministres dont les titres et la hiérarchie, empruntés aux Foulbés, sont bien pompeux eu égard à leurs fonctions non héréditaires et de faible utilité. Un grand chef ou *zaro* possède : un *kaïgama*, sorte de ministre de l'intérieur président du Conseil, qui remplace le chef ou l'*irema* (héritier présomptif) lorsqu'ils sont absents; un

serki aki, chef de guerre, et un *ouanne ina*, médecin-sorcier. De dignité réellement baya nous ne connaissons que celle de *ouanne* (chef), actuellement octroyée aux chefs des petits villages ou groupements familiaux, qui secondent aussi le zaro et font partie des conseils.

L'autorité des chefs, omnipotente en principe, est loin de l'être en réalité, malgré leurs nombreux agents, et elle varie selon l'influence personnelle que chacun a su acquérir par la force ou par sa générosité. Dès qu'un Baya devient *gaza ui*, c'est-à-dire qu'il a atteint l'âge mûr, il peut prendre part aux délibérations des conseils.

Celui qui, dans sa tribu, a acquis de l'influence et a su réunir de nombreux partisans, est écouté, parce qu'il est craint. En un mot, ce gouvernement est une monarchie constitutionnelle devenue anarchique : souvent le chef voit son autorité méconnue, malgré l'envoi qu'il fait de son bâton de commandement.

L'esclavage n'existait certainement pas autrefois dans le Cercle de Kundé. Depuis l'invasion foubée, il s'est implanté quelque peu : Bingué-Tiko, chef baya, se reconnaissait l'esclave du Zaro Ya, parce qu'il était le fils d'une femme capturée par le père de ce Zaro. A Kundé et à Bertoua de nombreux Bayas, pour vivre heureux, sont les esclaves volontaires des deux grands chefs, qui les emploient aux plantations ; ils se font néanmoins craindre et respecter de leurs sujets. L'esclavage pour dette est connu mais n'est pas pratiqué.

Somme toute, il y a peu d'esclaves dans le pays. Cela tient au caractère naturellement indépendant de l'indigène et aussi à notre arrivée, qui n'a pas laissé aux Foubés le temps de transformer les habitudes des Bayas. Est-ce un bien ? Au risque de froisser de nobles idées que nous-mêmes avons professées et mises en pratique, nous répon-

drons : non ; car nous estimons que l'esclavage — étant données tout à la fois la façon dont nous l'avons vu appliquer ou subir et la mentalité de l'indigène, — est un pas en avant vers la civilisation, nous n'osons dire vers le bonheur....

La connaissance de l'impôt date pour les Bayas de la même intrusion ; mais il n'avait jamais été qu'un cadeau fait au chef par son vassal ou sujet, et celui à qui l'on donnait rendait souvent bien plus qu'il n'avait reçu.

La justice est rendue par le zaro assisté de ses conseillers ; mais là encore, hélas ! quoique les coutumes aient force de loi, la force est toujours la loi la plus sûre.

Combien de fois n'avons-nous pas dit à des chefs venant nous consulter sur la punition à infliger à un coupable de crime ou de délit : « Mets-le en prison ». Certains, très francs, nous disaient : « Il doit être puni, presque tout le village pense comme moi ; mais d'autres qui ont profité de sa faute s'y opposent même par la force. Viens le prendre et punis-le toi-même ». Afin de maintenir l'autorité du chef, nous l'obligeons à assister avec nous à l'arrestation. C'est en tremblant qu'il y consentait et il était à peine en présence du coupable qu'il nous demandait, par faiblesse ou duperie, son pardon. D'autres disaient oui, et laissaient la faute impunie.

De sorte que les malheureuses victimes s'en remettaient à elles-mêmes du soin de se venger, ou, trop faibles, demandaient à Djounda la punition du coupable. Les coutumes bayas, au temps de l'autorité omnipotente des premiers chefs Doka, Bogounta, estimaient que, s'il y avait eu vol d'une femme ou d'un gros troupeau de chèvres, la peine de mort n'était pas un supplice trop sévère pour la faute commise ; pour un vol léger, une bonne correction était suffisante ; en cas de récidive, il devait y avoir emprisonnement et remboursement ; pour des malfaiteurs incorrigibles, perte

de la main indélicate, etc... Doko, dit Baboua, maintient encore à peu près ces coutumes pour tous, ministres, hommes libres et esclaves. Cependant l'emprisonnement avec très maigre pitance a généralement remplacé la peine de mort, et tout à fait les mutilations.

CHAPITRE V.

Vie intellectuelle. — Industrie. — Facultés intellectuelles.

Les Bayas sont à la fois chasseurs, pêcheurs et agriculteurs, selon la saison.

Chasse.— Pendant la période de sécheresse la chasse les occupe spécialement et leur fournit leurs principaux aliments; tous les animaux sauvages dont le Cercle est abondamment pourvu sont l'objet d'une poursuite incessante. Chassant généralement en réunion et en battue, et admirablement secondés par leurs chiens, ils font ample moisson de toutes sortes de gibier, grâce aussi à des pièges ingénieux autant que variés: filets, longues barrières à cul de sac avec toits en bascule chargés de lourdes pierres, lacs simples ou suspendus à une tige de bois formant ressort, etc.

Le bœuf sauvage est chassé à la sagaie pendant la saison des pluies. Les indigènes s'approchent très près du troupeau à la faveur des hautes herbes et lancent leur arme. Les animaux s'enfuient généralement. Si quelques-uns foncent sur les chasseurs, l'agilité de ceux-ci les sauvent presque toujours, et les non poursuivis, venant en aide à leurs compagnons, détournent les bêtes en se portant en avant d'elles et en les frappant sur le flanc au passage.

Nous avons vu ainsi deux bœufs attaqués et attaquants lardés chacun de plus de trente coups de sagaies.

Pour la chasse aux antilopes, les Bayas brûlent l'herbe autour d'un ravin boisé afin de faire entrer sous bois ces animaux ; puis ils lâchent leurs chiens pour faire sortir les antilopes de leur retraite et les forcer à venir sur le terrain incendié, où elles tombent sous les coups des chasseurs.

Le singe, l'animal malin, méfiant et agile par excellence, a trouvé dans le Baya, sinon plus agile, au moins plus malin que lui encore. Quand une bande de singes est relevée par les chasseurs, l'un d'eux, se dissimulant, reste en sentinelle jusqu'au coucher du soleil afin de voir où vont se gîter les animaux pour passer la nuit ; les autres chasseurs s'en vont très ostensiblement. Dès que le factionnaire a vu les singes se coucher, il vient prévenir ses camarades. Au milieu de la nuit, tous se rendent au pied de l'arbre où dorment les singes sans défiance ; ils coupent les arbres environnants dans un rayon de 7 à 8 mètres, n'en laissant qu'un ou deux très près du gîte ; ils attachent des lianes aux branches qui forment passerelles au dessus du vide ; puis un peu avant le jour, vers 4 heures 1/2 du matin, ils font beaucoup de bruit et jettent des pierres dans les feuillages. Les singes, encore engourdis par le froid et par le sommeil, essaient de se sauver par les seuls chemins qui leur sont ouverts ; mais des Bayas tirent brutalement les lianes : les branches plient et les malheureuses bêtes, croyant d'un saut atteindre la branche libératrice, tombent sur le sol, où elles sont assommées ou transpercées.

L'arbalète, dont nous avons donné la description dans un chapitre précédent, est presque exclusivement réservée à la chasse au singe ; le projectile est une toute petite flèche en bois, empoisonnée et empennée.

Quand par hasard un éléphant quitte les superbes forêts du Sud, où il vit si bien caché, pour apparaître dans le Cercle, sa présence est bientôt signalée. Les Bayas des environs s'assemblent ; ils forment un vaste cercle, qui va en se rétrécissant vers l'animal, qu'ils attaquent de tous côtés dès qu'il est à portée. Ceux qui possèdent des fusils à pierre ou à piston y placent comme projectiles des fers de sagaies ou de flèches.

Les armes employées contre les gros animaux sont toujours empoisonnées.

Pendant la saison sèche, les territoires de chasse se peuplent au détriment des villages.

Pêche. — A l'époque des pluies, au moment où les grandes voies fluviales débordent et deviennent torrentueuses, les poissons remontent les plus faibles ruisseaux pour aller chercher des eaux plus calmes et plus abondantes en nourriture. C'est la saison de la pêche. Les Bayas, au moyen de nasses barrent les ruisseaux à leur confluent ; ils pêchent aussi à la sagaie, au filet, et à la ligne de fond depuis que les hameçons leur sont venus d'Europe. La pêche au filet se fait surtout dans la Nana. Une pêche au flambeau est assez curieuse et elle dénote une sûreté de main extraordinaire chez l'indigène : une torche d'une main, un lourd et long couteau de l'autre, les Bayas se promènent dans un blanc d'eau de 0^m50 à 0^m60 de profondeur et sabrent avec une adresse merveilleuse tous les poissons, gros et petits, attirés par la lumière. Cette façon de pêcher nous a procuré de superbes fritures.

L'empoisonnement des rivières se pratique à la descente des eaux ou pendant la saison sèche.

Tous les poissons à la pêche, comme tous les animaux à la chasse, sont de bonne prise ; plus ils sont gros et char-

nus, meilleurs ils sont. Hommes, femmes et enfants s'adonnent à cette occupation ; mais les populations qui habitent le bord des rivières n'en tirent en général qu'une faible partie de leur subsistance.

La plupart des poissons arrivent fumés du Caméroun. Leur lieu exact d'origine, au dire des Haoussas, serait une rivière au bord de laquelle se trouverait le village Yanga.

La Nana, d'après les indigènes, est très poissonneuse. Il y aurait lieu d'étudier si pour le poisson les Bayas ne pourraient cesser d'être tributaires de la colonie allemande.

Agriculture. — Dès les premières pluies jusqu'aux deux tiers de la saison, c'est-à-dire du début d'avril à la fin de juillet, les Bayas s'occupent de travaux agricoles.

La terre détrempée, facile à travailler, est débroussée. L'herbe est arrachée, laissée sur le sol et brûlée aussitôt sèche ; la cendre qui en provient constitue toute la fumure. Au sol ainsi amélioré le Baya confie ses semences de maïs, de mil, de patates et d'arachides.

La culture de la patate en sillon tend à se répandre à Kundé, car les indigènes ont remarqué que ce procédé, pratiqué par le poste militaire, donnait de très beaux résultats.

Quand les cultures précédentes, faites en commun par chaque village, sont terminées, les Bayas sarclent les plantations de manioc ou travaillent à les agrandir ou bien encore enlèvent et remplacent les vieux plants. Vers juillet, ils débroussent un nouvel espace de terrain et, après avoir employé le même procédé rudimentaire de fumure, ils l'ensemencent en sésame. Ce champ est possédé privativement ; le possesseur seul y travaille. Il en est de même pour le maïs, le mil et les patates. Les indigènes ne connaissent pas les cultures alternantes, et les engrais peu

riches dont ils font usage les obligent à changer fréquemment leur terrain d'exploitation. La pluie bienfaisante, la rapidité de croissance des végétaux qu'ils cultivent ne les ont pas contraints à chercher des procédés d'irrigation. La bouture de manioc, plantée même au milieu de la saison des pluies, est à la fin suffisamment vigoureuse pour se contenter des rosées nocturnes de la saison sèche.

Les travaux agricoles sont faits généralement par les hommes ; les femmes accompagnent aux champs leur mari ou leur père, mais y travaillent peu, sauf au moment de la récolte, qui est presque toujours faite par elles.

Aucun animal domestique n'est employé par les indigènes, et en voici la raison : si un chef achète un cheval aux Haoussas, c'est uniquement pour en faire sa monture ; quant au bœuf, il n'est considéré que comme un animal de boucherie.

Les seuls instruments aratoires existants sont la pioche et la bêche, toutes deux très petites.

Céramique. — L'art du céramiste est des plus primitifs, comme d'ailleurs tous les arts bayas.

Les femmes, plus patientes que les hommes, fabriquent la poterie, qui consiste généralement en ustensiles de ménage : grandes jarres pour conserver les farines ou les graines ; petites, pour mettre l'eau, enfin marmites servant à la cuisson des aliments. Elles ne connaissent pas le tour du potier et façonnent leur poterie à la main. L'argile employée est jaune ou verdâtre et contient du mica ; ce mélange naturel est recherché. Le fond d'un vase sert de moule de début ; sur ce fond la femme indigène commence l'objet, puis en monte les parois en spirales, de sorte que le vase encore brut semble fait d'une longue

et étroite bande de glaise enroulée. Lorsque la poterie est un peu durcie, quoique toujours humide, elle est alors décorée : des losanges, des demi-cercles, du niellage en ornent l'extérieur ; l'intérieur est poli avec des cailloux ronds trouvés dans le lit du ruisseau voisin.

Les objets qui ne doivent pas aller au feu sont séchés au soleil, les autres sont cuits à l'air libre. L'artiste leur donne ensuite une belle teinte de plombagine en frottant très fort, avec de l'hématite pulvérisée, les parties dessinées, et il les polit avec un bloc. Tous les vases sont à fond convexe, ce qui les rend incommodes, mais leurs formes sont bien dessinées et agréables à l'œil, surtout les grands récipients à farine et à grains.

Métallurgie. — L'hématite, dont il existe une assez grande quantité dans le sous-sol du Cercle et dans le fond des ravins, est aussi employée, concuremment avec un autre minerai de fer et de cuivre, à la confection des armes, des bijoux, des instruments aratoires, etc.

Pour extraire ces minerais, les indigènes creusent, d'abord, des trous verticaux ; puis arrivés à la couche cherchée, qui généralement est peu éloignée de la surface du sol, ils rayonnent au-dessus par le moyen de galeries et l'attaquent au marteau dans ses fissures. Beaucoup se contentent de ramasser sur le sol les cailloux contenant le minerai cherché.

Du côté de Gaza l'on rencontre d'assez nombreuses mines exploitées par les indigènes. Le minerai extrait ou ramassé est concassé et jeté dans les hauts fourneaux, composés d'un tronc de cône d'argile de 2 mètres de hauteur où deux ouvertures seulement ont été ménagées, l'une en haut formant cheminée, l'autre en bas établissant le tirage.

Le fourneau est chargé au fur et à mesure de sa construction. Les lits de bûches servant au chauffage sont composés d'un bois jaune très dur, ressemblant beaucoup comme couleur au santal, mais noueux et à grains plus gros.

Le fer fondu tombe sur le sol du haut fourneau où le

INSTRUMENTS ARATOIRES, INSTRUMENTS POUR LA FORGE.

Trois types de poterie, les deux petites seules vont sur le feu.

Photog. M. Despaty.

forgeron le retrouve mélangé aux cendres et au charbon. Il est ainsi porté au rouge sur un feu de forge, battu pour en enlever les impuretés et transformé en objets utiles.

Les hauts fourneaux pour le cuivre sont, paraît-il, plus

petits et munis de rigoles en argile où le cuivre fondu vient se refroidir et se former en lingot. Cette façon de traiter le cuivre vient certainement des Haoussas, car maints renseignements nous permettent d'affirmer que ce sont eux qui ont fait connaître ce minerai aux Bayas.

Le soufflet de forge modelé dans l'argile se compose de deux cavités couvertes de morceaux de peau de chèvre, auxquels sont fixés deux bâtonnets servant de poignées. Les deux cavités communiquent avec un long conduit aboutissant au niveau du foyer. L'homme chargé du soufflet saisit les bâtonnets, un de chaque main, et les élevant et abaissant alternativement il soulève et abaisse les peaux de chèvre et obtient ainsi un souffle puissant.

A Lamine, d'où nous avons rapporté presque tous les outils de forgeron que nous avons remis au Musée du Trocadéro, le soufflet comportait trois cavités et seulement deux conduits sur le foyer.

Les marteaux ordinaires sont des morceaux de fer en forme de massue. Nous avons trouvé et rapporté une masse assez curieuse : c'est un bloc de granit pesant environ 4 kilogrammes, coiffé sur une de ses moitiés d'une peau d'antilope dans laquelle il semble serti ; de fines lianes de bambou s'enroulant sur la peau forment deux solides poignées.

Les enclumes sont en granit. Les pinces ou presselles sont en bois, de même que les tisonniers ; toutefois il y en a en fer, mais elles sont rares.

Feu. — Le feu est soigneusement entretenu dans chaque case habitée ; il est rare d'en trouver une où le foyer ne soit pas allumé. Quand le Baya se met en route, un tison enflammé à la main, ce n'est pas seulement parce qu'il lui est ordinairement difficile de se procurer du feu, mais

surtout par la crainte qu'il a que son amadou, sorte de ouate végétale, soit humide et ne s'enflamme pas aux étincelles produites par son silex choquant le fer. Il lui serait peu agréable de recourir au moyen, plus primitif encore, d'obtenir du feu par la rotation d'une baguette perpendiculaire à une autre : ce serait trop long et surtout trop fatigant.

Navigation.— L'art nautique, comme nous l'avons dit précédemment, est peu développé dans le Cercle. Cela tient à la rapidité des courants, aux seuils rocheux barrant les rivières et surtout enfin, croyons-nous, à l'origine des indigènes habitant autrefois seulement les sources des grandes artères dont ils ont maintenant descendu le cours. Les embarcations sont taillées et creusées très habilement à la hache dans de grands troncs d'arbres. Ces pirogues sont employées comme bacs sur la Nana et la Kadéi et servent aux Bayas pour parcourir les biefs en pêchant.

Habitations.— Les habitations sont de deux sortes : temporaires ou permanentes.

Dans les déplacements assez fréquents auxquels ils se livrent et qui sont occasionnés par le trop grand nombre des défunts à l'ancien village, par la crainte d'un voisin trop remuant ou par toute autre cause, les Bayas se construisent d'abord des habitations en paille, de forme hémisphérique, dont la carcasse est formée de branches vertes et flexibles courbées en arc s'enfonçant verticalement dans un petit mur d'argile de 0^m30. Cette carcasse est recouverte d'herbes maintenues en place au moyen de lianes longues et flexibles.

Lorsqu'ils sont satisfaits du lieu de leur installation provisoire, ils s'y établissent plus confortablement et construi-

sent alors des cases en terre. Le type le plus commun est la case ronde, composée d'un mur d'argile de 1^m60 coiffé d'un toit conique en paille. Les chefs et les moins paresseux de leurs sujets y ajoutent une entrée rectangulaire où ils reçoivent leurs courtisans ou leurs amis. (Voir fig. p. 96). A Baboua et à Kundé on rencontre quelques maisons carrées à angles arrondis. L'entrée des tatas des grands chefs est munie d'un corps de garde, case ronde ou carrée où veillent la nuit des hommes armés.

L'intérieur de l'habitation est habituellement divisé en deux par un mur. L'une des pièces sert de chambre à coucher et contient le *yarra*, lit mobile, en osier ou en bambou, élevé de 0^m30 au-dessus du sol. L'autre est la cuisine, qui sert de salon dans les cases non munies d'entrée. Dans ce dernier compartiment, le long du mur et généralement en face de la porte petite et ovale, se trouvent trois ou quatre piliers en glaise sèche, de 0^m50 de hauteur, qui servent de supports aux poteries contenant de l'eau, des graines ou de la farine. L'ameublement du logis baya comprend en outre : le foyer, formé de trois blocs d'argile de termitières, le garde-manger ou appareil à fumage des viandes, le pilon à farine et le *m'betou* ou mortier, quelques paniers, des vans, un ou deux petits tabourets taillés dans un tronc d'arbre, des nattes, et rien autre.

Les cases des taus et des labis, construites dans un coin écarté du village, sont en paille et affectent la forme d'une voûte allongée dessinant en projection sur le sol une sorte de fer à cheval.

A Soukas, le gîte d'étape construit par les hommes du village est carré ; l'intérieur est orné de quatre grosses pyramides d'argile peintes en noir brillant.

Quelques habitations, généralement carrées, possèdent deux sorties : l'une principale, quoique petite ; l'autre dis-

simulée derrière un mur et qui permet d'éviter un visiteur déplaisant.

La case du chef Lamine, aujourd'hui détruite par l'incendie, avait ses murs ornés de dessins indigènes. (Voir

HABITATION.

Un cercle familial : au milieu, coiffé d'un casque, est un homme de la factorerie.
Photog. Valentin

fig. p. 122). Les Bayas acceptent avec plaisir les gravures que leur donnent les Européens; ils en tapissent l'intérieur de leurs cases. A Kundé et à Baboua, on y voit côte à côte des publications illustrées françaises, allemandes ou anglaises, religieuses ou mondaines; Félix Faure ou

M. Loubet regardent avec satisfaction le belliqueux empereur d'Allemagne ou Sa Sainteté Léon XIII au fin sourire. Les indigènes affectionnent le portrait, parce qu'ils le

HABITATION. — Maison avec entrée rectangulaire.
Photog. Valentin.

comprennent mieux que les représentations de scènes ou d'objets qu'ils ignorent.

L'intérieur des cases est très propre. Des trous pour recevoir les ordures sont ménagés auprès des habitations. Les maisons habitées par les membres d'une même famille, ou par un homme marié et ses femmes, sont espacées

autour d'une placette circulaire. Un tata en paille ou formé d'arbrisseaux entoure le tout et protège le groupe familial des regards indiscrets.

Généralement une ancienne termitière, bien débroussée et dominant les alentours, sert de lieu de rendez-vous aux

HABITATION. — Case des taus.

Photog. Valentin.

notables qui y viennent causer ou rêvasser à la tombée de la nuit. C'est là aussi que vient se placer le crieur pour annoncer aux habitants du village les ordres du chef ou les nouvelles intéressantes. Les mains près de la bouche, en porte-voix, le crieur clame aux indigènes attentifs, qui ont interrompu un moment leurs occupations ou leur rêve-

rie, des mots bien bayas, qu'une oreille européenne, même très exercée, peut difficilement saisir.

Commerce. — Bien avant notre arrivée, les Foulbés et les Haoussas avaient établi des marchés à Kundé : l'un se tenait dans l'intérieur même de la ville, et l'approvisionnait ; un autre avait lieu un peu en avant de la frontière franco-allemande actuelle, sur la route de Bétari : il fournissait les plantations. Nous n'avons donc fait que remettre en vigueur, en l'étendant, cet intelligent procédé économique de mise en valeur du pays.

Les échanges commerciaux se faisaient en nature, en cauris et en esclaves. Voici un aperçu de quelques prix. Autrefois 2 bœufs valaient un esclave ordinaire ; 4 bœufs, une belle vierge ou un fort travailleur ; pour 200 à 500 kolas, ou 20.000 à 40.000 cauris, selon la saison, le Foulbé donnait un bœuf. Depuis l'occupation européenne, en outre des prix ci-dessus auxquels on continue d'acheter le bétail — il n'est plus question d'esclaves, bien entendu, — le prix d'un bœuf de moyennetaille, est, à N'Gaoundéré, de 2.000 perles bouquets ou 500 perles dorées, ou encore de 8 à 15 thalers. Les Haoussas commerçants doublent ces prix sur les marchés français et réalisent ainsi un joli bénéfice.

Le commerce est fait par l'homme ou par la femme. Une loyauté scrupuleuse ne préside pas toujours aux achats, car nous avons reçu de nombreuses plaintes de marchands dont les produits livrés étaient restés impayés.

Souvent l'indigène, après avoir vendu une chèvre de son troupeau, bien spécifiée, et en avoir touché le prix, cherchera au moment de la livraison à glisser furtivement en sa place un animal de moindre valeur, cela avec une candeur malicieuse qu'on ne soupçonnerait guère.

Travail industriel. — Les produits de l'industrie indigène servent en partie aux échanges commerciaux : les nattes sont prisées sur les marchés foubés. Depuis peu les Bayas exploitent les lianes à caoutchouc, et échangent avec les Haoussas le produit coagulé par le fumage contre de la viande. Les Haoussas livrent le caoutchouc aux factoreries à raison de 1 fr. le kilo. La monnaie ayant cours et dont on cherche à propager l'emploi est le thaler de Marie-Thérèse ; sa valeur fictive est 3 francs, sa valeur réelle 1 fr. 60. Les Européens le prennent pour sa valeur fictive.

Les produits agricoles, vendus comme vivres aux passagers, sont aussi soldés par les blancs et les Haoussas avec des perles ou des étoffes.

Mémoire et intelligence. — La mémoire et l'intelligence de l'indigène nous ont semblé normales et même très développées chez les tout petits. Des fils de chefs, trois bambins à qui nous donnions des leçons journalières de dix minutes environ depuis quatre mois, parlaient presque couramment le français, comptaient jusqu'à cent et lisaient l'alphabet dans un ordre quelconque. Les chefs Djibo et Abba, hommes de 30 à 40 ans, comprennent beaucoup des phrases françaises habituellement employées dans la conversation entre blancs et indigènes, et ils ont acquis ce savoir dans d'assez rares fréquentations avec les Européens. Les fils de Nadjiboro et de Baboua, âgés de 18 à 22 ans, ont appris à parler et à comprendre le français en l'espace d'un an. Un ordre ou un fait relativement ancien ne sont oubliés d'un Baya que si celui-ci a quelque intérêt à manquer de mémoire.

Imagination. — Il y a bien des chances pour que le Baya qui fait un récit l'enjolive à sa façon ; il ne manque-

ra pas de s'attribuer le beau rôle et inventera force détails afin de convaincre ou d'amuser son auditoire.

Le titre de *ouanne darau*, signifiant chef du mensonge, pourrait être revendiqué par tous les Bayas. Eux-mêmes avouent en riant ce défaut ; mais, lorsqu'on les connaît, il est assez facile de les confondre. Ils sont capables de fournir une attention longtemps soutenue pendant une conversation ou un interrogatoire. Nous avons vu, dans une affaire de justice, des Bayas, interrogés depuis une demi-heure par le procureur de la République, ne montrer aucun indice de lassitude ni même d'inattention.

La durée moyenne du sommeil est de 9 heures. Nous avons souvent remarqué chez nos porteurs endormis les signes habituels du rêve, mouvements et paroles sans suite.

Observation. — L'observation de l'indigène se porte tout particulièrement sur les choses relatives aux besoins de la vie : indices pour reconnaître sa route, traces du gibier, etc.

Les objets apportés par les Européens excitent vivement sa curiosité. C'était une joie dans un village quand nous faisons regarder les habitants dans notre jumelle. La boussole et la montre, chacune dans son langage que nous leur expliquions, les plongeaient dans l'admiration. Mais leur enthousiasme se nuancait d'un respect particulier en présence de notre revolver dont les six balles disparaissaient en un clin d'œil dans un tronc d'arbre d'un mètre de diamètre situé à dix pas.

A examiner leur physionomie nous prenions autant de plaisir qu'eux-mêmes en éprouvaient lorsque nous leur expliquions les merveilleuses découvertes de la science moderne : la télégraphie, le téléphone, les chemins de fer, les navires, la navigation aérienne ou sous-marine, etc.

Nous leur donnions une idée, à leur portée, de la puissance militaire française en leur disant que si l'on plaçait tous les fantassins français à côté l'un de l'autre, ils formeraient de la sorte une ligne allant de Carnot à Garroua. Les possessions françaises étaient immensément grandes : le Cercle de Kundé était à elles comme cette pierre était à cette montagne. Notre système gouvernemental était mis à leur portée : M. Loubet devenait *Zaro* de la France ; ses ministres, des *kaïgama* ; les généraux, des *serki aki*, etc.

Ils s'intéressaient à nos récits, et leurs questions témoignaient de leur parfaite attention. Nous les croyons très perfectibles : témoin l'adoption assez rapide de nombreuses mœurs et coutumes foulbées, la connaissance très répandue de la langue fougla et l'habitude de se vêtir.

A Kundé, ils nous ont emprunté la culture en sillon des patates et peut-être maintenant du manioc, le charpentage et la confection du toit de la case avant l'édification des murs, etc.

Pathologie cérébrale. — Dans toute la partie du Cercle que nous avons explorée, nous n'avons rencontré qu'un fou ou plutôt un crétin : c'était à Abba. A l'âge de 12 ans, sa croissance jusqu'alors normale s'était brusquement arrêtée. C'est un nain à tête volumineuse. Il a perdu depuis une dizaine d'années son grand ami Gado, et sa folie consiste à danser, en chantant d'une voix grêle et chevrotante, pour son ami mort. Il sert de bouffon aux indigènes, mais il est bien traité.

Nous avons entendu dire qu'à Kundé, peu de temps avant la création du poste, un fou dangereux avait été supprimé après un exploit néfaste.

Supputation du temps. — L'année baya se compte à

partir du moment où les herbes sont suffisamment sèches pour être brûlées, jusqu'à l'époque semblable suivante. Les mois sont exprimés par lunes. Pour désigner plusieurs jours on énonce le nombre et l'on ajoute le mot *dzoué* ; pour désigner les nuits on place le mot *zé* avant le nombre. Pendant le jour ou la nuit, la portion de temps est mesurée par la position du soleil ou de la lune. La durée des saisons est exprimée par le nombre de lunes.

Notions géographiques. — Les notions géographiques des indigènes sont très bornées. *M'Poutou* désigne le pays habité par les blancs ; ceux-ci viennent en pays baya sur de grands bateaux ou *massouah*. Ces deux mots sont d'origine bengala, langage des rives du Congo. Ils ont été importés par des indigènes, dont quelques-uns étaient allés purger une condamnation à Brazzaville ; d'autres, afin d'augmenter leur prestige, avaient été descendus jusque-là, à titre gracieux, par les soins des directeurs des Compagnies concessionnaires ; d'autres enfin avaient servi comme boys auprès d'agents ou de fonctionnaires français. Les Bayas connaissent un peu les peuples voisins. Yanguères, Kakas, Pendés, Foulbés, Boums et Lakas, mais ils connaissent peu leur propre pays. Les relations de bon voisinage reposent sur le principe que nous énonçait ainsi notre interprète : « bon pour la viande seulement » ; autrement dit, c'est leur estomac qui apprécie les qualités de leurs voisins. Ceci n'est pourtant pas tout à fait exact. Les Bayas de Bingué-Tiko commercent avec les Kakas de Bertoua ; les gens de Kundé et de Djankombol vont souvent chercher du bétail à N'Gaoundéré chez les Foulbés, avec un sauf-conduit, il est vrai, et ils ne sont pas retenus en esclavage.

QUATRIÈME PARTIE. — CONCLUSIONS.

Portage. — Groupement des indigènes. — Autorité des chefs. — Marchés. — Suppression de l'impôt. — Création du poste de M'Béré. — Politique foubée et haoussas. — Le Haoussas intermédiaire entre l'Européen commerçant et l'indigène. — Argent. — Rôle de l'administrateur au sujet des plantations caoutchouquières européennes et indigènes. — Entente entre les agents des Compagnies et l'Administration.

Nos conclusions reposent sur l'étude du pays et de ses ressources ; sur la connaissance du passé, du caractère et des mœurs des habitants ; sur les améliorations et les mesures heureuses qui ont été apportées dans cette contrée ; en un mot sur tout ce que nous avons longuement exposé dans les parties précédentes de cet ouvrage.

A défaut d'autre mérite, elles ont, du moins, celui d'être le fruit d'un travail consciencieux accompli sur le terrain même ; beaucoup d'entre elles ont subi l'épreuve de l'expérience et ont donné des résultats incontestablement heureux.

Portage. — La suppression du portage des marchandises à dos d'homme s'impose de la façon la plus absolue et dans le plus bref délai. C'est d'ailleurs chose facile : il suffit de créer une piste dont le tracé, soigneusement choisi, reliera Carnot, Nadjiboro, Abba, Tchakani, Baboua et Kundé, et sur laquelle pourront circuler des bœufs et des ânes porteurs. Nous avons étudié un itinéraire répondant à ces conditions ; une partie de la route (60 kilomètres) fut faite avec ponts et ponceaux ; notre projet, ainsi qu'une demande d'achat d'animaux porteurs ou l'autorisation d'uti-

liser une partie du troupeau de l'Administration, fut soumis à qui de droit : peut-être notre successeur a-t-il reçu une réponse favorable...

Les voies fluviales ne doivent pas être non plus négligées. Il ne faudrait pas conclure du peu d'aptitudes nautiques des indigènes à l'impossibilité de les développer et de les utiliser ; nous avons dit à quoi tenait le peu de goût des Bayas pour la navigation. Même au prix, tous les 15 ou 20 kilomètres, de transbordements qui obligeraient à gager une équipe permanente de travailleurs nautonniers et qui demanderaient une pirogue par bief, il serait encore préférable d'employer ce moyen de transport plutôt que de maintenir le portage par hommes.

Sans parler de la question d'humanité, l'intérêt de tous les fonctionnaires et concessionnaires est d'agir ainsi.

En effet, étant donné qu'il y a par mois une moyenne de 75 porteurs transportant 1.875 kg. (25 kg. par homme) à l'aller et au retour entre Carnot et les points du Cercle occupés par les blancs ; que ces porteurs touchent en moyenne 8 fr. (2 pièces d'étoffe), la dépense annuelle est de $8 \times 75 \times 12 = 7.200$ fr., ou, avec les menus cadeaux, 7.500 fr. ; et nous restons au-dessous de la vérité.

Pour transporter le même poids, il faudrait 31 bœufs ; mais, afin de parer aux accidents de la route, et pour permettre à une partie du troupeau de se reposer, mettons 40 bœufs. Or le prix du transit par animaux porteurs reviendrait annuellement au prix d'achat du bétail aux Haoussas, soit $40 \times 60 = 2.400$ fr., si nous admettons que les bêtes meurent toutes à la peine au bout d'un an. Au contraire, le transit reviendra à fort peu de chose, presque rien, si l'agent, dès qu'il verra une bête par trop fatiguée ou trop faible pour être employée à ce travail, a soin de la mettre quelque temps au repos, de l'abattre ensuite et

d'en échanger la chair contre du caoutchouc. Avec un agent de factorerie intelligent et soucieux des intérêts de sa Compagnie, il n'y aura donc que les accidents de route à passer en dépenses au compte *Portages*, et encore si l'on fait abstraction du goût de l'indigène pour la viande, quelle qu'en soit la qualité.

Passons au portage par eau.

Si les deux Compagnies s'entendent pour l'achat du matériel et la solde des travailleurs sur la Membéré, il faudra :

Nana.....	10	pirogues,	10	payeurs.
Membéré...	10	—	10	—
Gom	5	—	10	—

Les indigènes seront très contents de tailler des pirogues, au prix de 100 francs l'une, capables de porter de 800 à 1.000 kilogs ; nous en avons fait l'expérience sur la rivière Lom. La solde des payeurs transbordeurs, dont 1 chef d'équipe, est de 0 fr. 50 par homme et par jour.

Le prix du transport par eau sera, la première année, de 7.900 fr. ; les années suivantes, de 5.400 fr. En ajoutant au paiement du personnel l'entretien du matériel, on atteindra au plus 6.000 fr., au lieu de 7.500.

Nous voyons que si le transport par animaux est moins coûteux, plus immédiatement praticable ; s'il laisse moins d'argent entre les mains des indigènes et conséquemment les oblige à se livrer à l'exploitation du caoutchouc, pour gagner de quoi se procurer les objets qu'ils désirent, le transit par eau n'est pas à dédaigner non plus.

Puisque l'intérêt est le grand mobile des actions humaines, nous ajouterons que, débarrassés du portage actuel, sujet de conflits quelquefois sanglants et d'exodes, les indigènes pourront, dans une plus grande et plus équitable mesure, être employés à la construction des routes ; ils en

comprendront alors l'utilité et se livreront d'autant plus aisément à ce travail que déjà maintenant ils le font sans trop de répugnance.

Nous avons rêvé de voitures foulant, au grand ébahissement des Bayas, les steppes herbues de la ligne de faite entre la Membéré et la Kadéi.

L'Administration, chargée de la création et de l'entretien des routes, aurait recours aux Compagnies pour le transport de ses marchandises.

Groupement des indigènes. — Nous avons constaté que partout où les chefs avaient su réunir autour d'eux leurs sujets, au lieu de les laisser s'isoler par groupes sympathiques sur tout le territoire soumis à leur commandement, ils étaient mieux obéis et la volonté de l'administrateur, par leur intermédiaire, était rendue plus efficace.

La formation de grosses agglomérations est une garantie de sécurité : les habitants d'un village voisin regardent à deux fois avant d'attaquer un ennemi de force à leur répondre.

Cette mesure est très efficace également contre l'anthropophagie : amis, ennemis ou indifférents, vivant côte à côte, craignent d'être dénoncés par vengeance au commandant du Cercle. Le chef peut exercer une surveillance plus active sur ses hommes, faire transmettre rapidement ses ordres et s'assurer de leur exécution, châtier les rebelles ou les insoumis et, ce faisant, affermir son autorité.

C'est pour ces raisons que, continuant la judicieuse politique de notre prédécesseur, M. le lieutenant Denizart, nous avons formé les groupements d'Abba, de Bobinga, de Bingué-Tiko, et avons maintenu celui de Djankombol. A notre départ, il y avait encore toutefois de nombreux

petits villages à réunir auprès de la résidence de leurs suzerains.

Les moyens à employer sont multiples et souvent très simples. En six jours, et après avoir simplement enlevé de nuit un petit chef récalcitrant, nous avons fait se rassembler autour d'Abba cent cinquante de ses sujets, dans des cases en paille construites à la hâte. Bobinga dut être occupé militairement pendant trois mois. A Bingué-Tiko, nous profitâmes de la terreur qu'avait répandue dans les environs une répression sévère infligée à un village voisin à la suite de l'attaque d'un détachement et du meurtre d'un tirailleur.

Autorité des chefs indigènes. — En tout temps et toujours il faut soutenir l'autorité des chefs indigènes. La première chose, pour atteindre ce résultat, est de connaître les mœurs du pays et les coutumes ayant force de lois. L'administrateur doit se renseigner sur les coutumes d'autrefois, tombées en désuétude non par suite de l'évolution mentale du Baya mais parce que notre présence et notre mauvaise façon de vouloir tout diriger par nous-mêmes ont paralysé la puissance des chefs. Il lui est très important aussi de savoir si les chefs ont succédé à leurs ascendants ou si ce sont des usurpateurs.

Le chef doit être maître absolu de ses sujets et jouir vis-à-vis d'eux de la plus large initiative. L'administrateur écouterait pour se renseigner ; mais il n'accueillerait les plaintes de l'indigène qu'autant que celui-ci sera présenté par son suzerain.

Autant que possible, le blanc n'interviendra dans une affaire de justice indigène pure que si le chef n'a pu trancher le différend. La formation et la réunion fréquente de tribunaux connaissant des affaires intérieures, et où

le zaro, président, aurait voix prépondérante, serait à notre avis une excellente innovation. La réalisation en serait facile, étant donné l'amour des indigènes pour la pompe et l'apparat.

Le chef, à jaste titre, est responsable vis-à-vis de l'administrateur. Il faudra éviter de le punir pour une faute commise par un ou plusieurs de ses hommes, mais on l'obligera à leur infliger une punition.

Il est préférable de remplacer un grand chef incapable, ou dont la maladie et la faiblesse ont annihilé les qualités, que de lui infliger des amendes ou de la prison pour faiblesse dans le commandement de sa tribu.

Autant que la construction du poste militaire et la surveillance à exercer nous l'ont permis, nous avons toujours mis dans des locaux disciplinaires particuliers les zaros et ouannes prisonniers ; Soukas passa un mois dans une case de nos tirailleurs et fut autorisé à recevoir ses subordonnés.

Le rôle de l'Administration doit se borner à diriger les chefs, à interdire la vente des esclaves aux peuples résidant au delà de la frontière et à empêcher les guerres entre indigènes.

Marchés. — Ce puissant moyen de transaction commerciale est destiné non-seulement à devenir l'un des principaux facteurs de la prospérité économique du pays, mais encore à jouer un rôle civilisateur considérable.

Les marchés contribueront à élever les Bayas dans l'échelle des races, mieux et plus vite que la fréquentation des blancs, et en outre avec de gros avantages pécuniaires pour l'Administration et pour les concessionnaires. Leur établissement, leur réglementation, leur bon fonctionnement doit être l'une des premières occupations de

l'Administration et la base la plus solide de la politique européenne en pays baya.

Les Foulbés l'avaient compris et sous leur domination des marchés prospères existaient, qui, plus encore que leurs victoires, ont imprimé chez les indigènes du Cercle le cachet foulbé, ainsi que la langue, l'habitude de se vêtir et la disparition en partie de l'anthropophagie.

L'exemple est bon à suivre. Aux deux marchés qui fonctionnent régulièrement et aux trois autres, encore à l'état embryonnaire, fondés par notre prédécesseur et par nous-même, il est nécessaire d'en ajouter de nouveaux.

Chaque groupement devrait avoir son marché, où tous les jours Haoussas et Foulbés, attirés par le gain, viendraient échanger leurs marchandises contre les produits bayas.

L'échange de la viande contre du caoutchouc, que nous avons innové à Baboua, a donné des résultats excellents : un et parfois deux bœufs étaient abattus journellement par des Haoussas, et la viande était troquée contre du caoutchouc vendu ensuite à la factorerie.

A ce sujet qu'il nous soit permis de faire connaître combien M. Valentin, chef de district de la Compagnie CCCF, a secondé nos efforts à Kundé. Afin d'attirer les Haoussas bouchers, il a, de son propre mouvement, acheté le caoutchouc 1 fr. le kilo, alors que nous ne l'avions fixé qu'à 0 fr. 50.

Il en a été récompensé par le développement de son établissement où la production mensuelle de caoutchouc a passé de 300 à 3.000 kg. Ajoutons que M. le commissaire général du Congo, dans une circulaire de 1903, a préconisé la création de marchés en des lieux judicieusement choisis.

Suppression de l'impôt. — Bien des raisons militent en faveur de la suppression de l'impôt : la position du Cercle, qui est voisin de cette partie inoccupée du Camérout où les Bayas, mécontents de payer l'impôt et voulant s'y soustraire, n'hésitent pas à se retirer et y trouvent momentanément ou définitivement un refuge inviolable ; l'arrêt causé dans le développement économique du pays par l'obligation où se trouve l'administrateur d'empêcher les Haoussas marchands de se rendre sur les marchés des groupes qui n'ont pas acquitté leurs redevances ; la somme minime que cette perception fait entrer dans les caisses de l'Etat ; les ennuis sans nombre qu'elle cause, tels que emprisonnement des chefs, conflits violents, etc.

Nous ne dirons pas, comme on l'a fait dans certaine région, que l'imposition prélevée sur l'indigène par le gouvernement est illégale lorsqu'elle consiste en produits vendus au concessionnaire ou dont l'exploitation lui a été réservée ; mais nous affirmons que, pour le Cercle de Kundé, loin de favoriser le développement économique du pays, elle l'entrave d'une façon absolue.

Comme il serait plus avantageux pour le budget congolais, après avoir établi des marchés comme nous l'avons dit, de frapper d'un droit déterminé les animaux abattus ou sur pied mis en vente, tels que bœufs, chevaux, ânes, moutons, chèvres ; les produits de l'industrie haoussas : pagnes, boubous, pantalons, pantoufles ; les denrées : le sel venant de Yola, les viandes, les poissons fumés.

Nous avons mis cette mesure en pratique ; mais l'interdiction la plus absolue avait été signifiée aux chefs bayas de prélever redevance sur les marchands passant sur leurs territoires.

Le chef des Haoussas, Boulama, homme intelligent et cupide, que nous avons intéressé dans le prélèvement du

droit d'entrée en lui en abandonnant une faible partie, nous seconda admirablement, et c'est à lui que revient le mérite des heureux résultats que nous allons énoncer.

Pour des raisons qu'il serait oiseux d'exposer, les Haoussas et les Foulbés avaient déserté les marchés de Kundé et de Carnot, et passaient par la route N'Gaoundéré-Bertoua pour échanger leurs bestiaux et autres produits contre des kolas. Le poste de Sénégalais de Carnot en était réduit aux conserves; celui de Kundé s'approvisionnait en viande fraîche auprès des concessionnaires qui possédaient encore quelques têtes de bétail. En mai 1903, des Haoussas, autorisés par l'Administration de Carnot, allèrent à N'Gaoundéré et ramenèrent quinze bœufs, un cheval et des vêtements. C'étaient les premiers marchands que nous voyions arriver depuis notre prise de commandement en janvier. Aussitôt, supprimant les redevances payées aux chefs bayas, nous élaborâmes et appliquâmes les droits d'entrée suivants : 4 fr. 50 par bœuf, 6 fr. par cheval, 3 fr. par âne, 0 fr. 50 par mouton ou chèvre; bou-bous, pagnes, etc., tout fut tarifé au 1/10 du prix de vente.

Ces droits acquittés, nous accordâmes aux Haoussas toute liberté de commercer. Les marchands suivants, venus de N'Gaoundéré, furent dirigés sur Baboua, où un marché avait été construit. Enfin en septembre, avec deux marchés fonctionnant journellement, et trois autres accidentellement, les recettes mensuelles s'élevaient à près de 500 fr.

Un coup d'œil sur la carte d'ensemble du pays nous montre une vingtaine de groupements où il serait possible de débiter une moyenne de 2 bœufs par semaine; donc, sans compter les chevaux qu'achèteront sûrement les chefs bayas, et toutes les autres marchandises mises

en vente, cette façon d'alimenter la caisse du service local procurerait 93.600 fr. de recettes annuelles.

Nous sommes bien fondé à dire que, si la rentrée de l'impôt n'était pas une entrave au commerce; si elle n'était pas le souci constant de l'administrateur et ne nécessitait pas l'emploi de tout son personnel noir et blanc, l'administrateur pourrait se consacrer à perfectionner l'outil de production économique et civilisateur qu'est le marché et il en retirerait de meilleures recettes budgétaires que par l'impôt actuel de 10.000 francs.

Le but de faire travailler l'indigène utilement serait atteint sans violence; nos populations riveraines, au lieu de passer la frontière, attireraient au contraire des tribus voisines; enfin pour le concessionnaire la raison d'être dans ce pays ne serait plus un leurre: par l'intermédiaire des Haoussas il obtiendrait le caoutchouc tant convoité.

Nous allons examiner maintenant la question foubée et haoussas et démontrer que nous ne faisons pas fonds entièrement sur un pays dont l'accès ou la sortie peuvent être du jour au lendemain fermés aux commerçants noirs: le Caméroun.

Création du poste de M'Béré. — Au Nord de Kundé notre influence est nulle. Sur une distance de près de vingt jours de marche, séparant Laï du dernier poste de la Sangha, nous n'avons aucune garnison. La liaison de nos possessions du Tchad avec le Congo est urgente. La frontière Est du Caméroun n'est pas délimitée, et les géographes allemands s'inquiètent peu de la carte annexée au protocole; ils étendent sur leurs cartes au N. de Kundé une longue bande lie de vin qui mord dans notre territoire africain comme la tache de même couleur attriste l'angle N.-E. de notre beau pays.

Il est temps, par l'établissement d'un groupement français et d'une garnison de vingt Sénégalais, de mettre un terme à cette prétention, fût-elle même platonique.

Les avantages que nous en retirerions seraient immenses. En formant en ce point un noyau musulman, nous créerions une route de caravanes entièrement française, important sur la Sangha les bestiaux et les produits des sultanats de Lamé et de Lai ; nous entrerions en relations amicales avec les peuples lakas voisins, et leurs troupeaux de chevaux et de bœufs, n'étant plus razzés par les Foulbés de N'Gaoundéré, seraient exportés en détail vers le Sud et serviraient à la mise en valeur du Cercle.

En échange, les noix de kola, dont tous les noirs et même les foullahs sont si friands, monteraient par Carnot et Kundé vers le Nord en paiement des importations.

C'est avec des kolas venant de Nola, Bania, Cambé que les Haoussas achètent à N'Gaoundéré leurs bestiaux, et ce trafic est tel que les Européens ont songé à réclamer, comme pour le caoutchouc, le monopole de l'achat à l'indigène, afin de revendre les kolas aux Haoussas. Nous les avons dissuadés de ce projet, en leur montrant le résultat immédiat, facilement imaginable, de cet accaparement.

La race laka, géante, prolifique, laborieuse¹ et douce, étant protégée par le poste contre les razzias esclavagistes annuelles des habitants de N'Gaoundéré, serait vite prospère et augmenterait ainsi la valeur de ce coin de notre royaume africain.

La possession effective des sources d'eau salée, nécessaires aux troupeaux foulbés du Caméroun à une certaine époque de l'année, serait aussi une source de revenus pour le budget.

¹ Un Laka vaut dix Bayas au travail : appréciation haoussas.

Mais des commerçants haoussas, pris à Kundé où à Carnot, devront s'établir en même temps que le poste, et la présence d'un Européen s'imposera.

Politique foubée et haoussas. — La rentrée des droits de vente sera facile et pourra se faire à Kundé jusqu'à la création du poste de M'Béré. Nous serons à ce moment en contact avec les peuples du Nord et les quelques musulmans de Laï et de Lamé; il faudra alors recourir au système des Foulbés : nommer dans chaque village des chefs de marchés intéressés, chargés de prélever les redevances.

Actuellement et pour une autre raison il y aurait encore lieu d'établir ces chefs. Tous ceux qui connaissent l'Afrique et les Africains n'ignorent pas l'influence des diverses races les unes sur les autres. Dans la partie occidentale du continent noir la prépondérance s'établit de l'Arabe au nègre en passant par toute la gamme des teintes du blanc au noir. Dans la Nigéria, le général Lugar, se basant sur ce fait, a secondé les Foulbés, très portés à s'imposer aux peuplades nigritiennes, Yorubas et autres, et capables de les diriger, et il a obtenu ainsi une colonie prospère. Pourquoi ne chercherions-nous pas à faire de même en essayant dans les divers centres bayas les Haoussas commerçants et les Foulbés pasteurs; en leur donnant d'abord l'indépendance absolue vis-à-vis des chefs bayas; puis, dès qu'ils seraient en nombre, la suprématie? Leurs chefs seraient bien mieux obéis des indigènes que les zaros actuels, et la mise en valeur du pays par ces commerçants, placés sous notre contrôle, serait chose vite faite.

Notre désir le plus vif était de voir dans le Cercle de Kundé le Foulbé pasteur et le Haoussas commerçant diriger le prolétaire baya; aussi avons-nous poursuivi de

notre mieux ce but économique. Nous sommes absolument persuadé que, seule ou guidée par les Européens, la race baya mettra dix fois plus de temps à progresser, si même elle progresse.

Le Haoussas intermédiaire entre l'Européen commerçant et l'indigène.— Le projet de monopoliser la kola n'est pas la seule atteinte au commerce noir que nous ayons combattue, et cela dans l'intérêt même des concessionnaires ; le plus grand nombre d'entre eux, d'ailleurs, l'ont reconnu. Mais nous voulons mettre en garde leurs successeurs contre cette souriante perspective de se substituer aux commerçants du pays, de traiter directement avec l'indigène, avec l'espoir d'en retirer un plus gros bénéfice. Si adroit négociant soit-il, nous défions un Européen, un Sierra-Léonais ou un Sénégalais de l'être autant que le Haoussas, de connaître aussi bien les marchandises ou objets plaisant aux Bayas.

L'orgueil des agents noirs les empêchera de condescendre aux mille petits trafics habituels à ces Sémites. La façon de vivre, les dépenses qu'ils ont faites, ne permettent aux blancs que de gros gains, et ces gains ne peuvent être représentés que par du caoutchouc ou de l'argent. Le Haoussas échange contre tout. Se rendant de N'Gaoundéré à Carot, il transformera son pécule plusieurs fois en traversant les divers villages. Partant avec des bœufs, il les échangera contre du caoutchouc qu'il vendra ensuite à l'Européen pour de l'argent ou pour des nattes et des perles troquées à Carnot contre des kolas. Avec les thalers il achètera de l'étoffe, confectionnera des vêtements vendus encore pour des kolas. De retour à N'Gaoundéré il revendra ses noix au détail, achètera des bœufs et entreprendra un nouveau voyage et la même série d'échanges.

A chaque transformation, son pécule augmente. Il n'est pas rare qu'un Haoussas se dépouille de ses vêtements pour acheter un ou deux animaux et qu'il revienne, au voyage suivant, avec un troupeau de quatre ou six bœufs.

L'Administration, en protégeant et aidant le Haoussas, mais en le surveillant, en l'obligeant à échanger partie de ses marchandises contre du caoutchouc et à solder ses redevances en argent, fera de lui l'intermédiaire précieux entre le Baya et le concessionnaire, au plus grand profit des deux et du budget local.

Soldé ou gagé, le Haoussas perdrait la moitié de sa valeur.

Argent. — La suppression des marchandises-monnaies dans les postes a été un bien à Kundé ; mais il est très désirable qu'une caisse y soit autorisée : le Baya ne connaît pas le crédit, et l'expansion monétaire s'en ressent.

Rôle de l'Administrateur au sujet des plantations européennes et indigènes de caoutchouc. — Un article du cahier des charges impose aux concessionnaires l'obligation de planter 150 pieds de caoutchouquiers, lianes ou arbres, par tonne de produit exporté. Cet article indique, à notre avis, que le ministre, en concédant le territoire aux Compagnies, prévoyait que la vente du caoutchouc immédiatement récolté devait couvrir en partie les frais d'installation ; mais aucun bénéfice, dans son esprit, ne devait en résulter. MM. les concessionnaires ont pensé autrement.

Certains donnent tout leur effort à l'achat de l'ivoire ; les autres se contentent du peu de caoutchouc apporté par les naturels et ne cherchent nullement à assurer l'avenir.

S'il est un point du vaste Congo où cette sage clause

ministérielle devrait être rigoureusement observée, c'est dans le Cercle de Kundé. Nous avons démontré combien peu de caoutchouc donnait la région (100.000 kg. par an); mais elle en pourrait fournir bien davantage si l'on cultivait les plantes qui le produisent.

Un connaisseur nous affirmait que la culture de l'*Hevea* donnerait dans ce pays d'excellents résultats. Tout en cherchant à introduire des produits étrangers, l'administrateur devrait pouvoir obliger les concessionnaires à planter au moins des *Landolphia* et des *Kichxia* du pays. Si on lui répondait : « Nous ne demandons pas mieux, mais donnez-nous des travailleurs », nous ferons observer d'abord que le nombre des hommes à employer ne serait pas si grand qu'on ne puisse, sans trop de frais, recruter sur la côte le personnel nécessaire; puis si l'administrateur se rendait lui-même sur les lieux, il lui serait bien facile de faire cesser toute objection à la plantation : en quelques heures, à Baboua; nous avons fait débrousser sous bois, par les indigènes, un vaste terrain sur la demande de M. l'agent de la factorerie. Bien plus, dès que le Baya verra affluer la viande sur les marchés, il sera facile de lui faire comprendre que les caoutchouquiers de la brousse seront bientôt insuffisants pour lui donner le produit qui, par échange, lui permet de satisfaire sa gourmandise, et alors l'administrateur n'éprouvera aucune difficulté pour lui faire faire des plantations. Abba nous avait offert de planter en caoutchouquiers un immense champ de maïs. Si les graines demandées au jardin d'essai, par l'intermédiaire du commandant de la région, étaient arrivées avant notre départ, nous aurions eu l'honneur de démontrer une chose considérée encore comme impossible. Dans ce terrain nu, il fallait l'arbre à latex.

Notre interprète à Kundé avait réuni des graines et

préparé un ravin boisé auprès de son village pour y planter des lianes. Nous ignorons si après notre départ il a donné suite à son projet.

Entente entre les agents des Compagnies et l'Administration. — Il est extraordinaire de voir naître des conflits aigus entre les agents des Compagnies et les représentants de l'Administration, alors que tous doivent avoir pour but commun la prospérité du pays.

Une entente bien naturelle sur les bases suivantes amènerait, croyons-nous, la concorde entre des blancs si éloignés de la Mère-patrie.

Les agents des Compagnies ne devraient jamais oublier que la politique indigène, s'ils s'en occupent autrement que dans leurs rapports avec l'administrateur, nuit beaucoup à leur commerce. Ne pas afficher d'opinion, être de l'avis de tous : telle doit être la ligne de conduite d'un bon négociant.

D'autre part, il ne faut pas que l'administrateur perde jamais de vue que le prestige du blanc ne doit subir aucune atteinte aux yeux du noir ; il doit avoir soin de communiquer tout ce qu'il peut de son plan politique, le commenter, indiquer les moyens à employer pour le réaliser, accepter même que ce plan soit discuté, puisque tous sont intéressés à son succès.

Nous sommes persuadé qu'alors les dissentiments entre Européens, administrateurs et administrés, si préjudiciables à la mise en valeur du pays, ne prendraient plus jamais une tournure grave. Travaillant en commun à un même but, tous auraient le bonheur d'ajouter de leurs mains unies et amies une pierre, si petite soit-elle, à l'édifice glorieux de la plus grande France.

CINQUIÈME PARTIE. — VOCABULAIRE FRANÇAIS-BAYA

précédé de quelques notes linguistiques et grammaticales.

Ce vocabulaire a été conçu pour permettre, avant tout, à l'Européen, fonctionnaire civil ou militaire, à l'agent de factorerie devant séjourner dans le Cercle de Kundé, d'avoir dès leur arrivée, s'ils l'étudient pendant le voyage, une légère connaissance de la langue du pays, connaissance qui leur permettra de surveiller leur interprète dans la conversation avec les chefs, et de se procurer, étant seuls, les objets les plus nécessaires à la vie. Nous serions en outre satisfait si nous pouvions apporter un humble tribut à la philologie africaine.

Pour atteindre le but principal que nous nous sommes proposé, nous avons cherché à rendre les sons émis en laissant à nos lettres françaises leur valeur propre ; par exemples : *c* sans cédille = *k*, *u* ne vaut pas *ou*, etc.

Notre séjour relativement court (dix mois) dans le Cercle nous ayant fait douter de notre science, nous avons soumis ce vocabulaire à M. Valentin, agent de la Compagnie commerciale de colonisation du Congo français, à qui quarante mois de séjour passés en relations continues avec les indigènes ont permis d'acquérir de façon parfaite la langue du pays.

M. Valentin a bien voulu revoir ce travail, le corriger et l'augmenter ; il lui a donné ainsi toute sa valeur. Qu'il nous permette de lui adresser ici tous nos remerciements.

Noms. — Les noms propres sont, les uns d'origine foulbée, les autres haoussas : *Abba*, *Abbou*, *Garga*, etc. ; d'autres désignent une particularité : *soukas* (vieux), *bongo*

(village où se trouve une caverne) ; enfin certains noms communs d'animaux ou de choses servent également de noms propres ; c'est ainsi que *tonbouna* (pas de sel), *ina* (médecine), *bira* (calebasse), *gora* (poule) sont appréciés et portés par le beau sexe.

Bayas, le nom générique même des indigènes, proviendrait, à notre avis, de la grande quantité de fourmis rouges que l'on rencontre dans le pays et qui servent d'aliments : *ba-yas*, les fourmis rouges. Le mot *bayandas*, nom d'une tribu puissante installée au Sud du Cercle, pourrait être décomposé ainsi : *Ba ya n'das*, les fourmis rouges pères (père est le synonyme de puissance).

A chaque époque de la vie humaine, marquée par une transformation apparente de l'être, l'homme et la femme sont désignés par des noms communs différents :

Sexe masculin.

Le nouveau-né jusqu'à la fin
de l'allaitement, *coa* ;
de la fin de l'allaitement jus-
qu'à 4 ans ou 4 ans 1/2,
a gona bélé ;
de 4 à 8 ans, *o bumme* ;
de 8 à 16 ans, *bé gali* ;
de 16 à 22 ans, *gala ui* ;
de 22 à 26 ans (barbe nais-
sante), *gazan gali* ;
de 26 à 40 ans, *gaza ui* ;
de 40 à 45 ans, *béra ui* ;
après 45 ans, *souka ui*.

Sexe féminin.

Jusqu'à 4 ans environ, les
noms sont les mêmes que
pour l'autre sexe : *coa* et
a gona bélé ;
de 4 à 8 ans, *co bumme* ;
de 8 à 11 ans (les seins com-
mencent à se former),
zonga ;
à 12 ans (après l'acte mari-
tal), *baïra* ;
de 12 à 24 ans, *bouco* ;
dès que les seins tombent,
ou co ;
après 35 ans environ, *bira*

Genre. — Le féminin est formé, dans les noms d'animaux, par l'adjonction de la syllabe *co* (femme) devant le mas

culin ; exemples : cheval, *yanga* ; jument, *co yanga* ; — mouton, *sami* ; brebis, *co sami*.

Les végétaux et les choses sont neutres.

Nombre. — Le pluriel s'indique en faisant précéder le singulier de la voyelle *o* : arbre, *ti* ; arbres, *o ti* ; — chien, *tourou* ; chiens, *o, tourou*. Les particules *M'Ba*, *Bou*, *Bo*, placées devant le nom et en faisant partie indiquent une collectivité d'êtres ou de choses qui, dans l'imagination de l'indigène, sont indissolublement liés : une tribu, un clan, une famille, une rivière recevant de nombreux affluents. Exemples : *Bayas*, *Boulogali*, *M'Béré*, *Bobinga*.

Les Bayas emploient peu la forme du pluriel indéterminé ; ils diront, par exemple, s'ils ne donnent le nombre, *gorets dogue dogue*, poulets beaucoup ; *gorets tikiri*, poulets peu.

Adjectifs. — ADJECTIFS POSSÉSSIFS. — Il n'y a pas de 2^e personne du pluriel ; l'adjectif est placé après le nom ; la marque du pluriel est la même que pour les noms.

Singulier.

Pluriel.

Mon cheval, <i>yanga come</i>	mes chevaux, <i>o yanga come</i>
ton cheval, <i>yanga come</i>	tes chevaux, <i>o yanga come</i>
son cheval, <i>yanga quouan</i>	ses chevaux, <i>o yanga quouan</i>
notre cheval, <i>yanga quoé</i>	nos chevaux, <i>o yanga quoé</i>
leur cheval, <i>yanga quoa</i>	leurs chevaux, <i>o yanga quoa</i>

ADJECTIFS NUMÉRAUX. — La traduction littérale explique suffisamment le mécanisme de la numération. Il y a lieu de remarquer que le Baya compte par cinq. S'il a peu d'objets à dénombrer et qu'ils soient maniables, il les rangera par petits tas de 5 ; s'ils sont nombreux, il les réunira par 20, puis rassemblera 5 tas de 20 pour former 100, etc. Si les objets ne sont pas auprès de lui, il comp-

tera sur ses doigts, ou les représentera par des cailloux, de menus morceaux de bois, ou même tracera de petites lignes sur le sol.

Un, <i>dan</i>	
deux, <i>ito</i> ou <i>boi</i>	vingt, <i>bou boi</i> ¹
trois, <i>tar</i>	(dix deux)
quatre, <i>nar</i>	
cinq, <i>morco</i>	vingt-cinq, <i>bou boi dzanga</i>
six, <i>morco dzanga dan</i>	<i>morco</i>
(cinq et un)	(dix deux et cinq)
sept, <i>morco dzanga boi</i>	vingt-six, <i>bou boi dzanga</i>
(cinq et deux)	<i>morco dzanga dan</i>
huit, <i>morco dzanga tar</i>	(dix deux et cinq et un)
(cinq et trois)	
neuf, <i>morco dzanga nar</i>	trente, <i>bou tar</i> ;
(cinq et quatre)	soixante, <i>bou morco dzan-</i>
dix, <i>bouco</i>	<i>ga bouco</i>
onze, <i>bouco n'dan</i>	(dix cinq et dix)
(dix un)	soixante-dix, <i>bou morco</i>
douze, <i>bouco dzanga boi</i>	<i>dzanga bou boi</i>
(dix et deux)	(dix cinq et dix deux)
.	cent, <i>gomma</i>
seize, <i>bouco dzanga morco</i>	
<i>dzanga dan</i>	mille, <i>gomma bouco</i>
(dix et cinq et un)	

L'ADJECTIF INDÉFINI tout et la locution adverbiale tout à fait s'exprime par un même mot : *fête*.

Pronoms. — A remarquer l'indication de pluralité : nous, *o*. La 2^e personne du pluriel n'existe pas ; la 3^e personne veut dire tout le monde.

Je, *mi* ; — tu, *mé* ; — il, lui, elle, *vvené* ou *a* ;
nous, *o* ; — ils, *fête*.

¹ A rapprocher de la traduction de douze.

Verbe. — Les pronoms personnels semblent aux Bayas suffisants pour caractériser la conjugaison des verbes. En général ils emploient peu les temps indéfinis.

PRÉSENT.

Je mange, *mi gnion gnion* ;
tu manges, *mé gnion gnion* ;
il mange, *vvené gnion gnion* ;
nous mangeons, *o gnion gnion* ;

ils mangent, *fête gnion gnion*.

PASSÉ.

Je mangeai, *mi gnion gnion cadi*,
littéralement : je mange fini..., etc.

FUTUR.

Je mangerai demain, *mi gnion gnion bissidi*..., etc.

IMPÉRATIF.

Mange, *gnion gnion* ;

mangeons, *o gnion gnion*.

VOCABULAIRE des mots les plus usités.

Accepter, *takédimo*.

Acheter, *guéné*.

Acheteur, *loufi* ou *guéné*.

Adolescent (16 à 20 ans),
gala ui.

Adolescente (de 8 à 12 ans),
zonga.

Affection, *n'goya*¹.

Affluent, *dzou dzère*.

Affoler, *té nag*.

Affreux, *a dangua dé dossi*.
(lui vilain sale).

Agneau, *bé sami*².

Aigle, *n'dio*.

Aliment, *gnion mo*.

Aller, *mé né*.

Allumer, *médé né*.

Allumettes, *mau né*.

Ame ou cœur, *ni bauro* ou
sirame.

Ami, *danne*.

Amitié, *danne sirame*.
(ami du cœur).

Ananas, *coundou kaka*³.

Ane, *toyéfou*.

Anguille, *bô*.

¹ La syllabe *ya* se voit dans *ya mi*, *ya ui ui*, cousins ; dans *ya come*, frère plus jeune.

² *Bé*, abréviation de *bem*, enfant ; *sami*, mouton.

³ Banane des Kakas ; viendrait de la région habitée par les Kakas et qui se trouve au S.-O. du Cercle.

Animal sauvage, <i>sadi na bélé</i> .	Avarice, <i>a quouan a gona dorna</i> .
(viande de la brousse).	(possède beaucoup, donne pas).
Année, <i>m'bélé</i> .	Avoir, <i>gui</i> .
Antilope, <i>dou</i> .	Bain (se baigner, nager), <i>boza li</i> .
Anus, <i>gondormet</i> .	Baiser, <i>n'da la</i> .
Appeler, <i>mé sa</i> .	<i>da, père</i> .
Apporter ici, <i>cou ténét</i> .	Balayer, <i>oui na toua</i> et aussi <i>ouya</i> .
J'apporte, <i>battené</i> .	Balancer, danser, <i>youra</i> .
Après-demain, <i>bissidi pata</i> .	Balle (du fusil), <i>bara nagali</i> (esclave de l'œil); <i>li</i> , viser.
Arachide, <i>zaoua</i> .	Banane, <i>conndou</i> .
Arbre, <i>ti</i> .	Barbe, <i>dziri</i> .
Arrête (impératif), <i>meillour</i> .	Battre (bataille), <i>buirau</i> .
Arrive (impératif), <i>métet</i> .	<i>Frapper, goussi</i> .
J'arrive, <i>mi ao</i> .	Bâton, <i>saourou</i> .
Arroser, <i>a li séné</i> .	(Les Boums disent aussi <i>saourou</i>).
(lui eau existe).	Beau, <i>déa</i> .
Articulation, <i>m'boira ère</i> (pour les membres supé- rieurs); <i>m'boira na</i> (pour les membres inférieurs).	Beaucoup, <i>dogue dogue</i> .
Assassiner, <i>a touka</i> .	Bélier, <i>gaza sami</i> .
Assiette, <i>yièe-gon</i> ou <i>tassa</i> ¹ .	(grand mouton).
Asseoir, <i>dou no</i> .	Belle-sœur, <i>bouco gname</i> .
Astre, <i>n'gône</i> .	Bêtes, <i>sadi na bélé</i> .
Attends, <i>dou semme</i> .	Beurre (en boîtes), <i>mafou-</i> <i>tu na boui</i> .
Attirer, <i>mé bour</i> ou <i>mé da</i> .	Beurre (apporté par les Haoussas), <i>coudou</i> .
Attraper, <i>mé ba</i> .	
Au-dessous, <i>n'dououâ</i> .	
Au-dessus, <i>dzoua</i> .	
Aurore, <i>catoutélé</i> ² .	

¹ Sorte de bol en terre cuite, fragment de calébas.

² Ils imitent également le cri du coq dans le ton ordinaire de leur voix (cocorico) : *tuturu*.

- Bien, *dé mon*.
 (Voir le mot bon).
 Bière (de maïs, de mil, de manioc), *dogo*.
 Bijoutier, *n'dou amon*.
 (forgeron).
 Blâme, *mé danga mon*.
 Blanc (Européen), *boui*.
 Blanc, blanche, *boi*.
 Blanc et noir (dessin), *dé-foua*.
 Blessé, *dali*.
 Bleu (noir), *toi*¹.
 Bœuf (animal), *n'daye*.
 Bœuf (viande de), *sadi n'daye*.
 Boire, *nô*.
 Bouche, *nou*.
 Bois (forêt, bosquet), *o ti*.
 Bois (à brûler), *bé ti*.
 Bois (à ouvrir), *goye*.
 Bon, bonne, *dédé*.
 Bonjour, *samé* ou *mé*.
 Bouc, *vala doua ; vala bou-di* (à Carnot).
 Bouche, *nou*.
 Boucher, *ouanne sadi*.
 (chef de la viande).
 Bouchon, *monon pénoua*.
 Bouclier, *kélé*.
 Boue, *bauté*.
 Bougie, *pitila*.
 Bouillir, *anga*.
 Bouteille, *daque* (d'origine haoussas).
 Bras, *ère*.
 Brebis, *co sami*.
 Bride, *lagabal* (d'origine foubée).
 Brousse, *bélé*.
 Herbe, *bère*.
 Bruit, *ourmon*.
 Brûler, *dooa*.
 Buffle (bœuf sauvage), *iré*.
 Cacher, *oussou*.
 Cahier, (papier, livre), *ta-carta*.
 Calebasse (écorce sèche d'une cucurbitacée), *bira*.
 Calomnie, *so fou*.
 Canard, *sousou*.
 Cane, *co sousou*.
 Capsule, *pifou*.
 Case, *toua*.
 Cassé, *féia*.
 (mort).
 Casser (action de casser), *gué binne*.
 Cavalier, *ouanne yanga*².

¹ Cela se conçoit : ils n'ont en fait de bleu que l'indigo qui donne un bleu très foncé et brillant.

² Chef du cheval ; se dit aussi de celui qui est chargé de soigner un cheval.

Ce, celui-là, ceux, ceux-là, <i>in guè</i> .	Chevreau, <i>bé doua</i> ; <i>bé bou-</i> <i>di</i> (à Carnot).
Ce n'est pas, <i>darau</i> . (menteur).	Chien, <i>tourou</i> .
Cervelle, <i>bongo zou</i> ¹ .	Chienne, <i>co tourou</i> .
Chair, <i>sadi</i> .	Choisir, <i>goza</i> .
Chaise (petit tabouret en bois), <i>chauro</i> .	Cils, <i>bouma li</i> . (poils des yeux).
Chambre (intérieur de la ca- se), <i>zang toua</i> .	Cloche, <i>gounnguè</i> ³ .
Champignon, <i>bouâ</i> .	Cloison, <i>babourou</i> .
Chanter, <i>n'guima</i> .	Cochon, <i>n'gouia</i> .
Charitable, charité, <i>a moan</i> <i>ui ui</i> . (donner quelque chose).	Cœur (sens propre et sens figuré), <i>sira</i> ou <i>m'bauro</i> .
Chasse, <i>guia</i> .	Colère, <i>siramme gnime</i> . (mal cœur).
Chasser, <i>a coua guia</i> .	Coller, <i>n'da dama</i> .
Chat, <i>maillé</i> ou <i>bouélé ouélé</i> .	Combattre, <i>buirau</i> ; <i>toum-</i> <i>bo</i> (à Carnot et dans la Basse-Sangha).
Chat sauvage, <i>micaca</i> .	Commander, <i>ouanne a</i> .
Chef (grand), <i>zaorou, zaro</i> .	Commencer, <i>an nanga</i> ou <i>bouti</i> .
Chef (petit), <i>ouanne</i> .	Compagnon, ami, <i>danne</i> .
Chemin (sentier), <i>youare</i> .	Compassion, <i>coué</i> .
Chenille verte, <i>n'do</i> ² .	Comprendre, <i>zi</i> . j'ai compris, <i>mézia</i> ; je n'ai pas compris, <i>mézi-</i> <i>na</i> ; j'ai très bien compris, <i>mé-</i> <i>zifète</i> .
Cheval, <i>yanga</i> .	Content, <i>gongoye</i> .
Cheveux, <i>bou ma zou</i> . (poils de la tête).	Coq, <i>gata</i> .
Cheville, <i>m'boira</i> . (articulation).	
Chèvre, <i>doua</i> ; <i>boudi</i> (à Car- not).	

¹ Mais de tête; à cause de sa ressemblance lointaine avec l'épi du maïs rouge.

² Comestible très apprécié.

³ Cloches jumelles; les chefs seuls en possèdent.

Corbeille, <i>boto</i> .	Cuivre, <i>ga</i> .
Corps, <i>tête</i> .	
Côté, <i>ouctraît</i> .	Dans, <i>dzanga</i> .
Côte (os), <i>bazi</i> .	Dedans, et : même mot.
Cou, <i>guiré</i> .	Danse, <i>youra</i> .
Coude, <i>m'baraère</i> .	De, des, <i>mo</i> .
Cour, <i>gué fraye</i> .	Débarrasser, <i>m'bo</i> .
Courage, <i>ouanne siramme</i> .	Découper, <i>gone</i> .
(chef du cœur).	Découvrir, <i>dzoca</i> .
Courir, <i>you</i> .	Dedans, <i>dzanga</i> .
Court, petit, <i>doan</i> .	Défaire, <i>bour a¹</i> .
Couper, <i>gone</i> .	Défendre, <i>dor a¹</i> .
Cousin-germain, <i>ya mi</i> .	Demain, <i>bissidi</i> ou <i>bine</i> .
Cousin issu de germain, <i>ya ui ui</i> .	Demander, <i>a na</i> ou <i>a ca</i> .
Couteau, <i>m'pa</i> .	Demeurer, <i>boubéa</i> ou <i>doun</i> .
Couteau dé jet, <i>binga</i> (mot <i>kaka</i>).	Attends, <i>dou semme</i> .
Coûter, <i>téléme</i> .	Demi, <i>bar coua</i> .
Couverture, <i>lagassa na or or</i> .	Dent, <i>une</i> .
(drap pour dormir).	Dépenser, <i>yommo</i> .
Cracher, <i>a ta fou</i> .	Déposer, <i>doun</i> .
Crainte, <i>kui</i> .	A rapprocher de demeure, attends (impératif).
Terreur, <i>kui de ca néacté</i> .	Depuis quand ?, <i>gué cé gué?</i> .
Crayon, <i>ti na tacarta</i> .	Déranger, <i>ba you na</i> .
(bois pour papier).	Dernier, <i>dogue na</i> .
Crépuscule, <i>catoulélé</i> .	Descendre, <i>dzira</i> .
Ca, près.	Désirer, <i>léma siramme</i> .
Crever, <i>a fia</i> .	Cœur, sentiment, <i>siramme</i> .
Cuisine, foyer, <i>coussi</i> .	Dessin, <i>dafou</i> .
Cuisinier, <i>ouanne gui mo</i> .	Blanc et noir, <i>défoua</i> .
Gibier, <i>guia</i> .	Dessous, <i>n'doua</i> .
	Dessus, <i>zoua</i> .
	Tête, <i>zou</i> .

¹ A remarquer la syllabe a après les verbes à l'infinitif.

Détester, <i>n'goya na</i> .	Éclair, <i>li ui doi</i> .
Affection, <i>n'goya</i> ; pas, <i>na</i> .	Œil du tonnerre, <i>ui doi</i> .
Détruire, <i>boa</i> .	Écrire, <i>toum tacarta</i> .
Dette, <i>n'yama dé</i> .	Dessin, <i>dafou</i> .
Deux, <i>ito</i> ; <i>boi</i> (à Carnot).	Effort, <i>gofa</i> .
Devenir, <i>ro</i> .	Effrayer, <i>kui</i> .
Dévorer, <i>boa na</i> ¹ .	Égoïste, <i>a qua mon a ui na</i> .
Dieu, <i>Zo</i> .	Elle, <i>a</i> .
Soleil, <i>zoué</i> ; tête, <i>zou</i> .	Éléphant, <i>foro</i> .
Difficile, <i>ba na</i> .	Elève, <i>yamba</i> .
<i>na</i> , négation.	Élégant, <i>dégali</i> .
Dire, <i>tôye</i> .	Élégante, <i>zoungua</i> .
Disposer, <i>dafi</i> .	Empêcher, <i>dora</i> .
Dessin, <i>dafou</i> .	Enfant, <i>bume</i> ; <i>bème</i> (envi- rons de Carnot).
Docile (homme), <i>baçata ui</i> .	Ennemi, <i>goura</i> .
Docile (bête), <i>baçaté mon</i> .	Entendre, <i>zié a</i> .
Dôme, <i>goná</i> .	Enterrer, <i>gouna</i> .
Donner, <i>ame</i> .	Entrer, <i>lé</i> .
Donne-moi, <i>cou ame</i> .	Épouse, <i>ouanne ui</i> .
Dormir, <i>or or</i> .	(chef d'un homme).
Dos, <i>r'lon</i> .	Erreur, <i>ira</i> ; <i>djoumbissa</i> (à Carnot).
Doux, <i>moca</i> .	Esclave, <i>bara</i> .
Drap (cotonnade ou guinée), <i>la gassa</i> .	Espérer, <i>tacada mon</i> .
Droit (adj.), <i>uerna</i> .	Estimer, <i>ab siramme danne</i> ² .
Droite (à), <i>co ère gnion mo</i> .	Et, <i>dzanga</i> .
(côté de la main qui mange).	Étoffe, <i>la gassa</i> .
Dur, <i>nica</i> .	Étoile, <i>dzi</i> ou <i>zora</i> .
Eau, <i>li</i> ou <i>ri</i> .	Étourdi, <i>zou a bouna</i> .
Œil, <i>li</i> .	(pas de tête).

¹ Semblerait vouloir exprimer que l'être ou la chose ne sont pas détruits, puisqu'ils servent à la nourriture.

² Voir cœur et ami.

Étranger, *zavara*.

Exécution, *gona zou*.
(couper la tête).

Fâcher (se) *gnime gnime si-ramme*.
(mal au cœur).

Faire, *dé*

Fardeau, *mon dita*.

Farine (manioc), *fou*.

Farine (de blé), *fou boui*.
(farine du blanc).

Fatigue, *cata*.

Femme, *bouco*¹.

Fendre, *ba*.

Fer, *bourro*.

Fermer, *n'pé*.

Fesses, *goto*.

Feu, *ué*.

Fiancé, *ara*.

Fiancée, *vvaza*.

Ficelle, *péré*.

Fille, *zanga*.

Fille (vieille), *salo*.

Fille (parenté), *co bume come*.

Fils, *bume come*.

Finir, *cada*.

Fini, *cadi*.

Pas fini, *cadina*.

Flatter, *so téa*.

Flèche, *doro*.

Fleur, *zoua*.

(tête de la plante).

Foie, *si ya*.

Fois, *dzé*.

Forêt, *fra ti*.
ti, arbre.

Fourmi rouge, *ya*.

Fort, *n'gaya*.

Fortune, *qua mon gona*.
(posséder beaucoup).

Fou, *boco*; *béli* (à Carnot).

Fouet, *djambala*².

Frais, *gammo*.

Franc, *to dé lana*.

France, *M'Poutou*³.

Frapper, *goussi*.

Frère aîné, *djomme ui*.

Frère cadet, *ya come*.

Frère jumeau, *bé danne*.

Fruit (aliment), *gnon mo*.

Fuir, *maillou*.

Fuite (peur), *you ma*.

Fuite (d'eau), *onia*.

Fusil, *bindigano*.

Fusil à pierre, *ta bindigano*.
ta, pierre.

Fusil à piston, *pifou*.

Fusil à tir rapide, *bindigano*
na boui.

(fusil du blanc).

Gagner, *pouain*.

¹ Voir noms des humains aux différents âges.

² Fouet à plusieurs lanières, en cuir d'hippopotame.

³ Tous les pays des blancs; mot d'origine méridionale.

Gain, <i>pouain mon.</i> mon, quelque chose.	Habitude, <i>igna mon dan baye.</i>
Galant, <i>n'goya bouco.</i> (content des femmes).	Hache, <i>m'péi.</i>
Garde, <i>dogali</i> ¹ .	Hacher, <i>cona.</i>
Gare!, <i>mé quoui!</i>	Haine, <i>an goya na o : goura.</i>
Géant, <i>gaza</i> ² .	Halte!, <i>your!</i>
Généreux, <i>a mon a ui.</i> (donner quelque chose à homme).	Hanche, <i>m'bara goto.</i> (goto, fesses : esclave des fesses).
Genisse, <i>bé n'daille.</i>	Hardi, <i>ouanne siramme.</i> (chef du cœur).
Genou, <i>djougourou.</i>	Haricot, <i>ouala.</i>
Gentil, <i>ma ma.</i>	Hasard, <i>dessonti.</i>
Gibier, <i>sadi ou guia.</i>	Hâter (se), <i>mé gazi.</i> gazi gazi, vite, vite.
Gigot, <i>cou.</i>	Herbe, <i>dzau ; bélé</i> (à Carnot)
Glace (miroir), <i>mi zo gli.</i> (moi voir l'œil).	Héritier, <i>dou or la.</i>
Gorge, <i>dozère.</i>	Héritier du trône, <i>irima</i> (mot foubé).
Gourmand, <i>dada.</i>	Héron, <i>noéli.</i>
Gouttière, <i>ou ia</i> ³ .	Hippopotame, <i>goubou.</i>
Gracieux, <i>déa ou mama.</i>	Hirondelle, <i>boulou ouara.</i>
Graine, <i>pa lette.</i>	Histoire, <i>goné li.</i>
Grand, <i>gaza.</i>	Homme, <i>ui ui.</i>
Gronder, <i>ou oira.</i>	Honnête, <i>ouanne a kilau.</i>
Grotte, <i>die ; ongou</i> (à Carnot).	Honte, <i>foyau.</i>
Guérir, <i>dama.</i>	Horizon, <i>coutou.</i>
Habile , <i>igna dé mon.</i> (adroit à faire quelque chose bien) ; dé, faire.	Hôte, <i>nâme.</i>
	Huile, <i>no.</i>
	Huître, <i>bacamba.</i>

¹ Avant l'arrivée des Européens dans le pays les villages étaient gardés la nuit.

² L'intonation et la mimique désignent une taille immense.

³ A rapprocher de fuite d'eau.

Ici, *a què*.

Ile, *foû*.

Imiter, *lè mi na*.

(même chose).

Impatient, *ère tè*.

Impitoyable, *touba*.

Indocile, *tourta*.

Infatigable, *té a cadina*.

Informé, *bétome*.

Initiation, *tau et labi*.

Ivoire, *ini foro*.

Ivre, *doo bia*.

Jamais, *dé ina*.

Je, *mi*.

Jeter, *pi*.

Jeux, *sassa*.

Joie, *siramme sa*.

(cœur gai).

Joli, *dia*.

Jouer, *goma*.

Jour, *dzé cadi*.

(nuit finie).

Juge, *a goua fèra*.

Juger, *oua di*.

Jument, *co yanga*.

Jurer, *da*.

Juste, *baçatauenne*.

Juste (homme), *baçata ui*.

Là, *a què*.

Laine, *bouma*.

(poils).

Laisser, *dè*.

Lancer, jeter, *pi*.

Lapin, *lia*.

Large, largeur, *péza*.

Léger, *di dina*.

Léopard, panthère, *gô*.

Lettre, *tacarata* (mot haous-
sas).

Lever, *ba*.

Lever (se), *coura*.

Libre, *bo bara na* ou *ouanne*
na bouna.

Lier, *éra*.

Limite, *soksa*.

Lit, *yara*.

Livre, *tacarata* (mot haous-
sas).

Loin, *yé niè*.

Long, *doura*.

Longtemps, *dzée doca*.

Longueur, *doura*.

Lui, *a¹*.

Lune, *dzé*.

Ma, *come*.

Main, *co ère*.

(femme du bras).

Maïs, *bong go²*.

Maison, *n'toua*.

Maître, *ouanne*.

Malheur, *talaca*.

¹ Avec signe de tête indicateur.

² Ne pas confondre avec *bongo*, trou.

Maman, <i>na na</i> ¹ .	Merci, <i>ourmon</i> .
Grand maman, <i>dzoum na</i> .	Merle, <i>moro</i> .
Manger, <i>gnon gnon</i> .	(le merle métallique).
Manière, <i>dabaret</i> .	Mes, <i>o come</i> .
Manioc (plante), <i>baille</i> .	(o, marque du pluriel).
Manioc (tubercule roui et séché), <i>yombo</i> .	Meurtre, <i>atouca</i> .
Manioc (farine), <i>fou</i> .	Miel, <i>goro</i> .
Marché, <i>loumo</i> (mot haous- sas).	Mil, <i>fone</i> .
Marcher, <i>none</i> .	Mille, <i>gomma bouco</i> .
Mari, <i>vvi vvi</i> .	Moi, <i>mi</i> .
Marmite, jarre, <i>bana</i> .	Mois, <i>dzé</i> .
Mauvais, <i>dina</i> .	(une lune).
Très mauvais, <i>dina oua</i> ² .	Mollesse, <i>èreté</i> .
Méchant, <i>dangamon</i> .	Mon, <i>come</i> .
(quelque chose méchant).	Mort, <i>fio</i> .
Méchant (homme), <i>danga ui</i> .	Mouche, <i>gui</i> .
Méchante (femme), <i>danga co</i> .	Mourir, <i>té fé</i> .
Médecin, <i>ouanine ina</i> .	Moustache, <i>boumanou</i> .
(chef du médicament).	Mouton, <i>sami</i> .
Médicament, <i>ina</i> .	Nager, <i>boza</i> .
Poison : même mot.	Nageur, <i>a bozèli</i> .
Mémoire, <i>takidi</i> .	Nain, <i>goubou</i> ³ .
Mensonge, <i>darau</i> .	Narines, <i>co zo</i> .
Menteur, <i>ouanne darau</i> .	(femmes du nez).
(chef du mensonge).	Nasse, <i>gueiye</i> .
Menton, <i>yoco</i> .	Natte, <i>yarà</i> .
	Nature, <i>cao</i> .

¹ A remarquer le nom de la rivière Nana.

² Avec jeu de physionomie exprimant le dégoût.

³ Veut dire hippopotame. Les riches Foulbés de N'Gaoundéré se servent de nains comme bouffons. D'après les descriptions qui nous en ont été faites, nous croyons que ce sont des Bingas, race de nains habitant la région forestière du Congo et du Caméroun. Le point le plus élevé où on les rencontre encore est N'Délé.

Ne, ne pas, <i>bouna</i> .	Orteil, <i>bé nanga</i> .
Nerf, <i>nié</i> .	(fils du pied).
Neuf, <i>béa</i> .	Os, <i>boira</i> ou <i>bara</i> (esclave).
Neveu, <i>bé come</i> .	Ou, <i>ca</i> .
Nez, <i>zo</i> .	Où ?, <i>ann'dou ?</i> .
Nièce, <i>bé come</i> .	Oublier, <i>dzoum bissa</i> .
Nom, <i>line</i> .	Oui, <i>ain ain</i> .
Nombril, <i>conne</i> .	Outil (instrument pour tra-
Nommer, <i>ta</i> .	vailer la terre), <i>ouara</i> .
Non, <i>bouna</i> .	Ouvre (impératif), <i>oui</i> .
Nourrir (se), <i>goura</i> .	Ouvrir, <i>bo</i> .
Nourriture, <i>gnon ga mon</i> .	Pain , <i>tzica nia boui</i> .
(manger quelque chose).	Paix, <i>dia</i> .
Nuage, <i>goto zanne</i> .	Panthère, <i>gô</i> .
Nuit, <i>dzo cadi</i> .	Papaye, <i>gonda</i> .
(soleil fini).	Papier, <i>tacarata</i> .
Obéir , <i>ca fina</i> .	Paresse, <i>é ère</i> .
Œuf, <i>coui gorè</i> .	Parler, <i>toye</i> .
Offrir, <i>guété</i> .	Parquet, <i>gouça toua</i> .
Oignon, <i>tiquerais</i> (mot foul-	Pars, <i>si</i> .
bé ou haoussas).	Je pars, <i>mi si</i> .
Oiseau, <i>noye</i> ou <i>couli</i> .	Pâte, <i>tzica</i> .
On, <i>è</i> .	Payer, <i>yo bi</i> .
Oncle, <i>gaza da</i> , quand il est	Peau, <i>dara</i> .
plus âgé que le père; <i>bé</i>	Paupière, <i>djou li</i> .
<i>da</i> , dans le cas contraire.	Pendant, <i>a di</i> .
Ongle, <i>sor</i> .	Pensée, <i>tâ</i> .
Ordre, <i>toa</i> .	Perdre, <i>yoa</i> .
Oreille, <i>dzère</i> .	Perdrix, <i>bafo</i> .
Orient, <i>n'daa zanne</i> ¹ .	Père, <i>da</i> .
Orphelin, <i>o bé oro</i> .	Grand-père, <i>djoum da</i> .

¹ A remarquer *zanne* que l'on retrouve dans la traduction du mot nuage : *goto zanne*.

Perroquet, *coussou*.
 Personne, *ui fett*.
 Peur, *kui*.
 Pied, *nanga*.
 Pierre, *ta*.
 Pierre à feu, *ta né*.
 Pigeon, *bacouli*.
 Pilon, *bétou*.
 Pintade, *banau*.
 Pioche, *ouara*.
 Pipe, *tabou*.
 Place (du village), *babal*.
 Plafond, *gonal*.
 Plaine, *dé fara*.
 Plein, *dona*.
 Pleurer, *hahé*.
 Pleuvoir, *courou*.
 Plier, *dafa*.
 Plus, *gana*.
 Poignet, *m'boira*.
 Poison, *ina*¹.
 Médicament : même mot.
 Poisson, *zoro ; coyo* (à Carnot).
 Poitrine, *goudou*.
 Pont, *dana*.
 Porc, sanglier ou phacochère, *gouya*.
 Porte, *nou toua*.
 (bouche de la case).
 Porter, *toi*.

Pouce, *bé ère*.
 (filz du bras).
 Poudre, *piti*.
 Poulain, *bé yanga*.
 Poulet, *cora ; goret* (à Carnot).
 Poumon, *poupor*.
 Prairie, *boa*.
 Premier (le), *o a méti*.
 Prendre, *ba*.
 Présent (cadeau), *café*.
 Prêter, *n'gou ari*.
 Prix (d'un objet, d'un travail), *gué néa*.
 Propre, *sa*.
 Prune, *ki lou*².
 Punir, *éra*.

Quand ?, *gué sé gué ?*.
 Que ?, *ame ?*.
 Quelque chose, *mon*.
 Querelle, *doca né connet* ou *lemme na*.
 Qui ?, *o ?*.
 Quitter, *bo*.
 Quoi ?, *gué ?*.

Raison (la), *bassa uenne*.
 Rat, *n'doui*.
 Recevoir, *djira*.
 Récompense, *a né mo ia*.

¹ L'un, *mini*, sert pour empoisonner les armes ; l'autre, *banda*, comme poison d'épreuve. Ce dernier serait extrait de l'euphorbe.

² Fruit signalé à la page 64.

Reconnaissance, <i>a dèné mo ame.</i>	Sagesse, <i>dé mon.</i>
Refuser, <i>dé come na.</i>	Sage (homme), <i>baçata ui.</i>
Regarder, <i>dzo.</i>	Saigner, <i>tau boi.</i>
Reins, <i>bara zaoua</i> ¹ .	Saison froide (pluies), <i>ga mon.</i>
Remercier, <i>ba néa.</i>	Saison chaude (sèche), <i>boé mon.</i>
Renard, <i>boï</i> ² .	Saluer, <i>a fane.</i>
Rendre, <i>yo ba</i> ou <i>boa.</i>	Sang, <i>tau</i> ³ .
Reproche, <i>da.</i>	Sauce, <i>pau o.</i>
Respecter, <i>dzianga téa.</i>	Sauter, <i>pédi.</i>
Rêve, <i>dzoula.</i>	Savoir, <i>igna.</i>
Riche, <i>ouanne boli.</i> (chef de la richesse).	Se, <i>a.</i>
Richesse, <i>boli.</i>	Sein, <i>bère.</i>
Rien, négation, <i>bouna.</i>	Sel, <i>ton.</i>
Rire, <i>mami.</i> mama, gracieux, gentil.	Semer, <i>pai.</i>
Riz, <i>lozo</i> (mot haoussas).	Sentier, <i>youare.</i>
Rocher, <i>ta gaza</i> ou <i>ta dogue dogue.</i>	Serviette, <i>la na faurè.</i>
Roi, <i>gaza ouanne.</i> (grand chef).	Serpent, <i>goho.</i>
Ronier, <i>ti ko.</i>	Ses, <i>quoan.</i>
Rôti, <i>ana sadi.</i>	Sésame, <i>soundou.</i>
Rouge, <i>béa.</i>	Seul, un, <i>dan.</i>
Route (sentier), <i>youare.</i>	Seulement, <i>baye.</i>
Sa, <i>quouan.</i>	Singe, <i>daoua</i> ⁴ .
Sagaie, <i>sé.</i>	Soi, <i>a.</i>
	Soir, <i>boro.</i>
	Soleil, <i>dzoué.</i>
	Son (des céréales), <i>quoan.</i>

¹ A remarquer *zaoua*, qui désigne le haricot de terre dont la forme rappelle celle du rein de l'homme.

² Petit carnassier ressemblant au chacal.

³ Faire *tau*, c'est l'initiation première.

⁴ Chaque espèce a son nom propre..

Son, *guère*.

Son grave, *gaza guère*.

Son aigu, *bé guère* (fils du son).

Sonner, *fau mana*.

Sonnette, *mana*

Souffler, *ou fi*.

Soulever, *béti*.

Soupe, *pau o*.

Sourcil, *dzou li*.

Souris, *perra*.

Squelette, *m'bara*.

(esclave).

Sucre, *ton goro*.

(sel de miel).

Ta, *mè*.

Tabac, *darca*.

Tabouret, *sollo*.

Talon, *dongoudou*.

Tamis, *cata*.

Tante, *gaza na*; si elle est plus jeune que la mère, *béna*.

Tard, *ba na*.

Tas, *para*.

Tempes (tout le côté du visage), *cali*.

Tendre, *mo can*.

Tenir, *dora*.

Terreur, *ki li té a nac*.

Tête, *zou*.

Tiens!, *ba!*

Timidité, *oussa té*.

Toi, *mé*.

Toit, *toi*; *gangala*, s'il n'y a que la charpente.

Tomate, *tonone*.

Tombé, *té ca*.

Tondre, *poya*.

Tort, *tor na*.

Tôt, *dé coua*.

Toucher, *té fau*.

Toujours, *so eu fette*.

Tourterelle, *n'déli*.

Tous, *fette*.

Tout à fait, *fette*.

Trahison, *liquetchi* (mot haoussas).

Tranchant, *so*.

Tranquillité, *sem*.

Travailler, *toume*.

Travailleur, *a dé nè toume*.

Très bien, *dia*.

Tristesse, *ta mon*.

Tromperie, *darau* ou *liquetchi* (mot haoussas).

Trompeur, *mé dé darau* ou *médé liquetchi*.

Trop, *doca*.

Trou, *conne*.

Tuer, *atouca* ou *m'boué*.

Vache, *co na n'daya*.

Vagin, *doume*.

Vapeur, *li noye*.

Vautour, *fame béré*.

Veau, <i>n'daya tikiri; n'daya</i> (haoussas).	Village, <i>dère</i> ou <i>toua</i> .
Ventre, <i>zang</i> ou <i>dzovigan</i> .	Vin, <i>doco na boui</i> .
Vérité, <i>darau bouna</i> . (mentir pas).	Voilà, <i>aga</i> .
Vêtir, <i>pi</i> . Je me vêts, <i>mi pi la</i> .	Voir, <i>dzo</i> .
Viande, <i>moura</i> .	Volaille, <i>goret</i> .
Viens, <i>mé tè</i> .	Voleur, <i>zou zou</i> .
Vieux (homme ou femme), <i>soukas</i> .	Vouloir, <i>engoye</i> .
	Vouloir (ne pas), <i>goïnan</i> .
	Vrai (c'est), <i>darau bouna</i> .

Quelques phrases ou membres de phrases.

L'homme et sa femme, <i>ui né co quoan</i> (homme avec la femme à lui).	Hein !, <i>gué !</i> .
La sœur et son frère, <i>gnia quoan gaza ui</i> (sœur à lui grand homme), dans le cas où le frère est le plus âgé.	Que dis-tu ? que veux-tu ?, <i>gué sé gué ?</i> .
Je vois le frère de mon ami, <i>mi zo ya quoan danne come</i> (je vois frère à lui ami à moi).	Je ne sais pas, <i>mi inan</i> .
Existence, <i>acéné</i> .	Je ne veux pas, <i>mi engoïnan</i> .
Le signe de la possession, <i>n'a</i> .	Oh ! oh !, <i>naï !</i> .
	De l'autre côté de la rivière, <i>cour li</i> .
	De ce côté de la rivière, <i>a cour li</i> .

EXEMPLE DE CONVERSATION.

B désigne l'Européen et **b** l'indigène.

B. — As-tu du caoutchouc à vendre, des poulets ou des chèvres ?

B. — *Me dandin'g acéné, goret m'boudi, mi gongoye aloufi ?*

b. — Je n'ai pas de caoutchouc, mes hommes sont dans la brousse pour en faire ; j'ai des poulets, des cabris et un mouton.

b. — *Dandin'g acéné bou-na, gali na mi, a si fett, n'a bélé a gone dandin'g goret, ni boudi, sami dan acéné.*

B. — Combien les vends-tu ? (Qu'est-ce que tu veux ?).

B. — *Mé gongoye gué ?*

b. — 1 poulet, 1/2 brasse d'étoffe ; une pièce, le cabri ou le mouton.

b. — *Goret dan, brassi tikiri la sami, m'boudi, tourmi dan.*

B. — Quelle étoffe veux-tu ?

B. — *Mé gongoye la gué ?*

b. — Celle-ci.

b. — *A gué.*

B. — Tiens, prends, et voilà des perles par dessus le marché.

B. — *Me cou la, kissi aqué cofé.*

b. — Merci.

b. — *Ourmon.*

B. — Donne de la farine de manioc à mes hommes. Demain tu me donneras des

B. — *Amé mi fou n'a dzika na gali fett a mi. Bis-sidi, mi gongoye gali. Gali*

hommes. Ceux-là retourneront demain matin dans leur village.

b. — Les femmes préparent la farine, tu auras tes porteurs.

B. — Tu me donneras un homme connaissant la route. Combien y a-t-il d'ici à X. ?¹.

b. — Si tu pars le soleil là, quand tu arriveras il sera là².

B. — X. est bien dans cette direction ?³.

Je vais me reposer ; tiens, voilà un peu de tabac comme cadeau.

aqué, bissidi tuturutt fett a si na dère na baya.

b. — *Bouco¹ fett, toum fou bissidi, gali na mi, a si mè a cou tuyu fette a mè.*

B. — *Amé mi gali a mè a qué youare. Yénié acéné.*

b. — *Mé a si, dzo aqué, youare cadì dzo aqué.*

B. — *X. acéné youare tou co mongo ?*

Mi si or or tikiri, mi cou darca aqué, cofé a mè.

A remarquer que lorsque le chef indigène parle des hommes de sa tribu, il emploie le possessif ; de plus, il dit *gali*, abréviation de *gala ui*, mot qui désigne des hommes susceptibles de porter, c'est-à-dire ayant de 16 à 24 ans.

Dans tous les villages, les indigènes parlent la langue peulhe.

¹ La traduction de la phrase en baya est *yé nié acéné* ; - ce qui veut dire : y a-t-il loin ?

² *Youare cadì* : la route finie, le soleil sera là.

³ *Acéné youare* ? c'est là la route ?

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE. — GÉOGRAPHIE.

CHAPITRE I. — Position, bornes administratives, formations géologiques, p. 1. — Description générale du sol, Orographie, p. 2. — Hydrographie, p. 3. — Climatologie, p. 6.

CHAP. II. — Habitants, p. 10. — Divisions indigènes, p. 11. — Impôt, p. 28. — Routes, p. 30. — Divisions commerciales, p. 36. — Poste militaire, p. 42.

CHAP. III. — Faune, p. 47. — Flore, p. 60. — Minéralogie, p. 72.

DEUXIÈME PARTIE. — HISTOIRE.

Avant l'invasion foulbée, p. 74. — Conquête et occupation foulbées, p. 75. — Missions Fourneau, Mizon, Ponel, p. 81. — Occupation européenne, p. 90.

TROISIÈME PARTIE. — SOCIOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

CHAPITRE I. — Vie nutritive, Alimentation, p. 92.

CHAP. II. — Sensibilité générale, Esthétique, Parure, Beaux-Arts, p. 98.

CHAP. III. — Vie affective : Sensibilité morale, Sentiments affectifs, Religion, Vie future, p. 123.

CHAP. IV. — Vie sociale : Amour, Mariage, Famille, Propriété, Gouvernement, Constitution sociale, Justice, p. 148.

CHAP. V. — Vie intellectuelle : Industrie, Facultés intellectuelles, p. 154.

QUATRIÈME PARTIE. — CONCLUSIONS.

Portage, p. 172. — Groupement des indigènes, p. 175. — Autorité des chefs indigènes, p. 176. — Marchés, p. 177. — Suppression de l'impôt, p. 179. — Création du poste de M'Béré, p. 181. — Politique foulbée et haoussas, p. 183. — Le Haoussas intermédiaire entre l'Européen commerçant et l'indigène, p. 184. — Argent, p. 185. —

Rôle de l'Administrateur au sujet des plantations européennes et indigènes de caoutchouc, p. 185. — Entente entre les agents des Compagnies et l'Administration, p. 187.

CINQUIÈME PARTIE. — VOCABULAIRE FRANÇAIS-BAYA.

Notes linguistiques et grammaticales, p. 188. — Noms, p. 188. — Adjectifs, p. 190. — Pronoms, p. 191. — Verbe, p. 192. — Vocabulaire des mots les plus usités, p. 192. — Quelques phrases ou membres de phrases, p. 206. — Exemple de conversation, p. 207.

TABLE DES CARTES.

	PAGES
Pl. I. — Cercle de Kundé, au 1/500.000.....	1
Pl. II. — Kundé, au 1/200.000.....	16
Pl. III. — Bingué-Tiko, au 1/100.000.....	16
Pl. IV. — Abba, au 1/100.000..	16
Pl. V. — Jabo, au 1/100.000.....	16
Pl. VI. — Soukas, au 1/100.000.....	24
Pl. VII. — Baboua, au 1/200.000.....	24

TABLE DES GRAVURES.

Tirailleur toucouleur et sa femme baya.....	7
Haoussas (marchand boucher et colporteur).....	8
Types bayas.....	9
Une partie de Baboua, route de Kundé.....	24
Mouri et sa suite ; ruines du tata.....	25
Départ d'un agent de factorerie pour la brousse.....	30
Pont de lianes, route de Bira.....	31
Factorerie de Baboua.....	34
Personnel noir de la factorerie.....	35
Agent de factorerie au campement, attendant la clientèle....	37

	PAGES
Moyens de transport : Type de bateaux.....	38
— — Pirogue.....	39
Construction d'un poste.....	40
Tirailleur sénégalais.....	41
14 Juillet : Salut au Drapeau.....	42
— Petit Longchamps.....	43
L'exercice.....	44
En colonne.....	45
Tué à l'ennemi.....	46
Jeune taureau et vaches de N'Gaoundéré	50
Cheval laka.....	51
Pilage du manioc.....	93
Intérieur d'une case, mobilier baya.....	96
Préparation du repas.....	97
Salon de coiffure.....	103
Deux types de coiffures féminines	104
Vêtements.....	105 106 107
Danse ordinaire.....	113 114
— tau.....	115 116
— labi.....	117
— bana.....	118
Ornements et instruments de danse bana.....	121
Reproduction d'un dessin tracé sur la case du chef Lamine... ..	122
Armes	136 137
Danse de mort.....	140 141
Instruments aratoires, instruments pour la forge.....	160
Habitation : Un cercle familial.....	164
— Maison avec entrée rectangulaire	165
— Case des taus.....	166

ERRATA

Page 15, ligne 6, au lieu de « Gangoabougou », lire « Gangoalougou ».

P. 28, l. 6, après « **Bingué**. — 350 habitants. », aller à la ligne, et lire ensuite :

« IMPOT. — L'établissement de l'impôt »... etc.

P. 49, l. 5, au lieu de « cannelées », lire « annelées ».

P. 75, l. 9, au lieu de « Gagoalougou », lire « Gangoalougou ».

P. 90, l. 31, au lieu de « Bagari », lire « Bakari ».

P. 121, gravure. — La figure de gauche représente la coiffure, les chaussures et divers objets d'ornementation ou d'utilité courante chez les Bayas : sac de voyage, ceinture, bracelets, pipe.

P. 143, l. 10, au lieu de « de Jabo à Djankombol : un lit de cailloux », lire « de Jabo. A Djankombol, un lit... ».

P. 148, avant-dernière ligne, au lieu de « Djmouda », lire « Djoumda ».

P. 183, l. 17, au lieu de « nègre », lire « Sérère ».

P. 184, l. 24, au lieu de « Carot », lire « Carnot ».

Quelques divergences d'orthographe existent pour certains noms entre les cartes et le texte. Dans ce cas, prière au lecteur de se reporter au texte, et lire, par exemple, « Jabo » au lieu de « Jabot ».

DATE DUE

916.75
C485c

720457

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 01503 1479